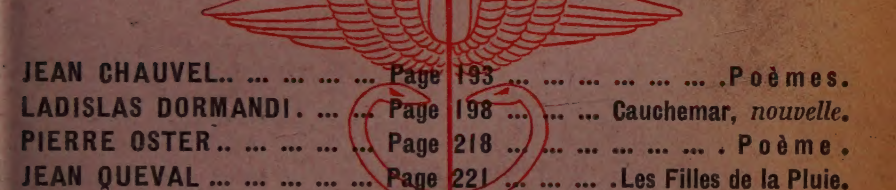
NUMÉRO 1090 1er Juin 1954

MERCVRE DE FRANCE



★

SYMBOLISTES

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le nº : 2,25 francs suisses).

POÈMES

par JEAN CHAUVEL

SABLE

J'aime les eaux bouillonnant à la source,
un peu plus loin légères et limpides,
puis élargies, lourdes, faisant beaucoup à peu de bruit,
suivant un thème par la plaine basse
vers cette ligne continue où le ciel rejoint la mer.

Ce n'est pas un pays de paille,
mais d'herbe seulement, et drue, et rase.

Les eaux perdues dorment entre les aulnes.
Les hommes illustres sont tout à fait oubliés,
Les bêtes calmes vont au soleil.
Les oiseaux passent. Ils ont peu de couleur,
mais des noms savoureux ou nobles.
Certains sont vifs ou brusques. D'autres ont de longues ailes souples,
qui se meuvent avec lenteur.
Les plus lents viennent de loin.

Mobilité qui m'est joie et tourment,
il n'y a pas d'usure.

La boucle du courant se noue et se dénoue,
précise, fugitive, continue.
Nous cherchons un langage
qui ne nous gêne pas,
qui nous aide, peut-être.

★

Une lente lueur
lentement se dilue
en fraîcheur obscure.

Nous sommes embarqués
pour une traversée tranquille.

Une étoile veille très grande
vibrant à travers les siècles
à notre intention particulière.
La fleur invisible est un secret pour plusieurs.
La lune est morte, ô ma fidélité!
La nuit est faite pour les disparitions merveilleuses.

C'est l'éternité qu'il nous faut aujourd'hui,
en ces temps de paix et de guerre,

l'éternité.



En langage nous disons
une course vaine et folle
suivant un fleuve avec ses défilés et ses méandres
et ses grands biefs calmes
où se reposent les oiseaux venant d'ailleurs.
Les gens vont, se demandant :
Faut-il s'en aller?

Je suis parti depuis longtemps,
depuis toujours,
debout, assis, couché,
parfois dormant
et je n'ai jamais demandé le nom des gares.
Je ne sais pas le Gange et Bénarès,
je ne sais pas les Andes,
mais je connais le mont de couleur brune
au pied duquel est la Déesse.

Le vent, le vent passait, je m'en souviens,
sur les noisetiers et sur les hêtres.

La présence est un jardin
l'absence est un terrain vague
et tel amour est une nuit fuligineuse.

CLEPSYDRE

L'eau coule sur les pierres transparentes à travers lesquelles on voit une autre eau, coulant. J'ai oublié la longue chose jaune. Je la touchais, pourtant. Quelle fatigue! Et qu'elle est grande!

Elle est perdue. Le jour est bien lointain.

Fleuves de Babylone! Les laveuses oubliaient de relever les bras. Et le courant passait. Un chant suivait la rive sans contour. Le soleil est invisible.

Absents d'un corps, nous allions de profil.

Nous vivons à la dérobée.

★

Je me souviens d'une voix monotone, parlant faiblement, comme en songe.

Où l'avais-je entendu? En quel lieu vague? En quel sommeil?

La nuit est chargée de violence. Douce pourtant, paraissant apaisante. Mais insidieuse, inexorable, comble d'un souvenir montant, d'un regret dur.

Le ciel est maintenant moins sombre que la terre, les oiseaux avaient commencé à chanter. Ils se sont tus. Plus tard, ils chanteront encore.



C'est un secret. La terre est vraiment si brûlante et notre jour est désolé. Complètement. Sans rémission. Il n'y a pas de chose à dire. Il n'y a pas de mot qui fasse écran. Le sol est nu et l'œil est nu, et le regard. Et le soleil est nu, qui règne. Il est dur. Il est violent. Comme il affirme ainsi ce que nous savions sans le dire, ce que jamais nous n'avions dit. Ce qu'il ignore, indifférent et comme l'ange, portant nouvelle qu'il entend. Ange sourd. Ange étincelant. Ange muet, si ce n'est ordre.

Et si ce n'est commandement.

Un commandement continu. Sans répit. En secret. Sans une ombre.

En plein jour.



Une confidence étendue murmure au ras de cette terre. Je suis tous les méandres en un réseau diffus. Le sol est bas. Le regard pèse lourd sur une poudre. Un peu de densité servirait le hasard. Mais il n'y a point d'aide. Il

n'y en aura pas. Il faut que, lentement peut-être, le mouvement se trouve et devienne accompli.

Je suis penché, mais je ne bouge. Et je ne dirai pas, si je le sais, le secret des pentes privées, du passage inconnu, du péril.

Je dois présence, et que rien ne se perde.

Cauchemar

par LADISLAS DORMANDI.

— Ne venez pas tard, disait la voix de Mme Davoust.

— A quelle heure désirez-vous que je sois là?

— Une heure et quart; d'accord? Gaston doit être à son bureau pour trois heures.

— Je serai exact, Madame.

Il raccrocha, satisfait. La voix de Joséphine résonnait dans l'appareil encore plus aimable que d'habitude. Elle gazouillait comme un oiseau, un gentil petit oiseau. Il y a des femmes dont la voix est lourde de promesses, même quand elles disent simplement : « Ne venez pas tard... » Et comme elle avait insisté sur le fait que Gaston devait être à son bureau pour trois heures! Mais cette pensée saugrenue ne fit juste qu'effleurer son imagination. Joséphine est une grande dame, une dame absolument comme il faut, pareillement aimable avec tous les amis de son mari.

L'invitation le remplit de joie pour une autre raison. Depuis de longs mois, il s'efforce d'entrer en rapport amical avec le couple, car Davoust est à la tête de la section qui prend des décisions à la Banque Nationale, au sujet des demandes de crédit. Sa maison vient de demander récement une augmentation considérable; cette invitation tombe donc à pic. Il est d'une importance capitale pour ses projets que sa demande soit réglée dans le plus bref délai et qu'il ne soit pas obligé d'attendre

pendant des semaines l'interminable procédure officielle. Mais même cela n'est qu'un point de vue secondaire. Le banquier est un homme cultivé, une des premières autorités financières du pays; il est toujours agréable et utile de passer quelques heures en sa compagnie.

Le jour de l'invitation, il s'habilla avec un soin particulier. Il choisit longuement parmi ses complets et essaya d'accorder la chemise, la cravate, le gilet de telle façon que non seulement ils soient d'une harmonie parfaite mais qu'ils s'adaptent également à l'atmosphère légèrement vaporeuse de cette journée de printemps. Ces préparatifs sont assez puérils, il le savait bien, mais il ne faut négliger aucun moyen pour faire une impression favorable.

L'horloge de l'église voisine sonnait midi quand il finit de s'habiller. Les Davoust habitent dans le quartier des villas, sur l'autre rive; un trajet de vinq-cinq minutes au pas de promenade. Joséphine avait dit une heure et quart, il n'était donc pas pressé.

Au coin, il acheta un petit bouquet de muguet; une attention qui fait plaisir à toute femme. En certaines occasions, comme celle-ci par exemple, où une relation sociale est en train de se transformer en amitié, ce geste devient obligatoire. Il détestait trimballer des fleurs dans la rue, mais il risquait de ne pas trouver de fleuriste dans le quartier des villas, d'en trouver une qui ferme à midi, ou simplement d'oublier... bref, il était plus prudent de régler la question pendant qu'il y pensait. Le muguet est d'ailleurs une excellente solution; à cette époque de l'année, c'est encore assez rare, on ne l'accusera donc pas de mesquinerie, et, en même temps, ce n'est pas trop encombrant.

Il traversa le pont joyeusement; ce magnifique spectacle le rendait toujours heureux. Des toits couverts de tuiles rouges perchaient au flanc de la colline, semblables à d'énormes champignons; les fenêtres des villas scintillaient sur le tapis vert comme si on avait répandu de la poudre de diamant un peu partout. L'ancien château royal s'étalait au bout du pont avec ses lourdes murailles,

ses bastions ventrus, ses tours de guet crénelées. A ce qu'on dit, un dédale de couloirs souterrains mène du château jusqu'au versant opposé de la colline. Tous les visiteurs étrangers sont d'accord : le panorama formé par la rivière, le château et de la colline est unique au monde.

Il n'était toujours que midi trente à sa montre; le chemin, de la tête du pont jusque chez les Davoust, ne lui prendrait plus que dix minutes, un quart d'heure tout au plus. L'invité qui arrive avant l'heure et empêche la maîtresse de la maison de s'occuper de la cuisine est souvent plus gênant que celui qui est en retard. Un invité bien élevé doit être exact, arriver au moment fixé, ni plus tôt, ni plus tard. Surtout dans le cas présent. Les banques attachent une grande importance à l'exactitude.

Il s'arrêta devant l'entrée du château, déchiffra la date, gravée dans la voûte. « 1378-1406. » Il fit claquer la langue... vingt-huit ans! On avait mis plus d'un quart de siècle pour construire ce bâtiment. Décidément, les princes d'autrefois avaient du temps et des moyens; ils pouvaient se permettre ce luxe. Il entra dans la cour d'honneur, contempla les murs patinés, les fenêtres de proportions impeccables. « Musée Historique », disait une pancarte, et une flèche indiquait la direction. Il ralentit le pas. Tiens... l'idée n'est pas mauvaise! Il se promène souvent dans les environs, mais il n'avait jamais songé à visiter le musée. A vrai dire, ces vieux drapeaux fanés, les canons, les mortiers et autres trophées de guerre l'intéressaient modérément. Mais, à présent, ils lui fournissaient l'occasion de passer le temps.

— On ferme à une heure, — lui dit le contrôleur au guichet.

« Tant mieux, » pensa-t-il. « Même si j'oublie le temps, on me mettra dehors. »

Il parcourut en vitesse les salles du rez-de-chaussée; son regard distrait effleurait à peine les vieilleries. De la dernière pièce, un escalier en colimaçon menait vers la partie souterraine du musée. Un gardien somnolait sur une chaise, près de l'entrée, quelques rares visiteurs

traînaient devant les vitrines. Les fenêtres grillagées s'ouvraient sur des soupiraux en biais; la pénombre régnait sous les voûtes basses, comme si le crépuscule venait de tomber brusquement.

Des poignards, des rapières, des massues, des armures rouillées ornaient les murs, semblables à ceux qu'il venait de voir en haut. Derrière une cuirasse vide qui, hallebarde en main, la visière du casque relevée, se tenait dans un coin, il découvrit une porte, trapue et lourdement ferrée. «Entrée interdite», annonçait la petite pancarte accrochée au bouton, mais les lettres, écrites au crayon, étaient à peine visibles dans la pénombre. « Me voilà devant la septième porte de Barbe Bleu », pensa-t-il, amusé. « Quel secret peut-elle bien cacher? Probablement le débarras où on garde les balais, les torchons et autres ustensiles de ménage... » Depuis son enfance, il adorait pénétrer dans des lieux interdits. Les choses interdites sont généralement plus intéressantes que celles qu'on vous montre. Il jeta un coup d'œil vers le gardien et donna une légère chiquenaude au loquet. La porte s'ouvrit.

Après trois marches basses et usées, le sol descendait doucement. Les soupiraux devenaient plus rares et plus étroits, mais il ne faisait pas plus sombre que tout à l'heure dans les salles. Il distinguait clairement la voûte et les murs, avançait sans tâtonner. Les dalles s'arrêtèrent bientôt, il sentit de la terre battue sous ses semelles; ses pas soulevaient de petits nuages de poussière. L'air s'épaississait, devenait plus lourd, sans gêner toutefois la respiration. Même l'odeur vague de moisi n'était pas désagréable. Il ne songea pas un instant à rebrousser chemin.

Le couloir tourna, puis se partagea en deux branches. Celle de droite semblait un peu plus large et plus claire. Elle paraissait se diriger, sous la cour, vers l'aile du château où se trouvent les appartements privés des anciens princes. En effet, il lui semblait avoir vu ces puits d'aération au pied du mur tout à l'heure, en se promenant dans la cour. Il devrait y avoir quelque part

un escalier; en quittant le château par la porte de derrière, il serait plus près de son but qu'en sortant par l'entrée principale.

Il continua son chemin pendant deux ou trois minutes, tout droit, d'un pas décidé, certain d'avoir calculé juste. S'il ne s'était pas trompé, il devait être arrivé sous l'autre aile et trouverait bientôt l'escalier qui le reconduirait à la surface. Il voyait déjà, pas très loin dans le mur, la bouche noire... Mais en arrivant, il se rendit compte que le trou sombre qu'il prenait pour l'escalier n'était en réalité qu'une niche peu profonde; le mur continuait sans interruption.

Pendant un bref instant, une fraction d'instant, une vague d'inquiétude l'envahit. Elle jaillit des profondeurs de son être comme une bulle, et creva aussitôt. « Je ferais peut-être mieux de revenir sur mes pas et de reprendre la porte par laquelle je suis entré. Le gardien somnole; il n'a même pas remarqué la profanation de son sanctuaire... » Il haussa les épaules et sourit. Rebrousser chemin par pure nervosité serait non seulement une lâcheté, mais encore une perte de temps inutile; il était, sans doute, plus proche de l'escalier de sortie que de la porte. D'ailleurs... il jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre... il avait amplement le temps. Un petit quart d'heure à peine s'était écoulé depuis qu'il avait pris son billet. La visite de la collection avait été décidément assez courte. Le temps allonge dans l'obscurité.

De nouveau, le tunnel tournait, la voûte s'abaissait, les murs se rapprochaient. Mais pas encore assez pour entraver la liberté de ses mouvements. Il avançait, la tête haute, sans toucher le mur. Si son sens d'orientation était juste, il avait dû quitter le sous-sol du château et devait se trouver quelque part sous la colline. Mais avec ces embranchements et ces virages brusques, il serait hasardeux d'affirmer... Il se pouvait qu'ayant fait un détour considérable, il soit revenu à son point de départ. Peut-être est-ce justement ce bref couloir qui se termine à la porte de la salle d'armes.

Le boyau qu'il avait présumé très court se prolongeait inopinément, se diluait dans l'obscurité. Il s'arrêta, hocha la tête, mécontent. Il en avait assez d'errer de gauche à droite; le moment était arrivé de retrouver cette porte. Ce serait stupide de s'égarer. Bien sûr, il n'en était pas question; cette légère inquiétude n'était que le reliquat des anciens contes sur les repaires de lutins, de brigands et de monstres. L'obscurité et la solitude alimentent l'imagination. Mais c'est par jeu qu'on se fait peur à soi-même; ces galeries avaient été construites dans un but déterminé, elles devaient donc nécessairement mener à un point déterminé. Le souterrain du château, aussi compliqué qu'il soit, n'était ni la forêt vierge, ni le labyrinthe du Minotaure. Il ferait volontiers l'économie de tout ce chemin à parcourir en sens inverse, mais il serait déraisonnable de s'obstiner. Seul un enfant têtu s'en tient à ce qu'il s'est mis dans la tête, même si son désir s'avère irréalisable... Il fit demi-tour et s'élança dans la direction opposée. Dans quelques minutes la porte s'ouvrirait et il se retrouverait dans le monde quotidien auquel il est habitué. Le musée ferme à une heure. A une heure quatorze, une minute avant le temps fixé, il sonnerait à la porte de la villa Davoust.

A présent que la galerie se présentait à lui en sens inverse, il ne la reconnaissait plus. Non seulement sa hauteur et sa largeur avaient changé, mais aussi son atmosphère devenait plus mystérieuse et avait une autre couleur. Vu de deux côtés différents, chaque pays, chaque objet ou visage change d'aspect; d'un côté il est amical et accueillant, de l'autre, morne et hostile. Il était de plus en plus convaincu qu'en venant, il avait parcouru un autre chemin. Cette saillie du mur n'était pas là, et il ne se souvenait pas d'avoir vu ce croisement. Peut-être existaient-ils quand même, mais sans se faire remarquer. Il avait probablement débouché d'un de ces couloirs adjacents. Oui, mais duquel?... Le deuxième... le troisième... le quatrième? Ils se ressemblaient tous; il n'avait pas songé à retenir leurs insignifiantes particularités. Il crut se souvenir qu'il avait tourné à gauche, donc main-

tenant il fallait tourner à droite!... « J'aurais dû semer des miettes, » pensa-t-il. « Aucun oiseau ne les aurait picorées, et j'aurais trouver facilement le chemin du retour. Dommage que je n'y aie pas pensé. Il faut prendre les faits comme ils sont, et reconnaître que je me suis perdu. C'est embêtant! Voyons, comment sortir d'ici?... »

Il forma un cornet de ses mains, prit une profonde respiration, et appela dans l'obscurité : « Hé!... » Ce n'était pas un véritable cri, il avait plutôt parlé, et tellement bas qu'à dix pas on ne devait rien entendre. Il avait honte qu'une chose pareille lui soit arrivée, il voulait signaler sa présence, sans toutefois attirer l'attention sur sa bêtise. « Hé!... » répéta-t-il plus fort après un petit intervalle, puis une troisième fois, à tue-tête. « Hé... Hé... Hé... » renvoyaient les murs. Le cri sortit sourdement de sa gorge oppressée et, en contradiction avec les lois physiques, s'amplifia en s'éloignant. Il ne reconnaissait pas sa propre voix, comme si ce n'avait pas été lui qui avait appelé, mais quelqu'un derrière son dos. Il pressa le pas et au coin suivant, il se mit à courir.

Très vite, il arriva dans un cul-de-sac; un mur transversal lui barrait le chemin, il fut obligé de revenir sur ses pas. Toujours d'autres galeries s'ouvraient, larges ou étroites, dans toutes les directions, comme des veines dans le corps humain. Il errait sans but, se dirigeant parfois d'après des signes qu'il croyait reconnaître, suivant parfois les directives momentanées de ses instincts. Mais l'instinct est une boussole peu sûre, ses indications sont plutôt imprécises; elles ne sont contrôlables qu'après coup. Il courait un peu, s'arrêtait, s'élançait de nouveau. La course le faisait suffoquer, des gouttes de sueur froides coulaient le long de son dos et collaient sa chemise à sa peau. Il pataugeait, la respiration hachée, dans un élément indéfini, plus consistant que l'air, plus fluide que l'eau; il marchait, nageait et planait simultanément. A chaque pas, ses pieds adhéraient au sol, puis quand, au prix d'énormes efforts, il arrivait à les en détacher et à les lancer en avant, ils se heurtaient à une résistance élastique pour le porter enfin plus loin

qu'il n'escomptait. Tantôt il pétrissait la boue avec des chaussures de scaphandrier à semelles de plomb, tantôt il planait à un doigt au-dessus du bourbier. De temps à autre il se reposait en s'appuyant au mur, poussant des cris de plus en plus forts. Mais l'écho même se taisait!

Au bout d'un couloir latéral, brusquement le halo d'une lueur aux contours flous lui frappa les yeux. Il tremblait blafard dans les ténèbres, comme une poussière d'étoiles agglomérée, formée d'un million de points lumineux au fond d'un télescope aux dimensions fantastiques. Il n'en croyait pas ses yeux, mais comme cela ne changerait rien, il se dirigea vers le mirage. Le sol montait doucement, la boue s'était tarie, le halo prenait une forme de plus en plus précise. Bientôt il arriva à la bouche du tunnel. Il se remplit les poumons d'air frais, sourit béatement en pressant la main sur sa poitrine pour calmer les battements de son cœur.

La galerie débouchait dans un vaste hall. De sveltes piliers soutenaient la voûte ogivale, trois fenêtres hautes et étroites interrompaient le mur opposé. Une demi-obscurité transparente envahissait la salle, mais le soleil brillait, des feuillages frais et vivants se balançaient, les chandelles roses et blanches des marronniers brûlaient derrière les vitraux. Le vagabondage souterrain était terminé. Il traversait le hall au pas de course.

A l'entrée de la chapelle, au tourniquet de la barrière basse, un vieil homme taillait un bout de crayon avec son canif, tout absorbé dans cette occupation. Il portait l'uniforme bleu foncé à boutons argentés des gardiens du musée. Entendant résonner des pas sur les dalles, il leva la tête, ses sourcils broussailleux remontèrent sur son front. Il ferma le canif, s'empara de sa casquette galonnée posée sur la plaque de la caisse et la plaça sur son crâne chauve, luisant, en forme de poire.

— Eh bien, et vous? D'où sortez-vous?

— Je ne sais pas au juste. Du musée. Je me suis égaré.

L'employé ajusta son binocle, cligna d'un œil soupçonneux. Le mouvement, les sourcils, la barbe, la forme de la tête semblaient en quelque sorte familiers; l'homme

lui rappelait quelqu'un. Il se tourna de façon que la lumière tombât sur le visage de l'autre, et le fixa attentivement. Evidemment... cela lui revint comme un éclair... c'était son père qui clignotait avec le même air soupçonneux par-dessus son journal chaque fois que son fils lui présentait son bulletin scolaire. C'étaient des instants mémorables qui se terminaient d'habitude par deux gifles paternelles, humiliantes mais pas trop douloureuses.

— Vous vous êtes égaré? Vous n'avez donc pas vu la plaque : « Entrée interdite »?

— Je ne l'avais pas remarquée dans l'obscurité.

Depuis qu'il avait retrouvé la ressemblance, il retrouvait aussi son assurance. N'ayant commis aucune infraction grave, rien de fâcheux ne pouvait lui arriver. « Non, mon vieux, non... » pensa-t-il avec indulgence, « le temps où mes entrailles commençaient à trembler chaque fois qu'un agent de police, un receveur d'autobus ou n'importe quel fonctionnaire portant uniforme me regardait de travers, est définitivement révolu. Je suis un monsieur sérieux, j'occupe une place d'une certaine importance dans la hiérarchie sociale, et je n'ai pas peur de toi. Si tu me fais des difficultés, je demande le cahier des réclamations. Ou je m'adresse directement au conservateur du musée. Monsieur, les plaques indicatrices sont disposées de telle façon... La négligence inadmissible des gardiens... Mais, très probablement, il n'y aura pas lieu d'appliquer la méthode forte; le cerbère le plus méchant baisse pavillon quand on parle du cahier de réclamations. D'ailleurs, ce vieux ne semble pas du tout méchant...

— Il n'y a pas de sortie ici. Il faut que vous retourniez.

— Non... — cria-t-il avec véhémence, — non! Il n'en est pas question!

Son assurance s'était évanouie; il se cramponna à la table parce que ses genoux fléchissaient.

— Je n'ai pas le temps, je suis pressé. On m'attend pour déjeuner.

— Montrez votre billet.

— J'avais pris un billet en entrant mais je l'ai perdu. Il n'était pas mentionné dessus qu'il fallait le garder.

Mais si vous y tenez... — il tira en hâte son portefeuille, — je suis prêt à le payer une seconde fois.

— Il n'y a pas de caisse ici, — marmonna le vieux.

— Oh, ça ne fait rien. — Il déposa un billet sur la table. — Gardez la monnaie, et laissez-moi sortir. Laissez-moi sortir, répéta-t-il passionné, presque implorant.

Le gardien haussa les épaules, toucha du doigt la visière de sa casquette, se releva avec peine de sa chaise. D'un air songeur, il se caressa le menton... un geste familier du père... pointa son index vers la brèche béante dans le mur de la chapelle, barrée par une haute palissade de planches.

— Dans le temps, — disait-il d'une voix plaintive, — on sortait par là. Mais la direction a fait fermer l'issue à cause d'un éboulement. C'est dangereux.

— Je prends le risque.

— Vous ne pouvez pas sortir par le tourniquet, continua le gardien, — parce que chaque tour représente un visiteur et je dois rendre compte des billets. Mais... — son visage s'éclaira, il fit un clin d'œil complice, — je peux me détourner et débrouillez-vous. La barrière n'est pas trop haute. En sortant d'ici... — disait-il par-dessus l'épaule, — prenez à droite. Toujours à droite au pied du mur. Ne vous trompez pas... — il montra la direction de la main, — à droite. C'est un détour, certes, mais si vous refusez de retourner là d'où vous êtes venu...

Le reste, il ne l'entendit plus. En franchissant le seuil de la chapelle, la lumière, l'air doux, l'odeur un peu amère des marronniers le frappèrent au visage. Suivant le conseil du gardien, il longea le mur en prenant toujours à droite. Mais après le premier bastion, le sentier déviait vers la gauche, et descendait vers la vallée. Le ruban étroit, blanc comme la craie, serpentait abruptement parmi les genévriers rabougris. Parfois il descendait presque à pic et à un des tournants, quand les cailloux s'ébranlèrent sous ses pas, il faillit tomber. A cause du muguet, il ne put utiliser qu'une de ses mains et décrivit avec l'autre des moulinets désespérés pour reprendre l'équilibre.

Subitement, comme la douleur aiguë d'un mal de dents sournois, une pensée traversa son cerveau. « Les Davoust!... » Il jeta un coup d'œil rapide sur sa montre... une heure moins dix! Il n'était pas encore en retard. Arrivé au pied de la colline, il prendrait un taxi. Si toutefois c'était nécessaire; le quartier de villas ne pouvait pas être loin, même s'il avait contourné le château. Au fond, il regrettait de ne pas arriver un peu en avance; il aurait bien voulu dire quelques mots à Gaston en tête à tête au sujet de cette affaire de crédit. Indéniablement la somme demandée dépassait le cadre de ce qui est généralement accordé aux entreprises de cette importance, mais la Banque doit tenir compte du fait que le renouvellement de l'installation mécanique, sans laquelle la production rationnelle devient impossible, exige une mise de fonds considérable... Tant pis, il aborderait la question après le déjeuner, pendant le café. Bien qu'il n'aime pas traiter des affaires en présence des femmes. Elles s'ennuient quand elles ne peuvent intervenir dans la conversation et quand elles interviennent c'est rarement intéressant. La tradition anglaise selon laquelle après le repas les dames se retirent au salon et laissent seuls les hommes pour fumer leur pipe est incontestablement motivée et pleine de sagesse.

Les broussailles s'éclaircissaient, les genévriers se faisaient de plus en plus rares; le sentier se transforma en route caillouteuse, puis en rue pavée. Il croyait assez bien connaître la ville, pas seulement le centre mais aussi la périphérie et même les faubourgs, mais il fut certain de ne s'être jamais aventuré jusqu'ici. La forme des maisons l'atmosphère des rues, oui, même l'air légèrement voilé donnaient l'impression que ce quartier... ou plutôt la petite ville de province... se trouvait dans un pays lointain, inconnu, sur un autre continent. Apparemment, il s'était éloigné de son but plus qu'il ne l'avait supposé. Le labyrinthe sous la colline ne devait pas être une légende; à travers les galeries, il avait parcouru un chemin qui, en surface, prend des heures. En d'autres occasions, il eût été ravi de cette découverte inespérée,

mais quand on est pressé une aventure pareille est plutôt désagréable. Surtout parce que dans les environs il était certainement difficile de trouver un taxi.

Tout d'abord, il ne rençontra âme qui vive, mais en approchant du centre la rue devint de plus en plus populeuse. Des hommes en salopettes, des femmes portant des cabas surgissaient, des enfants rentraient de l'école. Des voitures roulaient sur la chaussée, le facteur passait à bicyclette, un gamin en bras de chemise poussait une brouette remplie de légumes. Il n'y avait rien d'anormal dans le comportement des passants, sauf peut-être la lenteur inhabituelle de leurs mouvements. Les gens se traînaient; même la roue de la brouette tournait à une cadence ralentie. Mais l'allure des petites villes est en général un peu endormie. Les gens ne sont pas pressés, le rythme de la vie est plus lent que dans les grandes villes. « D'ailleurs, probablement, je me fais des idées », pensa-t-il. « Je le vois ainsi parce que je suis impatient. »

Il était surpris, car malgré ce fourmillement un silence insolite planait sur la rue. Les hommes marchaient à pas feutrés, les femmes, comme autant des sourdes-muettes, faisaient leur marché en gesticulant; même les enfants ne poussaient pas de cris. Mais il trouva vite l'explication de ce phénomène étonnant. Ce n'étaient pas les autres qui étaient devenus muets; c'était lui qui entendait mal. Ses oreilles s'étaient bouchés dans le tunnel; il faudrait attendre un peu, pour qu'elles recommencent à fonctionner normalement.

Il se frayait un chemin avec des mouvements énergiques, ne se souciant pas des branlements de tête désapprobateurs. Dans ces trous de province, les taxis stationnent généralement au bout de la grand'rue, sur la place de l'Hôtel de Ville. Il n'avait pas besoin de demander des renseignements; le bâtiment était reconnaissable de loin à sa tourelle couverte de plaques de tôle. Il s'étalait lourdement parmi les maisons qui bordaient la place; une inscription délavée proclamait sa destination. La pluie avait rongé la partie inférieure des lettres, qui n'était pas protégée par l'auvent; la peinture coulait en

stries crasseuses le long du mur. Les deux aiguilles de l'horloge pendaient, paralysées, indiquant, en dépit de tout bon sens, neuf heures moins le quart. Au milieu de la place, un puits s'affligeait, solitaire, laissant couler de son tuyau un mince filet d'eau, brune de rouille, qui se répandait parmi les pavés inégaux, pour disparaître dans la bouche d'égout. L'eau dégouttait, aussi réticente, aussi languissante que les gens qui se mouvaient dans la rue. Il inspecta les environs d'un regard scrutateur, mais il n'y avait pas trace d'un taxi.

— Un instant, monsieur!... — D'un geste, il arrêta un bossu qui venait justement de sortir de l'Hôtel de Ville. — Voulez-vous me dire où je pourrais trouver un taxi?

— Un taxi?... — répéta le bossu en ayant l'air de ne pas en croire ses oreilles. — Un taxi?

— Oui, un taxi. Vous trouvez ma question déraisonnable? Ou un autobus? Ou n'importe quel moyen de locomotion qui me ramène dans la ville. En effet, je voudrais savoir où je suis?

— Vous me demandez où vous êtes?

Le bossu le toisa d'un œil torve, puis continua son chemin sans répondre. A quelques pas, il jeta encore un coup d'œil par-dessus l'épaule et, en voyant que l'autre le suivait des yeux, détourna vivement la tête et s'éloigna à pas pressés.

— Idiot... — grogna-t-il, méprisant. « Bien que... » il sourit, contraint, « la question, en effet, n'était pas spécialement heureuse. Il a dû penser que je suis ivre. » Il se regarda, hocha la tête, puis se pencha pour faire tomber avec ses gants la poussière qui, pendant son vagabondage souterrain, avait recouvert ses souliers. « Crasseux jusqu'au cou, les vêtements froissés, et avec une botte de muguet par-dessus le marché, je ne suis pas exactement fait pour inspirer confiance. »

Sa tentative suivante ne fut guère plus heureuse. L'homme qui traversait la place en balançant son seau ne s'arrêta même pas. « Je ne suis pas d'ici... » grommela-t-il entre les dents. Mais son comportement, ainsi

que l'expression sournoise de son visage, révélaient nettement qu'il refusait de donner des renseignements à un étranger par pure malveillance. Une femme, un panier au bras, se montra plus bavarde!... « tout droit, le long de la grand'rue, puis prenez la troisième rue à gauche... non, la quatrième à droite... » Tout cela était tellement confus, qu'il n'osa pas suivre le conseil. Elle parlait à tort et à travers, c'était évident. Décidément, il n'avait pas l'intention de se perdre de nouveau, et encore dans des circonstances plus ridicules que la première fois. Il fallait qu'il prenne ses jambes à son cou pour... Mon Dieu!... deux heures moins cinq. Même en trouvant immédiatement un taxi, il n'arriverait plus à temps. Comment expliquer à Davoust le retard, quelle excuse inventer que déjà à la première occasion... La vérité était tellement incroyable qu'il rirait lui-même au nez de celui qui voudrait lui faire accepter une histoire pareille. Se perdre dans sa ville natale, dans une ville que l'on connaît depuis quarante ans, en plein jour, alors qu'il y a un agent à chaque croisement... quelle blague!

Il errait sur la place, désemparé. Il faudrait téléphoner, expliquer qu'à cause d'un empêchement inattendu, il arriverait un peu en retard... Mais tout homme sensé sait très bien qu'il n'y a pas d'empêchements inattendus; celui qui part à temps... sauf bien sûr s'il est renversé par une auto... arrive à temps à destination. A condition, évidemment, qu'il veuille vraiment y arriver. Il ne pourrait jamais faire croire aux Davoust qu'il a eu un accident, ou qu'un de ses proches parents est subitement décédé. Si la vérité se révélait, il n'oserait plus jamais les regarder en face. Et puis ce serait indigne de lui : un écolier qui n'a pas la conscience tranquille. Certes, la bienveillance de Davoust était importante, dans le cas présent d'une importance capitale, mais elle ne valait quand même pas cette humiliation. D'ailleurs... il jeta un regard circulaire... dans ce maudit trou, il ne trouvera probablement même pas un téléphone.

Il était sur le point de suivre le conseil de la bonne femme au panier quand d'une rue adjacente un taxi

surgit et tourna sur la place. Il faillit s'exclamer de joie; le même genre de soulagement l'envahit qu'il ressentit à l'instant où il aperçut le contrôleur à l'entrée de la chapelle. Un petit livre moralisateur lui vint à l'esprit qu'il avait reçu dans le temps comme cadeau de Noël d'une de ses tantes, bienveillante mais terriblement bornée. Le livre, écrit par un dénommé Hoffmann, s'intitulait : « Plus grand est le danger, plus proche est la délivrance. » Bien qu'il lût passionnément tout ce qui lui tombait sous la main, il n'était jamais parvenu à dépasser les dix premières pages de ce bouquin. Aujourd'hui encore, il ne savait pas ce qu'il contenait. Mais, d'après le titre, ce devait être une sorte de miracle, semblable à l'arrivée de taxi. Au dernier moment de la douzième heure tout s'arrange... Etre en retard de dix minutes est incontestablement un manque de tact, mais ce n'est pas une catastrophe. Cela peut arriver à n'importe qui. Le quart d'heure académique! Peut-être racontera-t-il quand même son aventure, en l'embellissant légèrement, en faisant comprendre à mots voilés à Gaston qu'il s'agit d'une affaire de femme. Il avait rencontré dans le musée une fille plaisante et avait oublié le temps en bavardant. Les hommes comprennent et pardonnent les retards de cette sorte.

— Taxi!... — cria-t-il, en agitant le bouquet. — Taxi!...

La voiture traversa la place et se dirigea vers lui. Un chauffeur grisonnant, vêtu d'un manteau de lustrine grise, se tenait au volant. Le drapeau du compteur signalait qu'il était libre. « Plus grand est le danger... » Décidément, on trouve parfois dans les livres les plus insipides des encouragements prophétiques.

Il tendit la main pour attraper la poignée et ouvrit la bouche pour crier l'adresse, tout en montant pour ne pas perdre de temps. Mais la voiture continua son chemin; lui passa devant le nez sans s'arrêter. Ses doigts lâchèrent la poignée, ses ongles grincèrent sur le vernis.

— Taxi!... — hurla-t-il désespéré, et il se mit à courir. — Arrêtez-vous!... Hé, écoutez, arrêtez-vous! Il s'accrocha à la poignée, tira, secoua de toutes ses forces. Mais la

porte ne s'ouvrit pas. Le chauffeur ne tourna pas la tête, il regardait devant lui, les yeux vitreux. « Sourd... » pensa-t-il dans un éclair. Puis immédiatement après : « Impossible, les autorités ne délivrent pas un permis de conduire à un sourd. De plus, l'homme doit être aveugle pour ne pas remarquer mes signes... » — Vous aurez un double pourboire, — haleta-t-il dans un dernier effort. La voiture roulait toujours plus vite; il fut forcé de lâcher prise.

Il s'appuya au puits, exténué, son cœur battait dans sa gorge, ses genoux tremblaient. La façade de l'Hôtel de Ville se mit à onduler et petit à petit ce mouvement s'étendit sur les maisons voisines. Les murs se plissèrent, oscillèrent, se courbèrent, toujours plus bas, jusqu'à toucher le pavé. Puis ils se redressèrent lentement, avec des mouvements saccadés, les rides s'effacèrent, et ils se raidirent dans leur position initiale.

Mais l'accalmie ne dura qu'un instant; la façade de la maison d'en face se souleva comme un rideau de théâtre. Le décor représentait une salle à manger, élégamment meublée; une table mise occupait le milieu de la scène. Joséphine s'approchait de la fenêtre, écartait le rideau de dentelle, ses ongles tambourinaient impatiemment sur la vitre. Le maître de maison se promenait de long en large, les mains jointes derrière le dos, jetant de temps à autre un regard courroucé vers la pendule. « Ça alors!... » grognait-il entre les dents. « Quel rustre! Impardonnable! On ne peut pas traiter des affaires avec un gars si peu sérieux. » « Il y a peut-être eu un malentendu... » intervenait la femme sans trop de conviction. « On ne l'attend plus », clamait Davoust. Joséphine sonnait, la bonne apportait le plat. Le rideau tombait.

Un immense désespoir se répandait sur la place. Le dernier délai venait d'expirer. Il n'y avait plus rien à attendre. Même pas en trouvant un véhicule quelconque. Une seule question : comment sortir d'ici? Il se détacha du puits et se dirigea vers la grand'rue.

La route était devenue considérablement plus large et plus longue depuis qu'il y était passé. Elle se prélassait

paresseusement entre les maisons, s'étendait vers l'horizon désolée et infinie. Le grouillement du marché s'était apaisé, les passants avaient disparu, les boutiques s'étaient fermées. Des déchets, bouts de papier, épluchures, débris de paille, couvraient le trottoir à hauteur de cheville; des marchandises de mauvais goût et bon marché se décomposaient presque à vue d'œil derrière les rideaux de fer à moitié baissés. Des bouffées douceâtres et écœurantes de viande fraîche s'échappaient à travers l'éventaire ouvert de la boucherie et luttaient avec l'odeur des pots de fleurs, disposés devant la boutique du fleuriste voisin. Des hortensias, invraisemblablement durs, relevaient leurs têtes de porc-épic, couvertes d'écailles en fer-blanc bleu, rose, violacé; des tubéreuses flétries pendaient sur leurs tiges, languissantes comme des filles de joie après l'amour. Une grosse femme à lunettes se tenait dans un fauteuil à dossier haut derrière une vitre verdâtre... assoupie ou assassinée?... ses doigts seuls vivaient, fourmillaient, comme d'avides asticots. Ses aiguilles à tricoter fauchaient l'air machinalement, des pelotes s'entassaient devant ses pieds, sur ses genoux, sur le comptoir et les rayons; de véritables montagnes de coton, jusqu'au plafond, et probablement au delà, jusqu'au toit, au ciel. S'il touchait au bouton, toute cette nature morte tomberait en poussière. Le cadavre, les pelotes, la boutique, la ville. Comme un bâtiment apparemment intact mais rongé à l'intérieur par les termites.

Des rideaux décolorés se soulevaient légèrement derrière les fenêtres closes; des regards malveillants picotaient sur sa nuque, accompagnaient ses pas. Quelqu'un ricana derrière son dos, d'une voix étouffée, et quand il tourna sur les talons, il aperçut un fauteuil roulant au milieu de la chaussée. Un instant auparavant, il n'avait rien vu; pourtant, il était impossible que ce fauteuil ait échappé à son attention. Sans doute avait-il été roulé là. venant d'un porche. Une vieille femme au nez verruqueux, terriblement laide, y était assise; quand leurs regards se croisèrent, elle leva sa canne, menaçante, et tira la langue. Il avait rencontré jadis cette vieille sorcière

dans le parc public devant la Chambre des Députés où il se promenait chaque matin avec sa bonne. A ce moment déjà la vieille voulait s'emparer de lui et la présence de la bonne seule avait empêché le petit garçon d'être enlevé, poussé dans le four, rôti et mangé, comme ça se passe dans les contes... En dépassant la dixième maison, il entendait encore le ricanement moqueur de la vieille.

Deux heures trente! Les Davoust avaient terminé leur déjeuner, le banquier s'apprêtait à partir pour son bureau. Ce qui n'était que l'avenir une heure avant, devenait définitif. Un fait accompli! Le fait accompli le plus insignifiant pèse plus lourdement dans la balance qu'un événement qui va peut-être ébranler le monde, mais qui n'est pas encore arrivé. Le malheur était consommé, irréparable, même... ce qui était d'ailleurs plus que douteux... s'il arrivait à apaiser l'indignation des Davoust. Pendant le déjeuner le couple avait eu largement le temps d'examiner sous tous les aspects son comportement inexplicable. Gaston avait reproché à sa femme son étourderie, l'avait accusée d'avoir dit un autre jour; impossible, autrement, que l'invité n'ait pas téléphoné pour s'excuser. Joséphine, généralement en effet assez distraite, s'était défendue avec acharnement, en évoquant mot à mot les termes de l'invitation. Non, il n'y avait pas d'erreur possible. La discussion était devenue pénible; elle ne s'était interrompue qu'à l'entrée de la bonne. Gaston, déjà légèrement en retard, n'avait pas pris de café et était parti en claquant la porte.

Il avait le soleil d'après-midi dans les yeux, sa gorge se desséchait. Il se traînait, courbé en deux, avec un poids énorme sur les épaules. Ses bourdonnements d'oreilles ne s'étaient pas atténués, un silence lourd et effrayant l'entourait. Il se débattait dans un immense aquarium, parmi des poissons muets et des objets inconsistants. Le son, élément indispensable de la réalité, manquait derrière les formes, les couleurs, les odeurs et les mouvements. L'absence de sons transformait les phénomènes du monde en ombres... Une douleur convul-

sive lui montait dans l'œsophage, se répandait derrière ses paupières. « Tu es fou... » chuchota-t-il à mi-voix, pour se redonner courage. « Tu n'es quand même pas le premier à qui cela arrive. Tu ne vas pas fondre en larmes, au milieu de la rue, j'espère!... »

Une voiture noire stationnait devant la dernière maison. Il a voulu la dépasser, mais un homme, vêtu de noir, lui barra la route en soulevant poliment son chapeau.

— Vous allez vers la ville? demanda-t-il.

— Oui... vers la ville. Chez M. Davoust... le directeur de la Banque Nationale... vous connaissez probablement. Il m'avait invité pour déjeuner... pour la première fois... c'est extrêmement important à cause du crédit...

— Je vois! — L'homme hocha la tête avec compassion. — Vous êtes en retard, n'est-ce pas? Désagréable. Très désagréable.

— Je me suis mis en route à temps, mais je n'ai pas trouvé de taxi. C'est-à-dire que je viens d'en rencontrer un à l'instant sur la place mais, bien que libre, il n'a pas voulu s'arrêter.

— Incroyable! On ne peut pas se fier à ces gens. Voulez-vous que je vous conduise un bout de chemin?

— Je vous serais très reconnaissant. Je suis terriblement pressé et si vous avez une place dans la voiture...

— Mais bien sûr, très volontiers! — L'homme ouvrit la portière de l'auto. — Montez donc, Monsieur! Je vous amène jusqu'à la douane. A l'entrée du cimetière vous trouverez certainement un tramway. — Il jeta un coup d'œil soucieux à l'intérieur de l'auto. — Vous serez un peu à l'étroit, mais si vous pliez les jambes vous aurez suffisamment de place. Le cercueil ne vous dérangera pas. — Il remarqua le bouquet et son visage s'épanouit. — Ah... du muguet! C'est pour nous, je suppose. Je vous remercie de votre aimable attention au nom de la famille.

— Vous dites?... — Pendant quelques secondes, il contempla stupéfait le bouquet fané, comme s'il avait ramassé quelque part par mégarde un objet à destination inconnue, dont il ne savait que faire. Les tiges des fleurs

collaient à sa paume, il avait du mal à libérer ses doigts.
— Les voilà.

— Je vais les transmettre à la veuve. Un ancien ami... — L'homme en noir laissa brusquement tomber son masque affable. — Montez! — dit-il d'une voix autoritaire. — Vite! On vous attend! — Il pointa vers lui sa canne à pommeau d'argent. — Pressons, pressons, ne perdons pas de temps!

— Non!... — chuchota-t-il, la gorge serrée, — non, je ne veux pas, — et essaya de reculer. Mais la terreur le clouait sur place et ses membres n'obéissaient pas. L'homme noir lui saisit le poignet et le poussa vers la voiture. A cet attouchement brutal ses forces lui revinrent. Il poussa un cri, libéra son bras, tourna sur les talons et se mit à courir. La grand'rue... la route... le sentier escarpé... le chemin d'où il venait, en sens inverse. Il sauta la barrière, traversa la chapelle, pénétra, haletant, dans la galerie. Retourner, retourner le plus vite possible dans le musée. Le gardien l'avait averti qu'il n'y avait pas d'issue...

POÈME

par PIERRE OSTER

Cavalerie de l'or! Cavalerie du temps!
Toute cavalerie entend battre la mer
Et la forêt mouillée (Cavalerie!) l'entend.

(Grande forêt mouillée entends battre la mer,
Grande forêt, entends!)

Cavalerie de l'or. Cavalerie du temps.
(O forêt d'eau et d'or!)

Grande forêt mouillée entends battre la mer.
L'oyat souffre là-bas de n'être pas foulé.

Foulé! O vain sommeil
Que salent des écailles!

Voici, grande forêt.

(Tu es roc et tu vis! Je respire à travers
O forêt au galop ton noir galop de pierre!)

★

Cavalerie de l'or! Cavalerie du temps!
Claire cavalerie des grands actes du temps
Un arbre dans le ciel contre le ciel prétend.
(O tempête trouée d'un arbre toujours noir
Ma coiffure défaite griffe le lit du temps.)



Un arbre dans le ciel. Et la force se lave.
Un arbre dans le ciel, que protège un oiseau.
Ah! qui protégera l'arbre assiégé d'épaves
De regarder au ciel trop haut!

(O repos, tu ignores l'eau du fleuve et ses dons.
Le fleuve doit grandir sans ton adoration.)

Cavalerie de l'or! Cavalerie du temps!
Au cœur de la montagne balance des torrents!

Quelle flamme surplombe ô fontaine des feuilles
Naïves le message de l'été partagé?

(Devisantes saisons, frondaisons répondez.)



Un arbre dans le ciel : la ruisselante mort
N'aura pas de maison.
A l'heure du déjuc la défaite incertaine!
La mer incendiée recule sous les ponts.
L'or même s'abandonne
La nuit lignée limpide
Parcourue de
Parures exalte ses raisons



Pluies Espaces Victoires
Solitudes des jours
Une douceur de sable campe sur mes genoux
Mon rire ne sait plus quel refus le soulève
Quelles bêtes détournent l'Océan de ma joue

Un cheval sans sabots paît derrière la brume
Je songe au coquillage qui le couvre de sang

Lueurs de l'origine, redénouez la mer!
(O mort déjà moins vieille entre en sédition!)



Un arbre dans le ciel. Solitude des feuilles.
O solitude en feuilles. En feuilles sur mon front.

Les filles de la pluie

par JEAN QUEVAL.

Le comportement sexuel d'un peuple est peut-être ce qui le révèle le mieux. Mais il n'est de comportement sexuel que de l'individu. On s'interdira donc de généraliser, parce qu'il est toujours coupable de généraliser, et parce que ce serait particulièrement coupable ici. Quelques lignes de recherche s'offrent pourtant — à travers la législation, les verdicts des tribunaux, les commentaires des juges, les romans, les biographies, les pièces, les films, le music-hall, les rapports des comités, les propos des gens d'église, la presse populaire — qui permettent de fixer des points de repère.

Sans plus de précautions, toutefois, il faut tordre le cou à la légende d'un pays torturé par l'hypocrisie galopante. Est hypocrite qui veut être vu meilleur qu'il n'est. Favorise donc l'hypocrisie une communauté où les voisins s'épient. Or le voisin anglais est moins vigilant que d'autres. Non point sur tout un territoire bordé de frontières; mais parce qu'y prédomine l'axiome, propre à ce peuple, qu'on ne s'occupe pas des affaires d'autrui — *one minds one's own business*. Ce n'est pas à dire du tout qu'il n'y a pas d'hypocrisie anglaise. Le Touquet, Brighton ou l'Ile de Man reçoivent pendant le week-end des couples qui ne paraderaient pas dans leurs ports d'attaches, Leeds, Sheffield ou Newcastle. Ce qui est faux, c'est que l'hypocrisie soit — ou soit encore en 1954 — un trait particulier du caractère anglais. Plusieurs malentendus petits-bourgeois ont, en France, pris une regret-

table hypothèque sur ce sujet. L'un est le succès relatif dont jouit le garçon français, à ce qu'il semble (*donc*, disent ses cousines, avec un mouvement du menton, les Anglaises ne sont pas de glace). On pourrait dire aussi bien : *donc*, le garçon français est entreprenant : ou, au second degré, et l'on dépasserait alors le stade chancelant des demi-vérités : donc, le garçon anglais est moins entreprenant que le français. Un autre malentendu nomme hypocrisie la désarmante pratique de cette jeune fille anglaise, que nous nommerons la jeune fille de plage, qui, pour parler la langue des romans, accueille l'intimité des caresses mais ne se donne pas. Hypocrisie? Disons que c'est un effet de la maîtrise de soi pratiquée ailleurs avec une moindre habileté. Du reste ce type de jeune fille est-il sans doute fort circonscrit, et sans doute tend-il à faire place à des catégories plus franches; mais l'inquiétante étrangeté de cette pratique anglo-saxonne — universellement acceptée, désormais, aux Etats-Unis — apparaît quand elle assume l'aspect de rotation quasi impersonnelle du carnet de bal. Car alors nous sommes devant une forme élémentaire du libertinage. Mais cette spéculation pour Marcel Prévost serait vaine au regard du train accéléré du monde, si l'on n'y pouvait déchiffrer un fait capital, qui est la perpétuation d'un tabou de la virginité. Dans quelle mesure, qui pourrait le dire? Vraisemblablement dans une mesure moindre avec les générations qui passent et les lendemains des guerres. Mais autant qu'on puisse parier, et étayer le pari sur l'hypothèse, disons qu'un congrès international de sexologues, de gynécologues, d'évêques et d'assistantes sociales trancherait sans doute que, hormis l'Espagne et quelques autres îlots de catholicisme rigide, le tabou de la virginité subsiste sans doute plutôt plus en Angleterre que dans les autres pays ouest-européens. Angleterre est naturellement beaucoup dire. Il faudrait circonscrire encore, autant que possible. L'apparence est que le code admis — et quelque peu croulant — de la virginité offerte à l'époux est toujours en honneur dans les classes moyennes des provinces; l'apparence est aussi

que l'apparence y est respectée. Mais on ne peut interroger, en dernière analyse, que des apparences. Du moins le code subsiste-t-il, avec assez de force et de cohérence, même détaché de l'impératif religieux, pour qu'il soit mal venu de ne pas s'y soumettre. En ce sens, oui, la censure sociale subsiste dans l'Angleterre des classes moyennes provinciales, et plus fortement qu'ailleurs, même si les voisins y déploient moins qu'ailleurs leur fervente malignité *ad hominem.* Bien que Londres, les universités, la classe ouvrière donnent sans doute des réponses moins catégoriques au problème de la virginité des filles, il semble donc vrai de dire que le tabou subsiste encore assez fortement pour qu'on puisse parler d'un tabou souvent distinct du tabou religieux, et où s'expriment les tendances, les choix, les refus hérités d'un code puritain. Si cette forteresse résistera à l'assaut des temps, c'est une autre question. Les mœurs, même à ne pas tenir compte des pratiques sexuelles, modifient et modèlent la physiologie du sujet. Les méthodes américaines de propreté tendent à la suppression de ce qu'on pourrait nommer la virginité technique, et c'est en Angleterre d'abord que se répandent les conquêtes américaines. Les sports de plein vent, hockey, basket, ski, équitation concourent parfois au même résultat. Un médecin américain a proposé de libérer le sexe des filles à leur naissance. La moindre gêne physiologique entraînera-t-elle une libération sexuelle accélérée? Question matérialiste, annexée au sujet, et qu'on abandonnera aux spécialistes audacieux. D'autres influences s'exercent toutefois dans le même sens. La présence des forces américaines pendant la guerre aurait donné naissance à soixante-dix mille enfants « illégitimes », selon un parlementaire américain. Chiffre à n'accepter que prudemment, et qui n'ôte rien à ce que l'on sait du comportement des vierges fortes, dans leurs forteresses provinciales et bourgeoises. Mais il donne tout de même à penser. La civilisation non érotique dont rêvait Bergson fut celle de l'Angleterre victorienne : mais bien du chemin a été parcouru depuis. L'érotisme entre par la petite

porte dans la presse populaire, le film américain, la publicité. On ne voit pas que le courant puisse être renversé autrement que par une reconquête religieuse. Les années vingt ont sans doute été celles de la révolution sexuelle. Michael Arlen inventait l'expression *bed worthy;* Ethel Mannin, dans ses souvenirs, se félicitait d'être une femme plutôt qu'une dame; D. H. Lawrence prêchait un nouvel évangile; le jazz précipitait peut-être le rythme des mœurs. Aujourd'hui, certes, un code nouveau supplante silencieusement l'ancien, parmi des communautés pour lesquelles l'ancien est lettre morte et qui ne voient pas de raison de le pratiquer sans raison. C'est le cas sans doute des vastes quartiers de Londres où donne le ton une semi-bohème assez sage; et, dans une autre perspective, des faubourgs ajoutés à d'anciens faubourgs où vivent ces gens du sud confortablement campés autour d'industries d'implantation récente; peuple de motocyclistes, de mécanos, de nageurs, d'adeptes du *speedway* et des courses de lévriers, qui se veut pleinement du xxᵉ.

Là, c'est Jane qui donne le ton. Jane est une sorte de Betty Boop, moins provocante de plusieurs degrés, moins joyeuse, soumise au devoir d'état, jamais tout à fait déchaînée, mais sollicitant néanmoins l'imagination sans que les bigles mêmes puissent s'y tromper, et la sollicitant peut-être d'autant plus. Jane est la pin-up du *Daily Mirror*, et depuis plusieurs années, et pour plusieurs années à venir, elle se déshabille, s'habille et se maquille tous les jours dans sa salle de bain. On voit que le domaine se réduit où pourrait s'exercer « l'hypocrisie anglaise », ou du moins, que les hypocrisies qui ne trompent personne, les hypocrisies qui sont un morse à livre ouvert, se ressemblent d'un pays à l'autre. Pourtant... Pourtant il est vrai que le voyageur est frappé d'abord par la pudeur de ce peuple. Les passants ne dévisagent pas les femmes. Les maris trouvent normal et bien d'être fidèles. Les plaisanteries osées ont besoin d'un cadre, d'une occasion, d'une complicité. Les mœurs des tiers ne sont pas la pâture des conver-

sations. Le cocu n'est pas un personnage de comédie. Le mot même n'existe qu'en un anglais qui ne se parle plus. Chacun se comporte comme s'il n'y avait pas de cocus, et il se pourrait bien qu'il n'y en eût pas un si grand nombre. Les hommes ne se dédoublent pas, du moins est-ce rarissime : leur sexe n'est pas leur seconde personne. Il n'y a pas de vieux marcheurs, ou de jeunes. Ce peuple est peut-être d'abord un peuple moral, comme le prouvent aussi ses institutions, ses banques, ses compagnies d'assurances, ses commerçants mêmes, et le paiement des impôts. Il n'est pas du tout dépourvu d'hypocrisie — quel peuple est dépourvu d'hypocrisie? —, mais son hypocrisie rend hommage à sa vertu.

Où l'homme anglais est admirable, c'est dans le sérieux du mariage. Où il excelle, c'est à faire de son épouse une compagne aussi. Fiancé, il idéalise la jeune fille plus sans doute qu'un autre fiancé. S'il arrive que les fiançailles durent des années, c'est que le mariage — du moins dans les classes moyennes — est une entreprise domestique qu'on ne saurait aborder sans l'assurance d'un minimum préalable de stabilité matérielle. L'adultère, celui du mari ou celui de l'épouse, est vraisemblablement rare; il s'accompagne de tourments qui ne seront pas feints; en tout cas, le plaisir sans l'amour est, à la plupart des Anglais, lettre morte, sauf peut-être à la façon des marins, de loin en loin, ou au sortir de l'adolescence. Ces réflexions s'appliquent aux plus Anglais des Anglais qui, dans une perspective autre que la leur, sont peut-être les moins évolués. Mais voyez même les Anglais qu'on regarde hors d'Angleterre comme des Anglais évolués — par leur comospolitisme, leur ouverture d'esprit, etc. — : les airs qu'ils se donnent sont trompeurs. Il arrivera qu'ils discourent sur les bienfaits de la polygamie, ou de la polyandrie, et même qu'ils le fassent avec une conviction théorique entière; pourtant leur pèse l'idée d'être infidèle, fût-ce avec la plus belle fille du monde. Le réflexe de pudeur se rencontre presque partout. Il se combine parfois avec un zèle puritain qui n'est peut-être pas le signe de l'équilibre : des volontaires

pourchassent bénévolement les passages obscènes de livres plus ou moins clandestins; ou veillent sur la moralité des parcs; ou sur celle du music-hall. Ce ne sont là que des cas. Plus généralement, le réflexe de pudeur se colore d'un souci de respectabilité, peut-être un peu suspect lui aussi : par exemple, le directeur de publicité d'une firme de lingerie recrute, dit-il, des jeunes femmes qui posent en sous-vêtements avec la dignité de filles d'évêques. Mais ce réflexe est un fait. Une dame déclare qu'elle trouve le latin commode, et comme épouse et comme mère. Que c'est un tout petit peu ridicule? Sans doute. Mais un critique de cinéma qu'en France on dirait d'avant-garde regrette qu'un film italien, après une première séquence située dans le milieu des courses d'automobiles, vire vers des histoires de bordel. Quelques centaines de millions d'hommes et de femmes non-Anglais voient dans la vie sexuelle, d'abord tout simplement un fait; et s'en accommodent assez joyeusement au total. Mais il subiste en Angleterre un fort parti post-victorien. Il tient toute activité sexuelle pour ignoble. « Le temps viendra », prédit le rédacteur d'un bulletin religieux, « où s'atrophiera le sexe. En attendant, faisons pour le moins mal. » Un exemple extrême, assurément. Mais cet homme a des lecteurs; et en quel pays trouverait-il son homologue? Autre exemple, pareillement extrême, mais qui appelle un commentaire analogue : celui de la dame qui recherche par annonce un correspondant, d'âge et de sexe indifférents, pour s'entretenir au téléphone « sur un plan spirituel élevé ». Tout est dit de ce parti une fois lue cette lettre adressée à un magazine féminin et où il est écrit : « J'ai toujours cru que l'amour, la plus belle chose du monde, ne doit rien au sexe. » D'où le succès de D. H. Lawrence en Angleterre — succès de scandale et de provocation, auprès du public bourgeois, qui n'a pas reconnu et salué en lui un grand écrivain. Il est du parti opposé. Il est le porte-étendard des Anglais qui croient à l'existence du sexe. Encore n'était-il aucunement cynique. Pas plus cynique qu'il n'était idéaliste au sens victorien, vide et niais. Simplement la connaissance char-

nelle était-elle pour lui le moyen de la connaissance. La porte ouverte sur un autre monde, sur le mystère; la voie royale de la poésie. Viennent, priait-il, les dieux me visiter. Qu'il n'ait que partiellement gagné son combat explique peut-être une chose ou deux.

Même des Anglais s'exercent parfois à faire choquer des généralités entre elles, sans trop y croire et pour entendre le bruit. Nous allons leur emprunter quelques fils conducteurs. J. B. Priestley distingue entre les civilisations du type *logos* et les civilisations du type *eros*. L'Angleterre, dit-il, est une civilisation du premier type. Assurément. Elle gagnerait, ajoute-t-il, à se rapprocher des civilisations de l'autre type. Sur quoi chacun formera sa libre opinion, sans perdre de vue qu'il n'est pas facile d'installer le vieux port et la pétanque dans le voisinage de Westminster (et d'y importer des cocus). (Personnellement, je crois tous les pays incurables; peu de sottises s'égalent à celles proférées par le tout-venant des voyageurs; les peuples ne s'entre-enseignent rien. Passons.) Un second Anglais entreprend un vaste parallèle qui couvre quasiment l'histoire du monde, entre deux autres types de civilisations. Celle du type qu'il nomme — pour la commodité, et sachant qu'il invente du charabia — le type patriste. La civilisation des pères; celle de la fixation paternelle; du règne des hommes. Evidemment, celle de l'Angleterre. Le type contraire étant dit le type matriste. Cette psychanalyse à longue distance vaut ce qu'elle vaut : elle est tonique, en tout cas; elle recoupe les catégories de J. B. Priestley; elle n'est pas inappropriée à notre sujet. Non tant que l'homme règne sur le logis. Il y a dans l'homme anglais, co-existant avec un sérieux difficile à entamer, une nonchalance, une inconséquence qui enchantent. Soit que les deux tendances se nichent dans la même tête, soit qu'il existe deux types, soit toute hypothèse intermédiaire qu'on veuille imaginer. Mais nonchalance et inconséquence sont assurément là, Dieu merci. De sorte que la femme anglaise, assez souvent, régentera plus ou moins le logis. Mais la rigueur des lois, l'incorruptibilité de ceux qui veillent à leur appli-

cation, l'ordre du cortège et le train assuré des choses, voilà le fait de l'homme en un pays — « patriste » — où l'homme est un homme, où être un homme est un signe de dignité, un insigne même. La publicité exhibe des hommes bien habillés, et marginalement quelques soutiens-gorges. La publicité n'étant que le miroir. Car les femmes — si banale que soit la remarque, il faut la formuler après tout le monde — sont beaucoup moins bien habillées que les hommes. Il arrive que, appareillées, attifées comme elles le sont quelquefois, le regard de l'homme hétérosexuel, disons simplement de l'homme, les ignore au profit du monsieur qui passe dont parle Musset, de l'angle calculé de son chapeau, de son parapluie roulé, de sa veste rousse, de sa moustache martiale ou de l'amusement qu'on lit dans ses yeux bleus. Les deux types de civilisation nourrissent des singularités marginales, selon notre auteur : l'inceste (?) chez les « matristes », l'homosexualité chez les « patristes », et nous savons quel est le choix de l'Angleterre. Fort marginal assurément, y demeure le phénomène homosexuel : ses forteresses, autant qu'on le puisse savoir, sont les *public schools*, le théâtre, les classes déclassées de Londres; mais il ne semble pas du tout que les milieux ouvriers soient contaminés, et le nord est sans doute entièrement abrité de cette singularité-là. Il n'y a vraisemblablement pas de pédérastes à Leeds ou Blackburn, de même qu'il n'y en a pas à Roubaix ou Rouen. Ce qui peut, à première vue, surprendre, l'homosexualité semblant être, si l'on pratique une coupe géographique dans le sujet, une spécialité nordique, ou du moins nord-européenne, à ne considérer que l'Europe. Mais d'autres facteurs entrent en ligne de compte en Angleterre, pour corriger et retourner cette perspective : la dureté du climat, un plus vigoureux impératif du travail, un comportement plus direct préservent le nord industriel au point que la pédérastie y est, apparemment, inimaginable. Il est difficile de savoir si sa représentation, dans la tête d'un mineur ou d'un ouvrier tisserand du Lancashire, est plus révol-

tante que cocasse, ou plus cocasse que révoltante. Il n'y pense pas : s'il y pense, il en pense ce qu'en pense la masse des autres hommes. Mais il existe une Angleterre dans l'Angleterre, aristocratique au sens étendu du mot (sans qu'elle recouvre, évidemment, l'aristocratie), intellectuelle, artistique, universitaire (et sans non plus qu'elle recouvre, à beaucoup près, tous ceux que ces activités mobilisent) qu'on peut dire homosexuelle. Et, significativement, moins sans doute par son comportement sexuel que par une attitude, que par un climat. Voici un jeune romancier, grand, blond, mince, heureusement marié, père de famille, d'allure nullement efféminée. Pourtant il arbore une affectation de nonchalance, des manières souples et rapides, une façon de roseau plié quand il tend la main, donnant volontiers à croire qu'il est aussi ce qu'il n'est pas du tout. Il est le charmant monsieur qui passe selon Musset, peut-être un peu trop. On en demeure étonné, sans que l'on soit, qui que l'on soit, tout à fait insensible à son charme. Un hebdomadaire respecté peut écrire, en ce pays où les lois sur la diffamation sont légitimement sévères, qu'un poète connu vécut Munich et la guerre d'Espagne comme un arrière-plan sur lequel ses sentiments balançaient entre, disons, Jacques et Jacqueline (il est, lui aussi, père de famille). Ce poète a l'apparence physique que l'imagination prête à Shelley, lequel, d'une certaine façon, est le poète par excellence. Le culte grec de la beauté chez l'adolescent est un trait de la vie universitaire, et il est moins marqué à Londres ou Bristol qu'à Cambridge ou Oxford, c'est-à-dire moins dans les moindres universités. Les joueurs de cricket en impeccable flanelle blanche sur une pelouse plus verte que tous les verts, dessinent un ballet viril. Le culte de la beauté chez l'adolescent trouve une contrepartie dans la misogynie. Un professeur d'Oxford, nullement pédéraste, entièrement consacré à ses travaux, a porté si loin la misogynie qu'il éprouve de la répulsion à voir les filles qui assistent à ses cours; et les garçons décidèrent de lui faire la farce suprême, de s'absenter en masse; et, ne voyant que des filles, il

dit : « Tiens, il n'y a personne aujourd'hui. » Se demander quelles sont les composantes d'un état d'esprit qui conduit parfois à la chasteté de l'homme adulte, parfois à l'apparition de ce type nouveau d'homme, l'homme pédéraste ou l'androgyne vieilli, à la figure lisse, aux gestes arrondis, aux manières prestes et souples, à la démarche caoutchoutée, c'est se demander beaucoup. Voici, s'il faut s'y essayer, quel sont les éléments de mon hypothèse. La clé de voûte, sans doute, est le réflexe puritain qui associe la femme au péché, fait qu'il n'est pas en Angleterre un hôtel de passe, et qu'une femme enceinte a plus ou moins honte de son état, comme l'a observé Félix de Grand'Combe. En second lieu, la timidité. En elle s'exprimera, à travers l'inhibition, la violence des sentiments. Il est vrai que l'amour, d'une certaine façon, efface le désir; l'amant, au sens littéraire et noble, supprime l'amant, au sens libertin; pensant à l'objet aimé, l'homme ne pense pas à la technique des caresses. C'est un fait de la psychologie universelle, un fait élu de Dieu. Mais la sagesse des nations sait que l'amoureux fait place à l'amant, et la fiancée à la maîtresse (épouse ou non, ce n'est pas le point). Or, il arrive, dans cette Angleterre où nous sommes, à ce stade de ce chapitre, que soit récusée la sagesse des nations. L'homme s'y dérobe au « devoir » stendhalien, croyant bafouer son amour et offenser la femme élue en sollicitant sa capitulation, et par là, bien entendu, l'irritant et l'humiliant en dernière analyse. Ou encore arrivera-t-il que, décidé à rompre son inhibition, sollicitant la femme dans la femme et celle-ci se rendant tout entière, son inhibition soit plus forte que sa volonté. Car l'impuissance devant l'être aimé — autre trait noté par Stendhal, qui a peut-être presque tout compris de presque tout — est sans doute une constante anglaise, à un niveau élevé de tension émotive. Si ces données sont extérieures à l'homosexualité, elles sont connexes au climat d'homosexualité au moins en ce qu'elles présument — il n'y a pas de cynisme à le dire — une moindre connaissance de la femme, qui est aussi un être de chair. A l'intérieur

de ce climat, on se trouve donc sur l'un ou l'autre de deux versants contrastés : ou le rejet de la femme-démon ou le platonisme amoureux. L'homosexualité masculine, sa pratique et son climat, s'explique sans doute encore par la relative lenteur du développement physiologique (une affaire de latitude, à ce qu'il semble) et par la ségrégation en serre chaude, c'est-à-dire par l'internat qui, pour les classes dirigeantes, est article de foi (l'impératif de formation du caractère engendrant, apparemment, ce risque). Enfin, il n'est aucunement exclu que des pratiques disciplinaires, disparues partout ailleurs, et qui n'ont pas achevé de disparaître en Angleterre, aient apporté leur pierre à l'établissement de cet étrange état de choses. Les psychanalystes, en tout cas, l'affirment. Il est curieux que le châtiment corporel — *caning*, que le dictionnaire traduit par correction; *flogging*, qu'il traduit par : la punition du fouet ou des verges — soit aboli dans l'enseignement primaire et qu'il se perpétue dans l'enseignement des élites, mêlé à des méthodes d'auto-discipline au sein du groupe, les grands ayant la main haute sur leurs cadets. Autre plan de clivage, autre exemple des deux nations. Ce pays est un terrain privilégié pour les méthodes actives de l'enseignement : il est celui aussi où des hommes d'Etat écrivent aux journaux pour se féliciter d'avoir eu le caractère renforcé par le fouet ou les verges. Toutefois, l'Angleterre qui, en tant de domaines, se décline à partir de ses classes dirigeantes, se satisfait sur ce point de les ignorer. George Orwell peut écrire que rien, au garçon de dix-sept ans, élevé dans une famille ouvrière du nord (mais du sud aussi bien) ne serait plus ridicule que de se laisser fouetter stoïquement sous le prétexte qu'il en sera mieux trempé devant l'épreuve. A douze ans, son idéal est de gagner sa vie; à quatorze, d'avoir une moto; à dix-sept ans, de courir après les filles. Certainement, il est davantage le frère des autres garçons du monde que son contemporain des *public schools*.

Au regard du droit, l'homosexualité masculine est réputée « crime abominable » (l'expression même est

d'origine biblique et désigne, en réalité, non seulement la pédérastie, mais l'étrange moyen de la connaissance charnelle). Un vaste parti réformiste se rassemble en ce moment pour obtenir que la pratique de l'homosexualité entre adultes consentants cesse de tomber sous la loi. Le mouvement a pris quelque consistance en 1949, à la suite d'un rapport officiel établi conjointement par le corps médical et la magistrature. Quelques affaires récentes ont été l'occasion d'une campagne nouvelle, dont l'initiative est due au *New Statesman* : deux écrivains hétérosexuels, son rédacteur en chef, Kingsley Martin, et l'éminent romancier E. M. Forster, inexpugnable apôtre de la tolérance, ont ouvert le feu, bravement, en francs-tireurs. Le *Sunday Times*, hebdomadaire de la tradition éclairée dans ses meilleures semaines, a fait donner ses batteries; la B. B. C. a porté le débat devant l'opinion entière, et Robert Boothby, député conservateur dont les mœurs sont à l'abri du soupçon, y a fait entendre à son tour la voix du bon sens. Il se pourrait que, cet effort multiple touchant son goût de la tolérance, l'opinion anglaise fût mieux disposée qu'une autre à voir dans l'homosexualité, selon le juste mot de miss Raine, une anomalie naturelle. Remarquable à cet égard est la constitution par l'Eglise d'Angleterre d'un comité chargé d'étudier l'homosexualité, causes et effets, des points de vue juridique, théologique, social et personnel : son rapport, qui n'a fait l'objet d'aucune publicité, si ce n'est dans des publications ecclésiastiques et médicales, est à la disposition « de tous ceux que le sujet intéresse ». Cette tolérance — encore loin, du reste, d'être universelle — est, au moins en quelque mesure, encouragée par le comportement des homosexuels eux-mêmes. Il serait futile de nier qu'il y puisse entrer quelque chiennerie : mais ce qui pourtant paraît bien en Angleterre assez distinctif de ce comportement, c'est, ma foi, une certaine distinction morale. Il y existe des couples établis, insoucieux de recrutement. Il entre de l'amour dans ces pratiques au témoignage de plusieurs romans, et si curieuse que semble la chose (un critique, évidemment

hétérosexuel, pour ridiculiser un de ces romans use des majuscules ironiques — (*The Homosexual Novel Beautiful*). Un anonyme écrit à un journal qu'il évite toutes relations qui pourraient gêner autrui; un autre que, ayant absorbé des hormones féminines synthétiques, dites *Stilbœstrol*, il a réduit ses impulsions sexuelles au minimum négligeable qui lui rend la paix de l'esprit, délivre de nouvelles sources d'énergie mentale, lui permet de vivre dans la chasteté du célibat, et fait de lui un être physiquement et nerveusement plus fort à quarante ans qu'à vingt.

L'homosexualité féminine, par contraste, paraît peu répandue. Peut-être simplement parce qu'on la remarque moins. Mais plus probablement parce que, des deux effets possibles du moindre intérêt porté par l'homme à la femme — les laisser à leur état frigide, si elles sont frigides, et les médecins enseignent que beaucoup n'atteignent jamais à la maturité sexuelle; ou dévier leur intérêt vers leur propre sexe —, le premier est le plus fréquent. Ce que l'on peut comprendre de l'homosexualité féminine ne permet guère d'ignorer qu'il y peut entrer aussi quelque distinction morale. C'est sans doute, jusqu'à nouvel ordre, le *Puits de solitude* qui doit être pris pour témoignage. Quand Mme Simone de Beauvoir nie la valeur documentaire du livre de Radcliffe Hall, je crains qu'elle en oublie tout le contexte anglais. Car il s'agit d'une attitude post-victorienne, exprimée dans une prose monochrome, et appliquée à un sujet tabou; l'auteur, de confession catholique, est fortement imprégné d'esprit religieux; sa recherche, somme toute, est celle du mariage; enfin, son ouvrage est l'illustration littérale du thème « patriste ». Peut-être une autre explication de l'homosexualité féminine doit-elle être cherchée dans l'affirmation d'une équivalence des valeurs à travers les sexes. On rejoindrait alors l'émancipation féminine, le féminisme proprement dit, etc. Il serait dangereux et grandement coupable de confondre deux ordres de choses qui ne se recoupent sans doute que par exception : mais du moins le refus de la simple femellité — si l'on veut

bien pardonner qu'il soit ajouté un néologisme horrible au charabia patro-matriste — peut-il s'entendre comme une ouverture sur Lesbos. C'est alors *Orlando* qu'il faudrait invoquer : *Orlando*, le livre de Virginia Woolf dont le héros change de sexe au cours d'une cavalcade délicatement et énergiquement conduite à travers plusieurs siècles. Mais beaucoup plus important dans la vie anglaise est le phénomène continu d'émancipation féminine. Cette ère s'ouvre pendant la guerre de Crimée, grâce à Florence Nightingale, qui invente la profession de nurse, avant de faire campagne dans dix autres domaines. La notion d'émancipation est liée à la notion du bien, même si la notion du bien est, ou du moins fut longtemps, liée à celle de snobisme. Il n'est pas bien important que des biographes soient venus pour déceler en Florence Nightingale de moins admirables traits, ni que les suffragettes aient été parfois ridicules. La conduite des championnes de l'émancipation féminine ne fut pas exempte d'hystérie : elles s'enchaînèrent aux rails des chemins de fer, firent la grève de la faim, et, détail donné en pâture à la psychanalyse, mutilèrent une statue de Vénus. De grands hommes d'Etat — Asquith, Lloyd George, Churchill dans sa seconde période — subirent aussi stoïquement qu'ils le purent, les pauvres, des torrents de rhétorique outrageante. Mais le courage de ces chevalières gagna la partie, donna le droit de vote aux femmes, leur ouvrit plusieurs carrières, précéda le recrutement d'auxiliaires de l'armée, de la marine, de l'aviation, et qui ne furent pas ridicules. Ces conquêtes, toutefois, sont partielles. Les hebdomadaires pour femmes, et le cinéma souvent, plaident pour le maintien du gynécée, sinon du ghetto; beaucoup de lectrices, de spectatrices anglaises, s'en satisfont. Même là où la conquête est absolue demeure le problème, peut-être insoluble, de son point d'insertion. Mais, à balancer le pour et le contre, il faudrait sans doute dire qu'un peu plus d'émancipation encore, un peu plus de patrisme civique et social à usage féminin, seraient les bienvenus. Peut-être le matrisme, je veux dire l'amour, y trouverait-il

une part meilleure, par le cheminement subtil des rencontres et des conversations. Entre égaux de sexes complémentaires, les conversations sont durables.

Comme l'enfant qui bat la racine d'arbre sur laquelle il a trébuché, le ressort où il s'est pris l'index, la porte où il s'est cogné la tête, faute d'une conversation avec lui-même, sans doute est-ce faute d'une conversation que le tisonnier est le juge-arbitre du ménage. En France, l'épouse qui pourchasse l'époux au balai, en dix reprises comme à la boxe, en vingt étapes autour de la table, comme aux Six Jours, est une épouse de théâtre, ou des chansons folkloriques; la scène est farce moliéresque, italianerie, équivalence de la *good clean fun*, de la bonne saine plaisanterie anglaise, et bien qu'il y entre quelque affaire de cocu. Le sadisme, le masochisme ne sont pratiqués, apparemment, que par des doctrinaires du sado-masochisme, des rédacteurs de revues « d'avant-garde », et sans doute sont-ils conscients et consciencieux, et tirent-ils tout le suc. Mais le tisonnier est en Angleterre un chapitre des tribunaux comiques, le sado-masochisme de M. Jourdain. Faute d'une conversation. Il n'y a pas lieu de tant célébrer la nature humaine et de rendre grâces aux Dieux : l'homme et la femme ne sont guère faits pour cohabiter, et le moins qu'on puisse dire de l'harmonie sexuelle est qu'elle est en constant péril. L'entente de l'homme et de la femme suppose donc le don de l'un au moins des deux, et le don est d'abord dans l'aptitude à parler, à s'ouvrir, à se donner, en somme, dans la conversation; mais le don de la conversation est le moindre don nordique (il y en a des preuves en France même, et quand je dis la France, parlant du balai qui fait rire, je ne parle pas de la France entière). Le secret, la rétention, les abîmes de la solitude à deux conduisent sans doute à brandir le tisonnier. Il se trouve des magistrats anglais pour n'y voir qu'un mal relatif. « Il n'est pas mauvais », déclare celui-ci, « que l'homme batte sa femme de temps en temps, et la Bible lui donne raison; mais toute correction doit être entendue comme un service et donnée

avec amour; non dans la colère. » Et celui-là, s'élevant contre le tisonnier — « en aucun cas, le tisonnier ne peut être considéré comme un instrument approprié de châtiment domestique » —, néanmoins sauvegarde le principe du châtiment domestique. Nous raisonnons ici de l'Angleterre par les franges, mais ce n'est pas un mauvais exercice pour la compréhension de l'Angleterre, une fois admis que les franges ne sont que les franges. Elles nous rappellent que l'inaptitude à la conversation n'est pas l'explication unique. Car les effets du patrisme se rencontrent là encore. Il est lui-même en quelque mesure un effet des religions protestantes où le père assume une part de délégation d'autorité plus grande qu'en d'autres religions; que la moindre interprétation biblique peut, on vient de le voir, renforcer encore. Il est de nombreuses familles anglaises où, en remontant trois générations, on trouve des pères qui imposaient à leurs enfants de manger debout. M. Henry Muller raconte que sa nurse anglaise avait pour précepte premier : « les enfants sont faits pour être vus, non pour être entendus »; de nos jours subsiste un autre précepte, qui dans quelque mesure est de bon sens, mais en peu d'autres pays en fait-on encore un précepte : « les enfants parlent quand on leur parle ». Mais il y a toujours deux Angleterre, car ce qui donne indiscutablement le ton, ce n'est pas le tisonnier, c'est l'enseignement par les méthodes actives au degré élémentaire, l'extrême rareté des bagarres, et des querelles mêmes; la gentillesse. D'une certaine façon, Florence Nightingale a si bien gagné sa partie que, souvent — dans des familles ouvrières du nord, par exemple — c'est la femme qui, derrière la porte, brandit le tisonnier, comme le balai les commères moliéresques (mais peut-être est-on plus près de Zola que de Molière). Pourtant, le châtiment physique — le chat à neuf queues et le sur-martinet — n'ont été abolis en justice qu'en 1948, et il se trouve un parti anglais pour nier, contre la claire évidence des chiffres, que cette abolition soit un bien absolu, le nombre de crimes et délits sanctionnés par ces pratiques ayant, en moyenne,

diminué depuis, ce qui nie l'efficacité du martinet de Damoclès. Les pages qui précèdent peuvent en quelque mesure servir d'introduction au mythe de Jack l'Eventreur, ce saint patron d'un fait divers récurrent. Il y faudrait ajouter d'autres données : le *moon killer*, assassin romantique que la lune inspire; la timidité de Barbe-Bleue, si caractérisée dans le cas de John Christie, monstre binoclard (il s'est trouvé dans son cas des plumes courageuses pour soutenir qu'on ne tue pas les malades); les sadiques sexuels qui recherchent les enfants; la postérité saxonne de Peter Lorre et du vampire. On ne prétend pas explorer tous les abîmes.

Où l'opinion éclairée est plus nombreuse en Angleterre que dans la plupart des pays, c'est à reconnaître que les anomalies — et, au premier rang, l'homosexualité des deux sexes — sont des effets; qu'il est extrêmement douteux que leurs causes puissent être extirpées dans leur totalité; qu'il y faut travailler néanmoins, avec l'admirable vertu prêchée par le Taciturne; mais que le problème immédiat est uniquement de l'ordre de la prophylaxie sociale. Cela est sage. Où cette opinion échoue, dans ses porte-paroles officiels, c'est à fixer le diagnostic dans sa complexité et son ampleur. Le rapport de 1949 sur « le droit pénal et les délits sexuels » attribue les anomalies — les perversions si l'on veut — à quatre causes : maladie mentale; déviation du caractère; intelligence au-dessous de la moyenne; mauvaise conformation physique. Catégories abstraites, qui ne disent rien si ce n'est que les gens qui se comportent de façon singulière sont des gens singuliers. En réalité, sous la rubrique de la déviation du caractère, la mise en cause des institutions, et dans quelque mesure de la société même, a sa place. Il n'est pas croyable que les enquêteurs n'en aient rien soupçonné : mais — sagement peut-être — ils ont opté pour le silence. Il serait hors de propos d'expliquer aux Anglais, sous le prétexte d'un rapport sur le droit et les délits sexuels, que leur civilisation présente et ses anomalies dérivent d'une civilisation où le sexe était mis entre parenthèse. « Devons-nous enseigner

l'éducation sexuelle? » se demandait Riddell en 1883. Oui, déclarait-il. Les parents enseigneront les enfants, les femmes les filles, les hommes les garçons. Mais comment? se demandait Riddell. « Par l'explication et l'information? Non; par le silence et la réserve. » Ainsi, quand la pente de la civilisation française est d'accepter d'être deux personnes en une — père de famille et vieux marcheur, etc. —, ce qui n'implique pas que la plupart des Français suivent leur pente, la pente de la civilisation anglaise est d'être une personne qui tient un sexe invisible au bout d'une laisse invisible. La pente est montante, abrupte même. Mais le point de départ, une fois son absurdité rendue manifeste, une fois qu'il n'en subsiste plus qu'une tendance générale, qu'un héritage accepté avec regret, maudit parfois, mais dont on subit les effets — ce point de départ entraîne, à quelque générations de distance, avec des effets funestes amoindris et persistants, d'indéniables bons effets. Au lieu du laisser-aller, de la pente descendue, du libertinage, qui guettent toute civilisation « matriste » — et le plaisir entraîne alors tout avec lui, après lui, on ne se pose plus de question, la personnalité même se dissout — au lieu de cela, la sexualité demeure raisonnée dans quelque mesure, sous contrôle, et comme mise en place.

Ainsi Riddell, niant l'éducation sexuelle en 1883, explique-t-il les revanches de l'éducation sexuelle. Elle va plus vite d'avoir été plus longtemps brimée; elle est mieux accueillie de l'être par des gens sérieux, et non pas ricaneurs. En 1949, sa pratique plus étendue fut recommandée aux écoles par un comité d'enquête, *Royal Commission on Population*. La méthode fait de lents progrès, limitée par les effets d'une gêne générale, et par, assez souvent, le veto des parents. Plus saisissant est le développement du contrôle des naissances. Un réseau d'offices pour la planification familiale, l'utilisation de préservatifs pour les deux sexes, le débat parlementaire sur le point de savoir si ces préservatifs pourraient être ou non mis en vente dans des machines à sous, comme les timbres, ou les cigarettes autrefois :

ce sont là les signes d'une volonté de ne pas abdiquer devant les impulsions, de limiter les responsabilités aux responsabilités qu'on peut assumer raisonnablement, de ne pas donner à la seconde personne le pas sur la première. Il s'en faut sans doute que ces impératifs gouvernent tout le pays; mais ils le gouvernent de plus en plus. Il resterait à s'interroger sur une Angleterre marginale, le risque étant grand, grande étant la tentation, d'identifier l'Angleterre à ses classes moyennes. Il y a toujours eu une Angleterre rebelle à l'Angleterre, un *lumpenproletariat* rassemblé dans les taudis et les ports, parfois mêlé de sang étranger, parfois non. Un ghetto. Mayhew et ses collaborateurs — Hemyng, Holliday, Binny — ont révélé, dans un ouvrage publié en 1861, que campait à Londres, en terre victorienne, un peuple de mendiants, guérisseurs, escrocs, pickpockets et prostituées vivant dans des taudis et des bouges sous le patronage de Moll Flanders. Avec le plein-emploi, la sécurité sociale, la reconstruction rapide, la médecine gratuite, le lait aux enfants des écoles, ce qui subsistait en 1940 de cet univers, de cette Angleterre de Moll Flanders, puis de Dickens, puis de Charlie Chaplin tend à disparaître.

Disparue depuis longtemps la marchande de crevettes de Hogarth. Disparue depuis trente années la marchande de harengs. La marchande de fleurs au coin de la rue existe encore, du moins à Londres. Un même type se perpétue à travers elles toutes : celui d'une fille de la pluie. Simple, fraîche, vive, malicieuse, je l'ai rencontrée dans un marché, à West Kensington. Elle y vend du poisson depuis dix ans; elle n'échangerait son poisson contre aucun prince; elle jauge et commente du regard; elle m'a paru sur la défensive et il ne m'étonnerait pas qu'elle fût sage. Il y a sans doute comparativement peu de prostituées en Angleterre (le phénomène d'Hyde Park n'est qu'un phénomène). Il semble aussi qu'on en voie de moins en moins, de quoi l'on peut offrir des raisons contradictoires et qui ne s'excluent pas. Moll Flanders, en tout cas, est morte, et je crains que même la fleuriste des rues ne soit condamnée aussi, comme les virtuoses

de l'orgue de barbarie, et peut-être même ces artistes qui dissimulent leur mendicité en dessinant des cuirassés sur le pavé, avec des craies multicolores, sous prétexte qu'ils combattirent à la guerre. C'est la serveuse de restaurant, la receveuse d'autobus, l'auxiliaire des forces armées qui polarisent les mythes dans une ère de social-démocratie. D'assez pauvres mythes. Alors est-ce vers le ballet — Margot Fonteyn, Moira Shearer — qu'il faut chercher les mythes supérieurs, plutôt peut-être qu'au cinéma. Vers la Cendrillon sophistiquée. Vers la demoiselle que la télévision, la presse, l'affiche rendent glorieuse en un soir, et qui désormais se modèle sur la famille royale. Mais je lui préfère la marchande de poisson, sur le marché de West Kensington.

L'UNIVERS POÉTIQUE DE LAFORGUE DANS LES " COMPLAINTES "

par PIERRE REBOUL

Racine, Hugo, Baudelaire, Rimbaud même, on me les a *mâchés :* je n'ai qu'à *ruminer,* s'il me plaît. Mais Laforgue? Au premier coup d'œil, je me retrouvais en lui; au second, me voici désorienté — perdu dans un monde étranger (1). Ce ne sont pas là *mes* lacs ni *mon* vent, *mes* soleils ni *mes* étoiles; j'ignore tout de *cette* féminine espace... Et combien de choses, combien d'êtres animés je cherche en vain!

C'est que Laforgue fut un véritable *créateur.* Créateur de formes, on le sait; mais sa poésie n'est pas des formes seulement : ces arrangements de rythmes et de rimes font corps avec un monde entier; ils en sont la structure artistique. Pour que cet univers se laissât ainsi informer, il fallait qu'il fût de la même nature que ces formes — *arbitraire* comme elles et, en quelque sorte, unique. Laforgue bouddhiste? ou disciple de Hartmann (2)? Allons donc! ne soyons pas dupes de nos méthodes : que la *source* ne nous fasse pas négliger le *fleuve,* ce « Fleuve à reflets, où les deuils d'Unique ne durent pas plus que d'autres » [61] (3). N'imaginons pas Laforgue sous

(1) L'*Introduction* aux textes choisis procurés par Mme Durry dans la collection « Poètes d'Aujourd'hui » (Pierre Seghers) constitue la meilleure initiation à Laforgue.

(2) Plus que la théorie (empruntée et nécessairement fausse) compte la réaction à cette théorie.

(3) Les chiffres inscrits entre crochets renvoient aux pages du Tome I de l'édition du Mercure de France. Les chiffres entre parenthèses sont les appels de notes.

l'espèce d'un simple traducteur! Que Hartmann, Bourget, Hugo, Baudelaire (ou bien d'autres...) aient contribué à l'élaboration de ce monde laforguien, on le devine, on le sait et nous comptons, ultérieurement, peser l'apport de chacun d'eux. Aujourd'hui, nous ne voulons que *saisir* ce monde, le voir, le subir, l'inventorier, le comprendre — le faire nôtre, dans la mesure du possible...

Mort si jeune! Et pourtant si divers, toujours en gésine : du *Sanglot* aux *Complaintes,* nous changeons de monde. C'est que le Poète a lui-même changé : « en deuil d'un Moi-le-Magnifique », il se prépare à changer de nouveau et à renouveler son univers. La complainte pénultième salue sans regrets l'expulsion de cet enfant qu'on dirait mort-né, « gerbe d'ailleurs d'un défunt Moi ». L'Univers des *Complaintes* n'est pas celui du *Sanglot :* il en sort, il le nie. Celui-là était un univers de cosmographe — d'enfant qui a lu Flammarion (4) — où le déchirement, sincère et pathétique, résultait d'un impossible dédoublement : point de vue de Sirius, point de vue de la rue Berthollet, n° 5. Mais l'auteur des *Complaintes* ne veut plus *consommer* de soleils... Et sa douleur se fait plus subtile : non plus ce refus enfantin du monde « réel », mais l'absurdité même d'un univers créé, qui ne fait qu'un avec l'âme qui l'enfanta et le contemple...

◆

Cependant, c'est vers le ciel que le lecteur tourne d'abord les yeux : combien de soleils encore, et de lunes, et d'étoiles! Mais ce ciel n'est plus le même : non plus l'*essai* d'un adolescent qui se collette avec l'infini, mais une inévitable et parfois maternelle présence.

Certes, Laforgue s'en prend au soleil. Il l'injurie; il se repent d'avoir cru les soleils frères de la Terre [61]; Faust-fils invite Maman-Nature à les pulvériser :

Si tu savais quelles boulettes
Tes soleils de Panurge! dis
Tu mettrais le nôtre en miettes
En plein midi. [69]

(4) Nous avons essayé de l'établir dans *La genèse du Ciel Laforguien* (à paraître dans les *Mélanges Dimoff,* publiés par la Faculté des Lettres de l'Université de la Sarre.)

Aimant les blancs, les gris et les demi-teintes, il abomine « l'extase du Soleil » [70]. Phoebus n'est plus, ô dérision! que « l'alcôve des Danaïdes » [163]. Ayant appris de Flammarion à discerner les taches solaires, signes annonciateurs de son refroidissement, Laforgue raille cet astre finissant, « bien Don Quichotte et pas peu sale » [162].

Mais, ne fût-ce qu'en raison de ses taches, le Soleil n'est pas figé dans quelque horrible splendeur. Il n'est pas seulement la justice effarante d'un midi ni cette plénitude accusatrice. Il est aussi on ne sait quelle blancheur féminine, vers laquelle rampe le foetus : pour « têter soleil » [94]. Il est surtout le soleil crevant de l'Occident — le quotidien Pélican des soirs, le Christ visible de la cosmographie. Transformation merveilleuse : l'oiseau ridicule, répugnant et paternel, voici que nous le retrouvons, pudique et discret. La vie est mort : la mort est vie. Tantôt Laforgue, du plus profond de soi, *sympathise* avec le soleil martyr et porte les stigmates de sa crucifixion; tantôt il paraît se complaire à prêter à l'Ordre Universel le secours de ses instincts et à fixer les clous. Soleil qui s'agonise, soleil crevant : le Roi Immaculé connaît ces plaies et s'en va vers le pôle chercher un jour durable et sanglant [150]. Ici, c'est le « Soleil qui saignant son quadrige, cabré, s'y crucifige » (5) [70]; là, le poète, dégoûté des splendeurs méridiennes, contemple « les lacs éperdus des longs couchants défunts » [70]. Tout se passe comme si Laforgue abominait le soleil méridien, mais adorait — en ces heures de la passion solaire où la mort est naissance — les longs flots de sang dilué dans le blanc des nuages et le bleu laiteux des promesses d'étoiles. Le soleil n'est pas ici *le père* des psychanalystes. Nul, au fond, ne le crucifie : il *se* crucifige, il *s*'agonise, il saigne lui-même les chevaux de son attelage. Il est, à l'instant de mourir, le Poète lui-même, crucifié par choix et déjà renaissant — le poète qui torture et *se* torture, qui brûlait, naguère encore, du désir d'imiter la Passion du Christ, le Poète tout blanc et délicat, que le rouge de son sang qui s'écoule, enchante, mystérieusement.

Ainsi que l'a observé M. Bachelard, la lune est, chez Laforgue, presque toujours douce et bénéfique. Le soleil disparu, la voilà qui se lève, stérile et compréhensive. Dans le ciel encore intact, elle est la douceur même de l'envers de la vie. Sans doute « la lune en son halo ravagé n'est qu'un œil mangé de

(5) Souvenir baudelairien — magnifiquement élaboré!

mouches » et ses rayons blessent parfois. C'est que, dans cet univers un peu vague, les objets les plus précis demeurent ambigus. Plus souvent, elle se montre « amicale aux insensés », favorable aux désordres sexuels et maternelle complaisamment. Le Poète crie vers elle :

Lune vagabonde lune,
Faisons cause et mœurs communes [103].

Cette Notre-Dame douloureuse comprend la faute; elle se penche, pleine de compassion, vers le pécheur : « la lune pardonnait dans les cimes» [87]. Elle a la tendre fragilité d'un rayon sans chaleur et sans force. Sa puissance vitale rendait le soleil haïssable. Mais le rayon de lune n'est pas source de vie : il ne féconde rien. Ce n'est que le subtil et stérile frôlement d'une caresse. Si les étoiles possèdent une dureté de *clous d'or*, la lune, figure de l'absence, a la mollesse aimable d'un édredon. Le poète s'y repose, éveillé, comme dans un pitoyable Néant. Aussi bien les étoiles dansent-elles autour d'elle la ronde enfantine :

Dans l'giron
Du patron
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du patron
On y danse tous en rond.

Entraînées sur leurs orbes, elles l'invitent à nier l'attraction de la terre. Mais elle, satellite fidèle au malheur, refuse de se libérer :

Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que j'entends gémir
Je dois veiller. Tas de traînées
Allez courir vos guilledous!

Lune maternelle, blanche infirmière, servante attachée à la Terre : elle reste auprès de « nous », pitoyable et délicate, cependant que la ronde reprend :

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tous en rond.

L'auteur des *Complaintes* ne s'attarde plus à crier espérant un écho, à sonder cet abîme fût-ce pour y chercher le cadavre de Dieu : le Patron est mort.

Amica silentia lunae : nul doute sur l'amitié. Mais l'homme isolé dans le rayon caressant n'ignore pas que l'amitié lunaire demeure vaine. Il sait bien qu'il chercherait inutilement un spectateur céleste et que la lune, si fidèle et si douce, est sourde — à jamais :

Et la lune a, bonne vieille,
Du coton dans les oreilles.

Autour d'elle s'étire donc la ronde enfantine des étoiles *délévrées* de la pensée. Leur éclat métallique en fait d'autres soleils, plantés et multipliés dans l'infini. Qu'elles obéissent à d'immuables lois, c'est le signe même de l'inhumanité du cosmos « *O Mystère! Quel calme chez les astres! ce train sur la terre* » [62]. Laforgue a renoncé à lire jamais, fût-ce à l'heure de sa mort, « des signaux dans les étoiles » [64]. Fonctionnaires ponctuels, celles-ci n'en sont pas moins soumises aux lois de la vie et de la mort. Le Poète, que blesse toujours l'intuition de la vie, songe en la nuit de la Nativité aux étoiles qui meurent : « Qu'il doit agoniser d'étoiles éprouvées. » Il sait aussi (et surtout) que ces constellations sont toujours *en travail* et que le ciel s'étend comme un immense lit de maternité : *un couchant des cosmogonies.* Avec une angoisse d'enfant égaré, il cherche

Quels bords te voient passer, aux nuits
Anonymes, ô Nébuleuse-Mère

et discerne dans les blancheurs du ciel des « cocons à fœtus d'Etoiles » [177].

Si chaque astre, en son indifférente et rigoureuse précision, paraît murmurer un *quia pulvis es,* toutes les étoiles amassées deviennent la vie même, que le Poète *vulnérable* perçoit avec moins de répugnance dans les plaines du ciel que sur la terre. Coagulées dans la Voie Lactée, ces étoiles-là ont la blancheur du lait et Laforgue voudrait boire « les étoiles à même » [62].

Qu'elles soient éloignement infini, rigueur mécanique, blancheur nourricière ou parturitions gigantesques, elles ne sont jamais *nommées :* ce lecteur de Flammarion n'a cure de *la Balance,* de *Cassiopée* ni d'*Aldébaran* (6). C'est que les Etoiles

(6) Il nomme une fois seulement et c'est Vénus, la plus banale des « étoiles ».

doivent conserver l'anonymat des atomes — ou celui de spermatozoïdes monstrueux agités dans une impensable matrice.

Entre ciel et terre, on entrevoit des demi-teintes ou des blancheurs encore. Le fœtus du Poète s'apprête à faire « dodo sur le lait caillé des bons nuages » [95] ou bien Laforgue lance vaguement une indécise imagination à la suite des

Cumulus, indolent roulis, qu'un vent tremblé
Vint carder un beau soir de soifs de s'en aller!

Sur terre, bien peu : une sorte de vide. A la faveur d'une femme, Laforgue évoque « les landes sans espoir de ses regards brûlés » [129]; à la faveur d'une évocation préhistorique, il barbouille d'abricots les corps nus ou les fleurit de coquelicots [113]; à la faveur d'un rêve fœtal, il veut « déchirer la nuit gluante des racines » [94]. Parfois, rendues comme immatérielles, de grandes prairies s'étendent. Sur un sol presque absent, les animaux demeurent invisibles — à peine audibles : ici, « le hoche-queue pépie aux écluses gelées » [110]; là, on entend les « sanglots fraternels des crapauds » [124] ou bien le chant d'un coq [144]. Les jeunes filles sentent palpiter sous leur jupe « des ramiers familiers » [76]. Un paon fait la roue, des hérons sanglotent...

De nombreuses indications météorologiques nuancent le décor. Elles appartiennent au ciel autant qu'à la terre : verticale ou oblique, la pluie n'est-elle pas une *médiatrice?* Elles s'insinuent en toutes choses, noyant, diluant ou purifiant les sentiments dans les pluies automnales ou les fustigeant de feuilles mortes, au vent d'octobre.

Le printemps demeure exceptionnel. Laforgue-poète exècre sa fécondité, sa force, ses odeurs indécentes, ses sexes trop visibles.

Permettez, ô sirène,
Voici que votre haleine
Embaume la verveine;
C'est l'printemps qui s'amène!

— Ce sytème, en effet, ramène le printemps,
Avec son impudent cortège d'excitants [104].

Jeu *mécanique* des pistils, des pollens, des étamines : « ce soir » « les vierges d'hier » seront « traîneuses de fœtus ».

Tout se passe comme si l'on ne contemplait jamais le printemps *en perspective.* La mesure indéfiniment répétée des saisons comporte un *temps fort :* pour l'un, c'est le printemps; pour l'autre, c'est l'été. Ce temps fort paraît durer : les autres saisons ne font que le préparer. Pour Laforgue, le printemps n'est ainsi qu'une fugitive *préparation :*

Voici que son haleine
N'embaume plus la verveine!
Drôle de phénomène...
Hein, à l'année prochaine? [105]

Le *temps fort,* c'est l'automne. Le trop viril Eté ne resplendit guère que sur les corps juteux de la *Complainte des Nostalgies Préhistoriques* (où la nostalgie abolit le temps). L'automne devient une sorte de saison unique, vainement et impudemment rayée par des splendeurs transitoires .

Automne, automne, adieux de l'Adieu [107]

saison de cette mort qu'il faut bien vivre : « O que d'après-midi d'automne à vivre encore » [71]; saison des lents essoufflements de la végétation; saison d'un calme inquiétant, qu'ensanglantent des couchants « aux tons inédits ». Le sang des vierges saccagées souillait les heures printanières. Celui du soleil mourant inonde ici l'univers entier :

Quel silence dans la forêt d'automne
Quand le soleil en son sang s'abandonne! (7) [86].

L'automne fait des *Complaintes* un grand livre éventé, voilé de bruines et de pluies. Sur combien de vers le vent ne souffle-t-il pas, assoiffant les nuages d'impossibles au-delà? Vent doux et spirituel que celui-ci, qui aspire à *autre chose* et matérialise un vague *spleen,* une indicible et poignante *Sehnsucht* — de même que les fumées, les clochers et toutes les verticales de *René* « sont » la nostalgie du Ciel chez l'Exilé. Ici, le vent courbe : il interdit au regard de demeurer là-haut, cloué par les étoiles, anesthésié par la lune, liquéfié par le soleil; c'est lui qui, invisible, *clôt* la condition humaine; lui qui couvre cette marmite où l'humanité agonise — comme une *portée* de petits chats aveugles et miaulants. Le vent *donne le la :* « C'était un très-au-vent paysage d'octobre » [92]. Le vent, inlassablement repris, épuise : « Le vent, la pluie, oh! le vent, la pluie » [108]. Le vent tue : « Vent esquinté de toux des paysages ten-

(7) A noter le même emploi significatif du réfléchi que plus haut : *s'agonise, se crucifige.*

dres » [10]. Et le vent, implacablement, dit et redit la mort à tous les pores de notre peau :

Prolixe et monocorde,
Le vent dolent des nuits
Rabâche ses ennuis,
Veut se pendre à la corde
Des puits! et puis?
Miséricorde! [115]

Car le vent devient les *morts* eux-mêmes :

Importun
Vent qui rage!
Les défunts?
Ça voyage (8) [166].

Vent de la mort, vent de l'ennui, vent de l'impossibilité-de-rester-là-où-l'on-est, vent qui enlève les feuilles et les pensées dans un tourbillon sans loi, vent qui s'en prend à toute nos illusions,

Le vent assiège
Dans sa tour
Le sortilège
De l'Amour [143].

Plus, peut-être, que tout autre de ses éléments, ce vent qui toujours s'en va et qui jamais n'arrive — ce pur mouvement (avec ses connexions implicites : nuages, grisailles, arbres noircis et tourmentés) contribue à constituer l'univers poétique de Laforgue. Il en exprime, il en *est* la douleur, la fragilité, la malédiction et la plainte. Car le vent n'apporte pas les parfums ni les baisers : il apporte la mort et la pluie.

Renonçons à dénombrer les pluies qui tombent sur les paysages épurés des *Complaintes!* Partout, *sur les côtes en sanglot*, ou dans les villes encombrées, sur les pelouses berlinoises ou sur les ardoises de Paris,

Falot, falote
Sous l'aigre averse
Qui clapote [174].

Partout, c'est la bruine, la nuit, sur les villes [113] ou les jours sans soleil [157]. Partout aussi la pluie *agit* comme une douche

(8) *Les Djinns* de Hugo ne sont pas loin...

et fixe au sol la poussière endiablée des espérances. Que Lord Pierrot, par un soir d'été, en un parc que je veux brandebourgeois, se laisse échauffer l'imagination jusqu'à vouloir *disloquer* les pudeurs d'une femme, et qu'il se prenne à rêver l'orgasme de sa partenaire,

Voici qu'il pleut, qu'il pleut, bergère!
Les pauvres Venus bocagères (9)
Ont la-roupie à leur nez grec [134].

Mais il est permis au poète de fuir cette pluie omniprésente ou ironique, de briser les barrières de sa situation concrète et de s'évader vers un hiver tout pur — idéal et polaire. Ainsi le Roi de Thulé substitue aux captieuses liquidités la solidité blanche des neiges et des glaces et veut descendre, ô Soleil!

Vers vos navrants palais polaires
Dorloter dans ce Saint-Suaire
Votre cœur bien en sang
En le berçant [150].

A cette neige déjà tombée — où le Poète se dérobe aux taches de la boue, du sang et du soleil — s'oppose la neige qui tombe, neige-pluie, aux mouvements fantaisistes, à la pureté illusoire : telle, celle des Communiantes, fade comme une image achetée à l'ombre des tours de Saint-Sulpice :

Ah! Ah!
Il neige des hosties
De soie, anéanties.
Ah! Ah!
Alleluia [72].

Cette neige-là, pureté sotte et fragile des adolescentes, ne peut durer : bientôt il neigera des cœurs, « de soie enrubannés » hélas — et ces cœurs saigneront...

« Paysages fades », écrit Laforgue. A bon droit : n'en a-t-il pas ôté tout ce qui pouvait durcir ou appesantir? Il exécrait les tableaux *calamistrés,* les prairies *léchées* et les bois uniformes de la Forêt Noire. Il ne peint jamais les forêts tacitéennes du Brandebourg. Ce sont des paysages le plus souvent embrumés ou noyés et, quand les éponge le soleil ou la critique, c'est une gamme de gris que l'on aperçoit, avec un grand rêve blanc

(9) Ces nez grecs des Vénus localisent le poème : un parc impérial, sans doute.

et une énorme, une horrible tache, d'un rouge *suraigu*. Ce sont des paysages fragiles, animés et comme spiritualisés par le vent épuisant des inconstances et de la mort, qui ajoute à la liquidité informe des spectacles, la musique lassante, lancinante, crispante et évocatrice des vieux orgues de barbarie... Paysages de pluie : l'eau se retrouve partout. Que d'eau! Que d'eaux aussi! C'est parfois, vent devenu liquide, séduction magique d'un reflet, monde capté et allégé dans un miroir, l'écoulement d'un fleuve :

Ah! dérisoire créature!
Fleuve à reflets où les deuils d'Unique ne durent
Pas plus que d'autres [61].

C'est aussi l'eau jaillissante et purifiante — mais illusoire ou captieuse — celle des sources élues des papillons nocturnes :

Oh! viens vers les fontaines
Où tournent les phalènes
Des nuits Elyséennes.

C'est parfois l'eau superficielle des mers, qui teinte le globe de larges taches bleues [100] ou hurle à la mort le long des côtes affligées. C'est surtout l'eau dormante des lacs — « lacs éperdus des longs couchants défunts » [70], « lacs de syncopes esthétiques » [66], « beaux lacs de l'Idéal des ronds dans l'eau » [176].

Le lac : un reflet clos, un reflet soigneusement enclos, une condensation de Tout — du réel et du possible. Il *compense l'infinitude des spleens cosmiques :* il est le réceptacle, le berceau, la matrice; il est également le médiateur. Aussi, quand il veut l'élargir, Laforgue doit-il écrire :

O lacs sans digues des nuits du Mystère [184].

Cet optimiste effort pour retrouver dans l'Océan du Tout des lacs rassurants révèle que le lac, avec son miroitement et ses reflets, est avant-tout *à la mesure de l'homme;* la chronologie des œuvres de Laforgue ne nous permet pas encore d'apprécier ce que doit ici le Poète au magnifique et calme cortège des lacs de la Havel. Quoi qu'il en soit, il ne tire de ce paysage admirable aucun effet précis, localisé, pittoresque. Il ne retient du lac, en général, que ce pouvoir merveilleusement délimité de refléter le *Néant-Tout* (10).

Miroitements superficiels, où l'homme peut tâcher à saisir l'Univers dans un regard calmement désespéré. Mais la seule

(10) Hartmann écrivait le *Un-Tout :* imitation originale...

mention des *digues* des lacs, de leur clôture de rives nous signifie qu'ils sont aussi les « saintes piscines ésotériques » où l'on se baigne, où l'on s'enferme, où l'on se sépare et où l'on reçoit de maternelles et subtiles caresses. *Thème hémophylique* : dans cette eau, partout étendue, le Poète (Christ ou Pélican de contrebande) ouvre ses veines et se contemple complaisamment devenir eau. Telles, les eaux matricielles et douces où plonge le Roi Immaculé « vers les coraux et les naufrages » ; les eaux encombrées d'algues, épaissies d'albumine et de mucus à travers lesquelles *le fœtus du poète* veut « déchirer la nuit gluante des racines » et s'en aller vers le « soleil solide » [94-95] ; les eaux bénéfiques et inquiétantes, on dirait : sexualisées, que l'on retrouve dans les *Préludes Autobiographiques :*

Comme un plongeur
Aux mouvants bosquets des savanes sous-marines
J'avais roulé par les livres, bon misogyne [68].

Mais, pour finir — pour mourir et renaître, il s'en ira

flottant aux orgues sous-marins
Par les coraux, les œufs, les bras verts, les écrins

avant de s'ouvrir les veines et, interminablement, de devenir lui-même cette eau qui l'effraye et qui l'attire. Le soleil *s'agonise,* et *se crucifige.* Le Poète qui, naguère encore, en une bizarre *Imitatio Christi,* voulait offrir Sa Vie et racheter le monde, qui, lycéen, ne voulait pas que les génies portassent la torche du Progrès, mais fussent eux-mêmes cette torche, se contente à présent de regarder son sang qui s'écoule et s'étire entre deux eaux avant de se mêler tout à fait au contenu de la Piscine.

Nul doute que l'eau ne soit ici primordiale et significative. Le vent déjà, c'était lui-même, « dupe/D'une âme en coup de vent dans la fraîcheur des jupes » [95] — mais lui-même en ce qu'il avait de plus apparent, de moins profond peut-être, de plus rebelle aussi à la prise — lui-même, papillon emporté qui abandonne les fleurs les unes après les autres et Miss Lee encore pour la mort, en ce qu'il avait de *négatif.* L'eau, semble-t-il, clapote au seuil même de son intimité; une eau *femelle,* le plus souvent, que fécondent seuls les baisers des reflets; une eau très calme, circonscrite, inactive, qui berce pourtant et maternellement caresse; une eau où se complait et s'alanguit Laforgue. Il aime, avec un frisson, le souple attachement des lents bras verts des algues; il aime rêver qu'il se voit se per-

dant dans le repos de ces « eaux mortes ». Mais l'eau, parfois, devient *mâle,* pénétrante et fécondante. Déjà, dans un merveilleux fragment d'Eschyle, la pluie était ce « baiser d'or que le ciel donne à la terre ». Laforgue ne s'assimile pas à cette eau vivifiante : il l'attend, il la désire; il veut, ici ou là, qu'elle vienne enfin remplir — fût-ce du *Néant-Tout* qui lui est cher — « les citernes de son Amour » [61].

Etrange et prenante ambiguïté d'un univers aquatique : partout nous sommes enserrés, caressés, fouettés, séduits ou dégoûtés par cette pluie qui bat nos joues, par ces lacs dorlotants nos voiliers (11), par cette eau étranglée des matrices et des fonds sous-marins qu'il faut bien fuir pour vivre, mais que le long suicide à l'antique d'une vie sacrifiée permet de redevenir à jamais — pour de nouvelles genèses, inouïes et imprévisibles. L'eau glauque et gluante des grandes profondeurs doit refléter le blanc laiteux des Voies du ciel.

De cet univers-là, l'Homme demeure absent : il n'y a que *Pierrot* et la Femme. Or *Pierrot* n'est pas *dans* l'Univers; à peine s'il est présent à l'Univers. Il est le papillon qui se rapproche de la lampe et, brûlé, s'en éloigne : le papillon — non la lampe. Mais il y a la Femme — élément attirant et douloureux de l'Univers, symbole précis des illusions *idéalisantes,* jeu cruel d'atomes qui croient penser.

La Femme et le Sang : ce couple indissoluble donne aux « horizons fades » leur « note aiguë » et discrètement pathétique. Dans les *Complaintes,* on croirait que la femme n'a pas de forme. Elle est cette poitrine plate [71, 81] (12), cet œil par lequel elle s'imagine que l'on peut prendre tout (« — tu m'as prise!/Bien au delà, avec tes yeux qui me suffisent »), ces lèvres extatiques dont il faut bien se *délévrer,* ces lèvres inquiétantes qui « (dit-on) à jamais nous dissèquent ». Elle est surtout l'attente vaine d'un cœur enrubanné — alors que le Poète ne lui peut offrir qu'un Sacré-Cœur « bien en sang ». Essentiellement, elle est sexe, elle est sang... Ce sang qui coule presque partout dans les *Complaintes,* c'est le sang du poète — mais c'est aussi et d'abord le sien. Oui, partout le sang coule, sur « le couchant de sang /.../ taché », sur les nuages, « portant du sang des mousselines » [193] — [160], et sur

(11) Encore un souvenir berlinois, sans doute...
(12) Une lettre inédite publiée par Mme Durry nous a fait suggérer que le goût des poitrines plates pouvait être, chez Laforgue, acquis et arbitraire. (*Annales Universitatis Saraviensis,* 1953, n° 1.)

la Femme. Il y a *deux sangs* dans les *Complaintes :* le « sang martyr » du Soleil, dont il lave le seuil de l'Alcôve où se pratiquent les infinies genèses — celui du Christ, du Pélican, du Poète assoiffé de supplices et de sacrifices universels, celui qui coule de *moi*, chaud et sucré, rythmique à peine, par une incurable plaie; celui des « fatales clés de l'Etre un beau jour apparues » [81] :

O mois, ô linges, ô repas [83].
Celui des virginités perdues :
Mais vous saignez ainsi pour l'Amour de l'exil
Pour l'amour de l'Amour [105].

Tous les sangs *qui coulent...* Mais il y le sang *qu'on fait couler*. Double flux du Sang dans les *Complaintes :* « Ah! saigner plus encore ». [101] et « on voudrait saigner le Silence » [138]. Le goût du sang suggère au poète de belles réussites : « nous l'écarterons de hontes sangsuelles » [75]. Et l'on imagine volontiers que ces deux flux n'en font qu'un, que, assaisonné ou non du sado-masochisme des crucifixions, le sang, chez Laforgue, est toujours celui des hémophylies et que, toujours, avec dégoût, mais avec intérêt, c'est, en définitive, de la Femme qu'il s'agit.

Ces flaques rouges demeurent indispensables : le blanc des neiges et la limpidité des eaux seraient moins purs si ne s'y reflétait pas l'épanchement pitoyable du Martyr.

Donc, la Femme est sexe. Mais ce n'est qu'aux temps préhistoriques que ce sexe était présent et visible, à portée du désir : la Femme des *Complaintes* est protégée par une jupe. La correspondance atteste le dégoût que les dessous féminins inspiraient à Laforgue. La jupe, dirait-on, protège moins le sexe qu'elle ne protège le regard contre le sexe. Comme elle n'existe qu'en fonction de lui, elle se trouve *valorisée* par lui :

Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
Qui fleure le couvent.

C'est « loin des jupes et des choses » que fuit le Roi de Thulé. Mais le Poète, moins exemplaire, se sait inévitablement la dupe... des jupes et suit « quelque robe de mousseline » [99]. Il paraît affectionner les roses « jupes de quinze ans, aurore des femmes » [118] et se joint au groupe des esclaves inconstants :

Eux sucent des plis dont le frou-frou les suffoque [91].

Mais la jupe — interdit qu'il faut violer — conserve du Sacré qu'elle défend et du Sacrilège qu'elle invite à commettre quel-

que chose d'étrange et de « bizarrant ». Elle paraît le cercueil immense des genèses et referme sur l'amour le couvercle brillant des respects « filials » :

O Robe de Maïa, ô jupe de Maman,
Je baise vos ourlets tombals éperdument [65].

Univers sexualisé, disions-nous. Si vrai, cela, que l'Espace des géographes, étendu tout à plat comme un *Maja desnuda*, devient femme et que le Temps abominé de Laforgue — devient homme. Or ce couple comprend tout — puisque « le Patron » est mort.

Et toi, douce Espace,
Où sont les steppes de tes seins, que j'y rêvasse?
Quand t'ai-je fécondée à jamais? Oh! ce dut
Etre un spasme intéressant! Mais quel fut mon but?
Je t'ai, tu m'as. Mais où? Partout, toujours. Extase.
Sur laquelle, quand on est le temps, on se blase. [178].

Il faudrait, pour tout abolir, que l'Espace expulsât de soi ce Temps envahisseur :

Que l'Espace ait un bon haut-le-cœur et vomisse
Le Temps nul [64].

D'un côté, l'Espace, toujours en gésine, sous la caresse universelle, fécondante et mortelle du Temps; de l'autre (mais c'est le même : il n'y a plus ni droite ni gauche), le *Temps-mâle* « sarcle à jamais les bons soleils martyrs » [184]. C'est lui que cette âme *inactive* exècre :

Où le trouver, ce temps, pour lui tout dire,
Lui mettre le nez dans son Œuvre, un peu!

Peu d'objets dans ce monde. L'objet, en tant que tel, en serait plutôt la négation. Bon nombre d'*hosties*, érotiques et sacrilèges; un train qui s'en va de Berlin à Paris ou de Paris à Berlin; tout cela ne compte guère. C'est que Laforgue n'*assimile* pas les choses en tant qu'objets : elles lui résistent. S'il les mentionne [96], c'est pour les expulser de sa pensée. Souvent précises, voire *crues*, elles acquièrent dans cet univers sans rigueur, par leur précision même, une sorte d'étrangeté absurde et pathétique. Ainsi, dans tel tableau, parmi la fuite ou l'imbrication des lignes abstraites, une chaussure *authentique* devient monstrueuse. Les vents, les rues, la pluie — soit!

Mais il ne peut faire sienne la rigueur des choses entêtées de leur forme. La poète ne pourra s'écrier, avec l'héroïne des *Formalités Nuptiales :*

Mais devant l'univers aussi je suis femme

que si l'Univers demeure vague et enlaçant. Les objets, ici, sauf exceptions, ne sont pas eux-mêmes : ils sont la musique ou les lumières du monde.

Que de violons, d'orgues, de pianos, de cloches, de cors ou d'horloges! Ils accompagnent le jeu des reflets, des pensées et des atomes de rengaines plus tristes peut-être que mélodieuses. On croirait volontiers que l'amitié berlinoise de Ysaye a favorisé leur multiplication : ils paraissent presque absents du *Sanglot.* Beaux cors royaux qui « se sont morts » [153], « de trop poignants cors/m'ont hallalisé ces chers décors » [109] : toujours le cor de chasse s'unit au thème de la souffrance absurde et pourtant rythmée. Ici des violons aigres; là, des pianos (qui sont comme des cercueils) et cette *Complainte des Pianos,*

les pianos, les pianos dans les quartiers aisés,

qui, parfois, plus aigus, instables et fragiles, deviennent des clavecins dans la maison d'en face [102]. L'orgue n'est plus l'instrument cosmique de l'organiste de Notre-Dame de Nice (13). L'auteur des *Préludes* condamne ces instruments fallacieux :

La Passion des mondes studieux t'encense
Aux orgues des Résignations, Idéal [63].

Il ne goûte plus, tout en la réprouvant, qu'une gémissante humilité

Dans l'orgue qui par déchirements se châtie [67].

A l'orgue ambitieux des Eglises se substitue peu à peu l'orgue de Barbarie, crispant, émouvant, à fleur d'Inconscient.

Orgue, orgue de Barbarie
Don Quichotte, Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur
Ma pauvre rosse endolorie [86].

(13) M. Pierre Moreau a rappelé que, au temps où Laforgue écrivait ce poème, il n'y avait pas d'orgues à Nice (*Le Français Moderne*, 1953, nº 1). Je pense que la mention de Nice était suggérée à Laforgue par la phtisie de la jeune femme dont il est question. D'ailleurs, son père n'était pas non plus enterré en Alsace, mais l'Alsace, province perdue, augmentait, pour les contemporains, l'impression de solitude.

Dans l'écoulement héraclitéen, ces refrains populaires, ces mélodies ou ces rythmes de l'Inconscient collectif introduisent la certitude unique : celle du malheur et de la souffrance. A cet univers vague il fallait, pour principe d'unité, non pas la rigueur des structures logiques, ni (moins encore) l'équilibre composé des lignes, mais l'accompagnement lancinant des musiques : celle, désespérante, du vent; celle, désespérée, des orgues à refrains ou des grands cors qui font ton-ton, qui font tont-taine. Laforgue est trop *inactif* et d'un esprit trop critique pour *élaborer* son univers : il ne consent à le construire qu'avec l'impalpable ciment des sonorités. Et revient le refrain, comme la goutte tombe du clepsydre.

Cette musique — n'est-ce pas du Temps réfracté par une sensibilité? — cette musique est triste. Si la femme des *Formalités Nuptiales* veut écouter le cor, c'est qu'il chante la mort et l'apaisement dolent des abandons universels. Plus tristes encore les cloches :

> *Oui, oui, l'Idéal les fit fondre*
> *Pour rendre les gens hypocondres*
> *Vêtus de noir, tendant le poing*
> *Vers un témoin! Un Témoin!* [156].

Cloches stupides, cloches fallacieuses, cloches méchantes; Laforgue n'a cure des pastels de Millet :

> *Une cloche angéluse en paix*
> *L'air exiliscent et marâtre*
> *Qui ne pardonnera jamais* [188].

C'est que les cloches, que tous ces *bibelots d'inanité sonore* ont pour essentielle fonction de matérialiser ou du moins d'évoquer le Temps. Ainsi, dans la *Complainte des Mounis du Mônt-Martre* (14), la cloche naît de la montre, et la montre, c'est du Temps :

> *Un tic-tac froid rit en nos poches,*
> *Chronomètres, réveils, coucous;*
> *Faut remonter ces beaux joujoux,*
> *Œufs à heures, mouches du coche,*
> *Là-haut, s'éparpillant en cloches* [183].

Double valeur de la musique : mélodie, elle est la douleur même de l'homme, de l'univers et du poète confondus, la réaction d'une sensibilité à sa *situation;* rythme, elle pourrait

(14) Laforgue a joué sur l'étymologie!

être le Temps « en personne », dans sa rigueur de mathématicien indifférent. Partout, dans les *Complaintes,* il y a conflit (ou mariage...) entre la mélodie et le rythme. Leur *fond sonore,* c'est le tic-tac de Chronos, le halètement de la mort. Qui l'a senti ou mesuré peut s'en aller « fumer au nez des Dieux de fines cigarettes »...

Sur cette scène embrumée, infinie à force de vague, où se jouent des jeux délicats et poignants — parmi les nuages, les averses et les *paysages fades,* interviennent de subtils éclairages : rayons ancillaires de la lune, qui blessent parfois; lueurs laiteuses des nébuleuses; phosphorescences filtrées des bas-fonds; reflets des fleuves et des lacs; phares obstinés de la vigie — et, surtout, « les *Concetti* du crépuscule » [73]. N'est-ce pas dans la faiblesse d'un crépuscule matinal qu'on s'en revient geindre sur les genoux des « bouddhiques Nounous » [77] ? Et c'est dans les blessures du couchant que l'on retrouve le sang obnubilant. Sauf dans les *Nostalgies Préhistoriques,* on abandonne ou réprouve les absolus de la lumière accusatrice. On affectionne les ciels *crépusculâtres* [188] avec leurs demi-teintes et leurs raffinements. C'est que l'heure des agonies solaires est celles des esthètes; qu'en cette heure où tout *s'agonise* s'ouvrent au Poète les portes du refuge de l'art; qu'il a horreur de la vie tout en voulant vivre et que l'art seul, selon lui, réalise la synthèse arbitraire ou arbitrale; et que, en cette heure de carte postale illustrée, il est loisible à l'homme, conscient des significations, de jouer avec les apparences et d'élaborer, précisément, *son* univers.

Les objets sonores accompagnent sans doute les intuitions essentielles. Mais les « couchants aux tons inédits », les jeux gratuits de l'impressionnisme et du *vague-au-ciel* annoncent et favorisent une reprise en main du monde : en main de maître. En passe de se perdre dans le foisonnement confus de ce qu'il prend pour la réalité, Laforgue *se ressaisit* dans son esthétisme même et sauve, sinon son âme, du moins son esprit et sa puissance en jouant de ses sensations et en leur conférant, avec une signification arbitraire une forme rigoureuse et gratuite. Le créateur, d'abord confondu avec son œuvre, s'en écarte pour en jouir et reprendre conscience de lui-même en faisant un chef-d'œuvre...

◆

Etrange univers, liquide et sonore, saisi par la musique allusive des montres et des refrains, entraîné par le vent de la mort, effaré par le mouvement des genèses infinies, dolent, souffrant, grinçant — inhumain, mais si humain pour être celui d'un homme, celui de tous les hommes à qui pèsent les justes midis, de tous les hommes qu'effraient ou dégoûtent les *saillies* de la vie et que séduit et choque « le menuet de nos pantalonnades ». Cet univers poétique, c'est un aveu — oh! chuchoté, discret, indirect, élaboré sans doute, mais *authentique.*

Autant que les présences comptent les absences : n'a-t-il pas vu Wann-See et le Rhin et la Forêt-Noire? les Pyrénées et les rues de Paris? telle ou telle femme *précisément?* et les vaches qui procuraient le bon *Kuhmilch* glacé des *Waldhaüser?* et les forêts étonnantes du Brandebourg? ou bien ces paysans, ces passants des villes, tous ces êtres-choses que notre cœur anime dans un décor? Les rochers, les grès, les clochers, les perspectives urbaines? Rien de cela n'est passé dans son art. (15). Parce que, sans doute, cela était *la vie* et que l'horreur de la vie *telle quelle* fait le fond de cette sensibilité exaspérée. Il paraît avoir ôté de son expérience les pentes vertes de Baden comme il a ôté les rotondités des poitrines de femme — par suite d'une horreur consciente et inconsciente à la fois de la vie. Mais, de même que la langue inlassablement agace la dent qui fait souffrir, de même il revient sans trêve aux sources de la vie. Alors le sang jaillit et éclabousse jusqu'aux nuages...

Univers pour ainsi dire *idiomatique :* l'univers même de Jules Laforgue en tant que poète, de cet être friand d'émotions; incapable d'agir vraiment, mais réagissant sur le champ; de cet homme à l'esprit largement ouvert — si largement qu'il lui répugne de négliger le tout au profit d'une chose ou d'une femme et que, à travers une sensation privilégiée, c'est toujours la totalité de l'Univers, qu'il vise; d'un homme aisément perdu dans la contemplation d'un Tout bien confus, s'il n'avait affirmé sa douloureuse individualité en se ménageant des jouissances d'esthète et en créant — véritable poète — l'Univers qui lui convenait.

(15) Nous travaillons à une étude sur *Laforgue et l'Allemagne* qui mesurera le rôle de son séjour outre-Rhin, plus important d'ailleurs qu'on ne paraît l'avoir cru : ses grandes poésies sont poésies de circonstances.

LE SONNET SUR " LA BEAUTÉ " DES " FLEURS DU MAL "

OU BAUDELAIRE EXPLIQUÉ PAR LUI-MÊME

par ALEXIS FRANÇOIS

A Marcel Raymond.

Baudelaire n'a pas de chance : il y a des gens qui, ne le comprenant pas ou ne voulant pas le comprendre, le déclarent inintelligible, tel M. Julien Benda devant ce vers de l'*Invitation au voyage :*

Au pays qui te ressemble.

« Du point de vue intellectuel, cela ne veut rien dire du tout », déclare ce critique péremptoire (1). Il n'aurait eu pourtant qu'à se reporter au poème en prose. Il aurait eu l'explication même de Baudelaire : « C'est là n'est-ce pas, dans ce pays si beau, si calme et si rêveur, qu'il faudrait aller vivre et fleurir. Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie? etc. » *Analogie,* terme pédant du vocabulaire fourriériste et swedenborgien, comme l'a montré M. Jean Pommier dans sa *Mystique de Baudelaire,* mis pour *ressemblance.* Il n'y a plus moyen de s'y tromper. Nous sommes en pleine mystique, il est vrai la phobie de M. Benda.

Un autre cas, c'est celui de M. Marcel Aymé, qui n'hésite pas à taxer Baudelaire de mal écrire. Il résiste dès le premier vers du sonnet sur la *Beauté :*

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre...

Avec autant de malice ou d'assurance que M. Benda il déclare que ce *rêve de pierre* « ne veut rien dire » (2). On soupçonne qu'il badine.

(1) Voir la *Nef* de février 1950.
(2) *Le confort intellectuel,* p. 26.

Ce sonnet sur la *Beauté,* chose étrange, demeure pour la plupart une énigme. Les interprétations varient à l'infini. Elles vont du sonnet parnassien (Reynold) au sonnet métaphysique, voire thomiste, de M. Chérix. Et en avant la glose : à entendre l'auteur de l'*Essai d'une critique intégrale* appliquée aux *Fleurs du Mal,* Baudelaire « définit les conditions du beau idéal et éternel, du beau abstrait qui est une propriété universelle et transcendante de l'être ». Arrêtons la citation. Moins prétentieusement, Flaubert rangeait *La Beauté* parmi ses pièces préférées et proclamait le sonnet « une œuvre de haute valeur » (3). Le maître de *Madame Bovary* comprenait-il davantage?

Aussi bien le poète pourrait-il bien être tant soit peu responsable de cette générale inintelligence. Il aurait intitulé son sonnet *La beauté sculpturale,* ou, plus simplement, *La sculpture,* tout serait éclairci, y compris le « rêve de pierre » qui rend stupides les gens les plus intelligents. Mais le poète a préféré un titre plus voyant, plus solennel comme pour le sonnet *L'Idéal,* qui suit..

Tous ces poèmes, qui se font plus ou moins suite dans la première partie de *Fleurs du Mal : J'aime le souvenir de ces époques nues..., Les Phares, Don Juan, La Beauté, L'Idéal, La Géante,* et même le *Masque,* ont le même objet : décrire poétiquement les diverses sortes de beautés. C'est de la critique en vers, critique d'art ou critique esthétique, une des spécialités de Baudelaire, de même qu'il y a dans les *Fleurs du Mal* toute une partie dispersée consacrée à l'art poétique : *L'Albatros* et *Le Cygne* (répétition amplifiée), *Correspondances, Paysage* (en tête des *Tableaux parisiens*), *Le Soleil,* etc. Entre les diverses sortes de beauté, Baudelaire n'affiche aucune préférence. Toutes sont expressives, même la « beauté d'hôpital » dont il a l'air de faire grief à Gavarni, tandis que dans le *Souvenir de ces époques nues,* il célèbre la « beauté de langueur », aussi morbide, en tant que beauté « moderne ». Ainsi, passant en revue l'infinie variété des types de beauté, la tâche du poète est de n'en avilir, si possible, aucun, mais de les glorifier tous en les comparant, distinguant, définissant, comme on peut définir en langage poétique.

A l'égard de la beauté sculpturale, sujet de notre poème, la chose est tout spécialement vérifiable. Il n'est que de se

(3) Lettre du 13 juillet 1857.

reporter au *Salon de* 1859 chronologiquement postérieur, mais dont la partie qui nous intéresse, pourrait bien être de date plus ancienne, comme qui dirait un morceau tout fait introduit dans l'article de circonstance. S'il n'était pas rigoureusement rédigé d'avance, Baudelaire le portait plus ou moins écrit dans sa tête, comme le prouve le sonnet de 1857, qui n'en est que la transcription versifiée. Il s'agit de l'introduction, d'ailleurs admirable, véritable poème en prose, de la partie du *Salon* consacrée à la sculpture. Quelle meilleure occasion de définir et de célébrer la beauté sculpturale, laquelle n'est pas toujours aussi favorisée par la critique baudelairienne. Baudelaire aime surtout la peinture, les *phares*. Il vaut la peine de relire les passages les plus significatifs en les comparant au sonnet. Le début nous transporte à Paris :

« Vous traversez une grande ville vieillie dans la civilisation, une de celles qui contiennent les plus importantes archives de la vie universelle, et vos yeux sont tirés en haut, *sursum ad sidera.* »

Voilà déjà, pris au sens propre, le commencement du vers :

Je trône dans l'azur *comme un sphinx incompris.*

Les statues sont généralement haut perchées sur leur piédestal, ou dans les frontons de monuments. On reviendra sur le symbole. Poursuivons :

« ...car, sur les places publiques, aux angles des carrefours, des personnages immobiles... »

Cet *immobile,* que nous retrouverons, se présente déjà comme un thème fondamental, qui détermine plus ou moins ce qui va suivre :

« ...des personnages immobiles plus grands que ceux qui passent à leurs pieds, vous racontent dans un langage muet... »

Muet, second adjectif essentiel, complémentaire d'*immobile.* D'où l'assez étrange transcription du sonnet :

Est fait pour inspirer au poète, un amour
Eternel et muet...

Les statues sont généralement silencieuses, ce qui, du point de vue de l'art, n'est pas leur moindre vertu. On retrouvera l'*éternel* plus loin. Achevons la phrase :

« ...vous racontent dans un langage muet les pompeuses légendes de la gloire, de la guerre, de la science et du martyre. Les uns montrent le ciel, où ils ont sans cesse aspiré;

les autres désignent le sol d'où ils se sont élancés. Ils agitent ou contemplent ce qui fut la passion de leur vie et qui en est devenu l'emblème : un outil, une épée, une torche, *vitaï lampada.* »

Peut-on mieux développer les vers :

Les poètes, devant mes grandes attitudes
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments...

Inutile d'aller chercher Michel-Ange pour inspirer tout le sonnet, comme le voudrait Reynold. Elles sont là, montrées clairement, les « grandes attitudes » empruntées aux plus « fiers monuments », soit anciens, soit modernes, et dont les « lignes », c'est-à-dire les gestes essentiels, seraient dérangées par le moindre déplacement, si les statues n'étaient pas précisément figées, *immobiles :*

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Revenons au *Salon :*

« Fussiez-vous le plus insouciant des hommes, le plus malheureux et le plus vil, mendiant ou banquier, le fantôme de pierre... »

Fantôme ou *rêve de pierre,* il n'importe : la voilà on ne peut mieux glosée l'expression qui gêne Marcel Aymé. N'aurait-il pas fait sa rhétorique, ou bien les fantômes sont-ils autre chose que des apparitions, des rêves?...

« ...le fantôme de pierre s'empare de vous pendant quelques minutes, et vous commande, au nom du passé, de penser aux choses qui ne sont pas de la terre. Tel est le rôle divin de la sculpture. »

Les statues haut perchées forcent à lever les yeux au ciel, non seulement au propre, mais au figuré, *sursum ad sidera.* C'est ainsi que se développe peu à peu le symbolisme de la beauté sculpturale : elle a une signification plus ou moins énigmatique :

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris,

dit le sonnet. *Sphinx* est développé plus loin à l'usage des poètes, plus naturellement portés à réfléchir que les mendiants et les banquiers. En ce genre même ils ne craignent pas d'exagérer :

Les poètes, devant mes grandes attitudes...
Consumeront leurs jours en d'austères études.

Mais enfin, d'après le *Salon,* tout le monde est invité à la

réflexion par les statues; c'est même pour cela qu'on les met sur les places publiques. Engagé sur cette voie de la signification spirituelle, le critique ne craint pas de pousser à fond. C'est ainsi que cette signification devient la marque, le critère de la perfection sculpturale, conditionnée d'autre part par la nature. N'allons pas nous y tromper en effet : Baudelaire est loin de rêver d'une sculpture intentionnellement déformée. La beauté sculpturale spirituelle dont il rêve, reste invariablement fidèle au canon de la chair, de même qu'elle reste attachée à sa matière. C'est même ce qui la rend particulièrement difficile à obtenir :

« Il résulte des conditions dans lesquelles la sculpture est enfermée, qu'elle réclame, en même temps qu'une exécution parfaite, une spiritualité très élevée. Autrement elle ne produira que l'objet étonnant dont peuvent s'ébahir le singe et le sauvage. Il en résulte aussi que l'œil de l'amateur même, quelquefois fatigué par la monotone blancheur de toutes ces grandes poupées, exactes dans leurs proportions de longueur et d'épaisseur, abdique son autorité. »

Il est évident que Baudelaire ne songe qu'au marbre, dont la blancheur dans le *Salon* n'apparaît que « monotone », tandis que dans le sonnet elle s'idéalise jusqu'à la pureté, la grâce, la noblesse :

J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes.

C'est pour ainsi dire le seul écart entre le sonnet et le *Salon;* mais l'accord reste fondamental : la beauté sculpturale est celle du marbre. Le « cœur de neige » fait aussi sentir quelque froideur. Retournons à l'amateur du *Salon* planté devant la statue parfaite ou non :

« Le médiocre ne lui semble pas toujours méprisable, et à moins qu'une statue ne soit outrageusement détestable, il peut la prendre pour bonne; mais une sublime pour mauvaise, jamais. »

On voit que le chroniqueur tient à ne pas décourager les artistes du salon, ses victimes. Par ailleurs, son système le rend optimiste. Qu'aurait-il pensé lui-même de la statue de Balzac de Rodin, et d'autres œuvres « sublimes » du même auteur, qui furent en leur temps plutôt mal accueillies du public?

Après quoi, le *Salon* passe de la spiritualité de l'expression sculpturale à son *éternité :*

Cette éternité prend d'abord l'aspect matériel de la durée,

sur lequel n'insiste pas le sonnet, mais qui prête aux variations du *Salon :*

« Ici, plus qu'en toute autre matière, le beau s'exprime d'une manière indélébile. Quelle force prodigieuse l'Egypte, la Grèce, Michel-Ange, Coustou et quelques autres ont mise dans ces fantômes immobiles! »

Encore *fantôme,* encore *immobile!* Vous voyez bien d'autre part, mon cher Reynold, soit dit en passant, que Michel-Ange n'est pas seul en cause et que les modèles de la beauté sculpturale ne sont pas tous à Florence; ils se succèdent en tous pays à travers les siècles, et règnent ensemble impérissablement. C'est une vue générale de la sculpture que l'auteur du *Salon* nous offre. Mais la durée même, au sens propre, achève de se spiritualiser. Et ici interviennent d'autres images, d'autres symboles, auxquels la poésie réaliste de Baudelaire ne cesse de se référer : les yeux, le regard, qui tiennent une si grande place dans sa confidence, précisément ce qui manque aux statues classiques, d'autant plus expressives, au moins pour l'imagination. La formule abrupte est d'ailleurs extraordinairement condensée : « Quel regard dans ces prunelles! »

Ici, pour expliquer ces prunelles, nous avons besoin du sonnet, qui devient à son tour la glose de *Salon.* Aussi bien fait-il du regard symbolique des statues sa conclusion, ou, comme il faut dire, sa « pointe » :

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants [les poètes]
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles.

On n'a pas été sans remarquer que ces « larges yeux » remontaient à la Ligeia d'Edgard Poe, à travers la traduction de 1847 : « Ces yeux! ces larges, ces brillantes, ces divines prunelles. » *Prunelles* est d'ailleurs ici un contresens. Le texte original dit : « Those eyes! those shinny, those divine orbes! » Les *larges prunelles* de la traduction, comme les *larges yeux* du sonnet sont en réalité des *orbites.* Plutôt que le regard d'une statue, celui de Ligeia est le regard d'une morte. La beauté sculpturale reste toujours vivante. Ce pourrait bien être l'explication de la substitution opérée par Baudelaire qui poursuit dès lors son symbole. Du reste, la *prunelle* a surgi aussi un peu auparavant dans le texte de Poe : « What was which lay within the

pupils of my beloved. » En français, *pupille* est le mot savant, *prunelle* le mot populaire. *Prunelle* aurait pu fournir une bonne rime à la fin du sonnet. Mais Baudelaire tient par-dessus tout à l'épithète *éternelle* qui couronne son symbole. C'est le mot capital du sonnet qui revient deux fois, au mépris de la règle. Naturellement il figure aussi dans le salon :

« De même que la poésie lyrique ennoblit tout, même la passion, la sculpture, la vraie, solennise tout, même le mouvement... »

Le mouvement, bien entendu, qui ne « déplace pas les lignes » :

« ...elle donne à tout ce qui est humain quelque chose d'*éternel* et qui participe de la dureté. »

Pour le coup, c'est le quatrième vers du sonnet que nous retrouvons, moins le silence :

Eternel et muet ainsi que la matière...

et même une bonne partie de la première strophe, où la dureté de la matière, cette dureté à son tour symbolique, se trouve en quelque sorte charnellement suggérée :

Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour...

Meurtri éclairé lui-même par le *rêve de pierre.* Il est bien entendu que la matière même forme le support obligé de tout le symbole. C'est encore elle qui va déterminer ce qu'on pourrait appeler le dernier attribut de la beauté sculpturale : son impassibilité toujours suggérée :

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

ce qui, traduit en langage de *Salon* devient encore plus explicite, sinon plus heureux :

« La colère devient calme, la tendresse sévère, le rêve ondoyant et brillanté de la peinture se transforme en méditation solide et obstinée. »

Solide et *obstinée,* encore des épithètes symboliques! On voit qu'il n'en coûte rien au poète-critique de multiplier les rayons secondaires jaillis de la source principale. Comme quoi tout est correspondance ou signifiance dans les arts!

Résumons : les caractères de la beauté sculpturale selon le canon baudelairien, aussi bien dans le *Salon* que dans le sonnet, se ramènent à l'immobilité silencieuse, à l'expression

figurative à la fois naturelle et spirituelle, solennelle et éternelle, à laquelle s'ajoute encore, si l'on veut, une sorte d'impassibilité transcendante. Qu'une pareille impassibilité soit tout le contraire de la froideur et de l'insensibilité, c'est ce que tient à préciser en finissant le *Salon,* tandis que le sonnet se contente de le suggérer, chacun dans son rôle. Le sonnet en effet se présente comme une incantation, le *Salon* comme une leçon, la leçon de Baudelaire à la sculpture contemporaine. C'est pourquoi elle comprend une conclusion résumée, si l'on peut dire, en deux mots, lorsque Baudelaire écrit :

« Mais si l'on veut songer combien de perfections il faut réunir pour obtenir cet obscur enchantement... »

La beauté sculpturale un *obscur enchantement,* voilà qui nous entraîne loin de l'impassibilité parnassienne réaliste ou naturaliste. Cette fois-ci, dans le sonnet, le « *rêve* de pierre » est décidément mieux à sa place que le *fantôme.*

D'autre part, rien ne fait pressentir ici non plus le satanisme romantique de l'*Hymne à la beauté* qui termine pathétiquement le cycle des beautés diverses dans les *Fleurs du Mal* et en ouvre un autre :

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté? Ton regard infernal et divin
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin...

Evidemment, quoique *divin* aussi, le regard *infernal* de Jeanne Duval, pauvre sœur de Ligeia, ne saurait être confondu avec celui de la sculpture *éternelle.*

REPÈRES ET DOCUMENTS VERLAINIENS

AVEC DES LETTRES INEDITES

par JEAN RICHER

Au cours de recherches récentes sur Verlaine, nous avons réuni un certain nombre de documents inédits qui ne pouvaient trouver place dans une monographie (1). Nous les publions ici en raison de leur intérêt propre et par respect pour les dates et les faits, souvent déformés ou négligés quand il s'agit de la vie et de l'œuvre du grand poète.

I

« TU EN ES ENCORE A LA TENTATION D'ANTOINE » (1878)

Les documents concernant le projet d'une *Tentation de Saint Antoine,* opérette sur un livret de Paul Verlaine avec musique de son beau-frère Charles de Sivry, n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet d'une publication d'ensemble. Nous réunissons ici trois importantes lettres inédites de Verlaine à Charles de Sivry; nous datons les deux premières des 27 juillet 1878 et 9 août 1878; la troisième est datée du 3 novembre de la même année. Nous devons communication de la première et de la troisième à M. Georges Heilbrun, celle du 9 août appartient à M. Alfred Dupont, nous les

(1) *Paul Verlaine,* collection « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers.

remercions vivement l'un et l'autre de cette obligeante communication.

De Rethel, à la fin de l'année scolaire, Verlaine écrivait à Charles de Sivry et à sa femme :

Rethel, samedi 26
[Samedi 27 juillet 1878]

Chers amis,

J'ai reçu avec joie votre excellente lettre et les bonnes nouvelles de mon Georges (2). Vous ne manquerez pas de me tenir toujours au courant, n'est-ce pas, en cas de nouveau, en pareille circonstance?

Accablé de besogne, littéralement, je n'ai même pas pu songer à cette *Tentation*.

Mais voici les vacances : « denique, tandem » d'ailleurs — et certes je vais bâcler en quelques heures le fameux prologue « in deserto ». Comptes-y bien, mon cher Charles.

Lu avec intérêt ta part brillante dans le « centenaire » de l'homme d'Ermenonville (3).

J'espère que c'est le pas dans ton avenir musical, et forme les meilleurs vœux, sois-en bien sûr.

Ici « que de besogne, que de besogne! » comme pourrait dire Cet Autre. Compositions des prix, collations des places de l'année en vue de l' « Excellence », élèves flemmards *simulae* excités par l'approche des vacances... etc... sévérité subséquente, très fatigante par ce temps de plomb, juge un peu... Serai à Paris vers le 8 ou le 9 au plus tard. Irai vous serrer la main au débotté.

Mille excuses du laconisme absurde, bien des vœux à Emma pour une heureuse délivrance, embrassez bien vos chers mioches de la part de leur « onque » et croyez-moi, toujours, chers amis,

Votre bien fraternel et tout dévoué

PAUL VERLAINE
professeur au Collège Notre-Dame de Rethel, *Ardennes.*

A cette lettre était joint un amusant croquis (4) où Verlaine s'était représenté assis à sa chaire et roulant des yeux féroces, sous la légende « Les dernières classes de l'année ».

Quelques jours plus tard, Verlaine, ayant sans doute passé par Paris comme il en avait manifesté l'intention, se trouvait à Arras chez sa mère. De là, il écrivait à son beau-frère :

Arras vendredi [9 août 1878],

Cher ami, Arrivé ici : trouvé *tout* à sa place, excepté qu'on prépare *tout* pour cheul' Fet' d'Arran.

Aussi, soigneusement t'envoyé-je programme de celle de Rethel, — très bien, j'en eus l'assurance *de visu* (5).

(2) Son fils Georges, confié à Mathilde Mauté, ex Mme Verlaine.
(3) J.-J. Rousseau étant mort le 2 juillet 1778, la commémoration de cet événement avait eu lieu au début du mois.
(4) On le trouvera reproduit dans notre *Verlaine*.
(5) Cette lettre est écrite au dos d'un immense programme : « Ville de Rethel, fête de Sainte-Anne, 29, 30 juillet et 1er août 1878. »

Donc on dépave, on déprave, on f...iche des mâts tricolores entre pavés... habitueux : ballons, bals, barraques, toutes les her(b)es de la Saint-Jean. Moi bon nègre, ne me point mêler à ces « foires ». (La bière d'ici ne l'arrête pas.) Même avoir l'intente de faire « ces » pendant, retraite chez d'excellents religieux d'ici — pour me remettre de lettres beau-maternelles *simulae* effectorum icellarum...

D'ailleurs après cette huitaine ou quinzaine ainsi employée, ne plus savoir que faire de vacances rêvées si gentilles. Alors, Fana pollucium imperpétueux pendant lesquels, alternant avec géographie et histoire (Bacc. — Cours rhétor.) cet Antoine ni si Cros ni si tenté que moi, aura lieu (que de lieux, que de lieux, grâce à ces bières!) Tu sais mon V. vers et le canevas en toc qui suit :

TENT[ATIO]N DE SAINT ANTOINE

Scène 1re

Une solitude (musique trop longue)

ANTOINE

Je ne suis plus tenté. Je ne le serai pas!...

(Musique beaucoup trop longue)

LE CHŒUR DE L'*Orgueil*.

Voici venir les soldats
Et nous marchons au pas
Et souvent au trépas...

ANTOINE (*récitatif*)

Je n'en veux pas, de ça je n'en veux pas!

(Que de musique alors!)

Et ainsi de suite jusqu'à la *luxure* qui le fera rentrer en soi-même et reconnaître la brute qu'il est de tous les appétits humains, — en termes d'ailleurs convenables.

T'enverrai très bientôt beaux Fragments.

[Avoir relu « Illuminations » (*painted plates*) du sieur que tu sais (ainsi que sa « Saison en enfer » où je figure en qualité de Docteur Satanique — ça n'est pas vrai!) Te le reporterai vers octobre. Dangereux par les postes. Choses charmantes dedans d'ailleurs, au milieu d'un tas de zolismes d'avant la lettre, par conséquent inavouables. Pour vers exquis d'antan, t'adresser à la *Princesse* (6), comme t'avoir d'ailleurs dit (7).]

Embrasse bien les « Gueulin-Gueulin » de la part de cet « oncques », écris-moi bientôt. Mille amitiés à Emma et mon meilleur souvenir à ta nièce.

P. V.

2, impasse d'Elbronne, Arras, Pas-de-Calais.

Au bas de la lettre à gauche, un croquis représentant

(6) Mathilde.

(7) La partie entre crochets a été publiée par J. Mouquet, sans indication de provenance, dans l'édition de *Rimbaud*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 692, avec la remarque que ce n'est pas dans *Une saison en enfer* mais dans *Vagabonds*, l'une des *Illuminations*, que Verlaine fait figure de « satanique docteur ». On notera que Verlaine indique que sa femme détenait des poèmes de Rimbaud : « vers exquis d'antan ».

trois musiciens tziganes et trois auditeurs parmi lesquels, au milieu Verlaine avec en légende :

De l'Exposition tout ce que c'mouss'retint (*bres*)
C'est les Tzigan's avec leurs rigolards (sic) *de teint!*

allusion probable à une visite à l'Exposition durant le séjour de Verlaine à Paris.

Le 14 septembre 1878, Verlaine, toujours à Arras, enverra à Charles de Sivry une autre version de la première scène de cette *Tentation*, recueillie dans les *Œuvres posthumes* (8). La lettre d'envoi publiée incomplètement dans la *Correspondance* (9) a été reproduite en entier par M. Y.-G. Le Dantec (10). Une phrase doit être rectifiée, quelques mots ayant été sautés : « Enfin je veux faire ça moins bête que Flaubert (*et moins long*). » « Je suis ceci. Je suis cela »... comme dans les revues de fin d'année!!! En somme le seul passage de ce *vieux Crepitus* m'a plu. C'est drôlement sale et bien écrit à la prud'homme, comme convenait. « Je circulais majestueusement dans les laticlaves, etc... »

On peut en effet imaginer que Verlaine, auteur, au collège, d'un poème sur le dieu Crépitus, avait retrouvé avec plaisir cette vieille connaissance dans Flaubert (11).

Une autre lettre d'Arras datée du 30 septembre 1878, toujours adressée à Sivry, accompagnait l'envoi d'un nouveau fragment. Nous n'avons pu en avoir communication, quelques lignes en sont citées dans un catalogue :

« Je te convoque avec ta femme à 7 heures ½ du soir, brass[erie] des Martyrs (côté N.-D. de Lorette) à l'effet de dîner [...] Ci-joint le Pacan du fantôme d'armée orthodoxe. Peut-être c'est un peu chargé de grec (12). »

Le 27 octobre, rentré à Rethel, le poète adressait à son beau-frère la pièce *Agnus Dei* qui prendra place dans les *Liturgies intimes* et qui devait d'abord faire partie de la

(8) Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Y.-G. Le Dantec, 1951, pp. 782-783.
(9) Tome III, p. 329.
(10) Ed. citée, p. 1202.
(11) Le passage exact est : « Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement! Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi », etc. (Flaubert. *La tentation de Saint Antoine*, éd. R. Dumesnil, Belles Lettres, 1940, p. 174.) Dès le 14 novembre 1877, Verlaine demandait à Lepelletier de lui procurer l'ouvrage de Flaubert (*Corresp.*, I, p. 178).
(12) Catalogue de la collection de M. Pierre Mortier, P. Cornuau expert, 6 mai 1952, N° 189. « Piquant croquis au dos de la lettre » précise le catalogue. Mais le fragment annoncé n'accompagne plus la lettre.

Tentation. Cette pièce qui n'est pas sans rappeler un peu le célèbre poème des *Songs of Innocence* de William Blake (14) fut publiée dans le *Zig-Zag* en 1885, avec la mention « Fragment d'une *Tentation de Saint Antoine*, féerie ». La lettre d'envoi à Charles de Sivry a été publiée en janvier 1929 par O. Guelliot dans *La Grive*. On y lisait : « Amitiés à Cabanès : ses musiques, les eaux-fortes, un tas de chinoiseries (pardon japonismes et les illuminécheunes, donc!) per postas « payante » « papa ».

Nous versons au dossier une autre lettre à Sivry en grande partie inédite datée de Rethel, dimanche 3 novembre 1878. (Par exception, la date est correcte.)

Cher ami,

M. Leleu (14) frappera à ton huis *ès* 10 *heures matin jeudi* de cette semaine. Il vient de m'en renouveler l'assurance à l'instant.

Pourrais, si en as fini avec les Illuminations (coloured plates... etc...) lui confier le paquet dûment enveloppé à mes adresses.

Ce serait peut-être l'embêter que de lui confier *eaux-fortes* (promi-ses, misérâble!) monstres du Docteur et autres jeanboudommes.

Alors, temps pour ça, et ne t'en chaud pas trop.

La fourmi, moi, de La Fontaine quant à travails pédagogiques — et partant pour Tentate la tortue et la cigale et tous les types flemmards du susnommé « *Ma* » comme dit l'Italemard, t'enverrai sous peu l'Entrée d'Antoine ès camp fantôme : engueulades de grues, scies soldatesques et bonhomies du solitaire qui commence à « la gober » quitte à se repentir (passade) finale de la 1re partie.

Est-ce ça? Auras dans 3 semaines. *Quid* (if possible) de domo *meâ* — au fond (15).

Si vois ta mère, dis-lui donc que moi toujours sien et que bien tort, elle, de *me bouder*, vrai de vrai (16) !

[Pressissimus, Tuissimus. Mille choses à Emma, nièce et gosses si chonates.

ô quantum culinare ! { Noli remanere sine respondendo *bibi* (c'est un datif d'un nominatif inconnu)

PAULUS DE BERLANENSIBUS ad institutionem
Dominae Nostrae (Retheliensis)
Arduanis partibus
Gallia.

Nota bene. — Sed gallica vox melius haberetur apud employatibus postensibus Reipublicae Francorum saltem haec est opinio Paulissimi tui (17).]

(13) *The Lamb*.

(14) Ce Leleu, professeur de musique, bohème et intempérant, était collègue de Verlaine à Rethel.

(15) Verlaine, à cette époque, s'inquiétait souvent de son fils et n'avait pas perdu tout espoir d'une réconciliation avec Mathilde.

(16) On connaît la pièce datée de 1894 que le poète consacra à la mémoire de son ex-belle-mère : *Vous fûtes bonne et douce en nos tristes tempêtes*.

(17) Le dernier paragraphe a été publié, seul, dans la *Correspondance*, III, p. 330.

On est en droit de se demander si ne subsisterait pas le manuscrit complet d'une *Tentation de Saint Antoine* par Verlaine, d'autant que Mathilde dans ses *Mémoires de ma vie* parle de la partition de Charles de Sivry comme d'une œuvre achevée.

Mais il semble plus probable que Verlaine ait assez rapidement abandonné ce projet qui l'avait si fort occupé pendant plusieurs mois. Peut-être est-ce Rimbaud qui le détourna d'écrire une *Tentation.*

En effet, il se pourrait que l'apostrophe par laquelle débute *Jeunesse IV* dans les *Illuminations :* « Tu en es encore à la tentation d'Antoine » soit adressée à Verlaine. Cette hypothèse va dans le même sens que celles qui, partant des travaux de M. de Bouillane de Lacoste, ont été formulées par MM. D. A. De Graaf et A. Adam (18). Il est admis à présent que Verlaine et Rimbaud ont pu se rencontrer plusieurs fois ou correspondre par l'intermédiaire de Delahaye entre 1877 et 1880. En particulier, au début d'octobre 1878, Verlaine était à Rethel alors que Rimbaud séjournait à Roche, à moins de vingt kilomètres de là, d'où il ne partit que le 20 octobre (19).

M. Adam, s'appuyant sur la critique interne des textes, suppose que la composition des *Illuminations* s'étend sur la période qui va « de 1873 à 1878 environ ». Dans *Jeunesse IV,* il discerne un programme de voyance méthodique antérieur à 1873. Si c'est un ensemble de conseils à l'usage de Verlaine, reposant sur l'expérience vécue de Rimbaud, la pièce date de 1877 ou 1878.

Deux hypothèses également vraisemblables se présentent à nous : l'ouvrage de Flaubert, publié en avril 1874, semble avoir impressionné Rimbaud et Verlaine; M. de Bouillane de Lacoste a indiqué des rapprochements entre la *Tentation* de Flaubert et diverses Illuminations (20). On peut supposer :

1° Que Verlaine, au moment où il songeait à une parodie de l'ouvrage de Flaubert, relisant certaines Illuminations, a été frappé par des allusions à la *Tentation de Saint Antoine.* Puis les deux poètes se seront rencontrés et Rimbaud aura marqué par des sarcasmes ce qu'a de puéril une telle façon d'envisager le problème de la connaissance. Verlaine n'aura

(18) *Revue des sciences humaines,* octobre-décembre 1950.
(19) J.-P. Vaillant : *Rimbaud tel qu'il fut,* 1930, p. 37.
(20) *Rimbaud et le problème des « Illuminations »,* 1949, p. 156.

pas cédé d'abord, mais les paroles de Rimbaud auront cheminé en lui, si bien que la lettre du 3 novembre où il se décrit « pour Tentate la tortue et la cigale » correspondrait à un dernier effort pour se raccrocher à un projet déjà abandonné au fond.

2° Ou bien *Jeunesse IV* figurait déjà dans le recueil des poèmes en prose de Rimbaud que Sivry et Verlaine lisaient en 1870. Dans ce cas, Verlaine aura été frappé de l'allusion à la « Tentation d'Antoine » et ce texte aura agi sur lui, peut-être même à son insu, pour le détourner d'un ouvrage sur ce sujet, qu'il y ait eu ou non, vers la même période, une rencontre quelque part entre Rethel et Roche.

En dehors même d'une circonstance fortuite : le fait que Charles de Sivry, qui détenait une partie du manuscrit des *Illuminations,* devait aussi écrire la musique de la *Tentation* projetée, Verlaine à chaque instant était amené à mettre côte à côte les deux œuvres — en confondant d'ailleurs plus ou moins sa *Tentation* à écrire et celle de Flaubert — parce qu'il s'identifiait implicitement à Antoine et que les personnages de la Reine de Saba et de Hilarion lui proposaient les images des sentiments que Rimbaud avait éveillés en lui. Et n'y a-t-il pas du Verlaine dans Antoine, ce Faust dégradé, sollicité à la fois dans son intelligence, son cœur et sa chair?

II

DOCUMENTS CONCERNANT « AMOUR » (1887-1888)

Nous publions trois documents au sujet du recueil *Amour* que nous croyons inédits. Il faut souhaiter l'établissement d'une édition critique de ce livre comparable à celles qui existent déjà pour *Sagesse, Les poèmes saturniens* ou *Bonheur* (21).

1

Voici d'abord une table d'*Amour* remontant sans doute au début de 1887, en tout cas antérieure au 10 mai puisque

(21) Dues respectivement à MM. Morice, Bornecque et de Bouillane de Lacoste.

Centenaire de Calderón, mentionné à cette date dans une lettre à Vanier (22), n'y figure pas. Cette liste est conservée dans les papiers Cazels :

TABLE

1.	Ecrit en 1875	78
2.	Prière du matin	100
3.	Un crucifix	36
4.	There	30
5.	Bournemouth	60
6.	Bouquet à Marie (un conte)	88
7.	Lucien Létinois	160
8.	A propos d'un reliquaire	64
9.	Parsifal	14
10.	A Ernest Delahaye	14
11.	A Emile Blémont	14
12.	A Léon Valade	14
13.	Paraboles	14
14.	Saint-Benoît Joseph Labre	14
15.	Sonnets malsonnants, 8 sonnets	112
16.	Je vois un groupe sur la mer	25
		837 vers.

Cette table correspond au premier état d'un recueil qui, imprimé, comprendra quarante et un poèmes. *Bouquet à Marie* qui datait de 1874 (23) deviendra *Un conte; Je vois un groupe sur la mer* s'intitulera : *Un veuf parle.* Les autres titres de poèmes demeureront inchangés. La table envoyée à Vanier le 8 janvier [1888] sera assez proche de la table définitive (24).

A la date où cette table fut établie on peut penser que seulement quatre ou cinq poèmes du lamento de *Lucien Létinois* étaient écrits, le total de 160 vers correspond en effet à peu près à ce nombre de pièces. Terminé, le *lamento* proprement dit comprendra vingt-quatre poèmes, les autres furent donc écrits et envoyés à Vanier pendant l'année 1887 et au début de 1888 (25).

Nous nous sommes demandé quels poèmes désignait le titre *Sonnets malsonnants :* peut-être certains sonnets publiés dans *Dédicaces?* ou bien ces sonnets doivent-ils être identifiés à l'*Epilogue* que Verlaine dit avoir perdu (26)?

(22) *Correspondance,* tome II, p. 72.
(23) *Œuvres poétiques complètes,* éd. Y.-G. Le Dantec, Bibliothèque de la Pléiade, notes, p. 996 (éd. de 1951).
(24) *Correspondance,* t. II, pp. 128-129.
(25) Voir par exemple même volume p. 90 et toutes les lettres de 1887 adressées à Vanier.
(26) *Œuvres poétiques complètes,* éd. citée, p. 993.

2

En février 1888 le volume était à l'impression, le poète écrivait à Vanier le 14 (27) :

Verlaine

A M. Léon Vanier
Libraire-éditeur
19, quai Saint-Michel.
E. V.

Mardi gras! 14 février 1888 (ou 2/14/8) (*sic*).

Mon cher Vanier, Très bien la tête. Conservez-en l'exemplaire que je vous ai renvoyé par votre commis pour le cher enfant à qui le volume est dédié. (Rappelez-vous, dédicace au faux-titre « *à mon fils*, etc... »)

Vous aurez les épreuves sans doute demain : j'y mets un souci! un soin! Et maintenant, occupons-nous des imagiers * surtout n'oubliez pas les papiers timbrés et quand vous verrez Th. parlez-lui du linge, je vous prie, et s'il n'a pas d'argent, avancez-moi une 50e [cinquantaine] de pétards pour dégager ce blanchissage-là, qui m'inquiète en vérité.

Tout à vous,

P. Verlaine.

* Ecriv[ez] moi, je vous le rappelle à tous trois. D'ailleurs nous sommes d'accord sur les 2 *R*. Quant à *F*. toujours nulle nouvelle.

P.-S. — Vous avez oublié quelques timbres.

Verlaine écrivait de l'hôpital Broussais, d'où il ne sortit que le 20 mars 1888. Les lettres à Vanier de cette époque publiées au tome II de la *Correspondance* montrent qu'il s'agissait dans cette lettre de la correction d'une partie des épreuves d'*Amour*. *La tête* doit être une photo de Verlaine ou d'un de ses portraits. Les *papiers timbrés* sont les contrats de Verlaine avec son éditeur. Les *imagiers* sont les illustrateurs de *Les poètes maudits* et à ce propos les 2 R sont probablement un portrait de Rimbaud par Régamey et un autre par Verlaine. En effet le 3 février Verlaine écrivait à Vanier : « ...Reçu lettre de Régamey, très aimable. Me promet visite avec le Rimbaud, de lui, et même de moi (28). » *F*. est Forain, en effet la veille Verlaine écrivait : « Décidément, s'entendre avec Régamey et demander à Forain ma photo de Rimbaud, et la mienne, puisqu'il ne veut rien faire (29). » Quant à *Th.*

(27) Lettre reliée dans l'exemplaire unique sur papier rose d'*Amour*, aimable communication de Mme Ronald Davis.
(28) *Correspondance*, t. II, p. 135.
(29) *Id.*, p. 141.

c'est un nommé Thomas dont il est question de façon répétée à propos de ce blanchissage qui semble avoir été très long à revenir... Ce Thomas, croyons-nous, n'est autre que le poète ardennais Edmond Thomas, ancien élève de Verlaine à Rethel qui occupe le même poste que Létinois et Verlaine à l'institution Esnault à Boulogne. Il s'est donc trouvé mêlé d'assez près aux événements qui présidèrent à la naissance d'*Amour*.

3

Enfin, probablement en mars 1888, la publication du recueil étant imminente ou venant d'avoir lieu, Verlaine remettait à son éditeur une note au sujet des exemplaires d'*Amour* (30).

Sur Hollande :
MM. Georges Verlaine
Théodore de Banville, chercher adresse
Sur ordinaire :
MM. Rachilde, 5, rue des Ecoles
François Coppée, 12, rue Oudinot
Edmond Lepelletier, 3, rue de Mesmes
Charles Vesseron, au *Petit Ardennais,* à Charleville, Ardennes
Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Jules Valadon, Félicien Rops } chercher adresse
Félix Régamey, 6, rue Coëtlogon
Emmanuel Chabrier, Charles de Sivry } adresse
Fernand Langlois, 14, rue Roger-Collard.
Nouvesu, Delahaye, etc... me paraissent capables d'acheter.
D'ailleurs nous verrons.
Ulysse Tellier, instituteur à Coulommes, par Attigny, Ardennes
M. l'abbé Cochart, curé à Saint-Marcel, Ardennes
Apporter votre liste de la presse.

L'intérêt d'une telle liste n'est pas négligeable : elle indique quelles adresses le poète connaissait par cœur. N'est-il pas significatif aussi d'y voir figurer l'écrivain-peintre Fernand Langlois, compagnon de bohème habitant à la même adresse

(30) Note reliée dans l'exemplaire unique sur papier rose appartenant à Mme Ronald Davis qui nous l'a gracieusement communiquée.

que le poète, 14, rue Royer-Collard, à qui Verlaine consacrait un beau poème : *Vous vous êtes penché sur ma mélancolie...* à côté d'un ami ardennais comme Vesseron, à qui était dédiée la pièce *Gais et contents*, et d'autres amis ardennais moins connus?

III

SECOURS ACCORDÉS A VERLAINE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (1890-*1896*)

Dans la *Correspondance* publiée, il est à plusieurs reprises question de demande de secours, en particulier en mars 1895 et en juillet de la même année. Il était donc naturel de chercher à connaître la vérité à ce sujet. Une recherche entreprise aux Archives Nationales a aussitôt révélé un intéressant dossier Paul Verlaine provenant du Ministère de l'Instruction publique dont on trouvera ici l'essentiel. Le bordereau porte comme adresses successives Hôpital Cochin, 16, rue Saint-Victor et 39, rue Descartes. (Ces domiciles correspondent en fait aux dates suivantes : juillet 1890, février 1895 et septembre 1895.) Le détail des secours figure sur le bordereau du dossier; il précise les dates et les sommes accordées, nous numérotons :

1° 200 francs, 28 juillet 1890 (cette indication est barrée).
2° 500 francs, 9 août 1894.
3° 500 francs, 19 février 1895.
4° 500 francs, 30 septembre 1895, décédé le 8 janvier 1896.
5° 500 francs, remis à M. Léon Wanier (*sic*), éditeur, 19, quai Saint-Michel, le 10 janvier 1896 pour les frais de funérailles.
6° Mlle Krantz, 100 francs, 4 février 1896, à titre rigoureusement exceptionnel cette indemnité ne pourra, en aucun cas, être renouvelée.

1° Dès le 7 août 1887, dans une lettre à Vanier (31), on trouve sous la plume de Verlaine mention de la possibilité d'un secours du Ministère de l'Instruction publique; « ceci, un secret » ajoute-t-il.

(31) *Correspondance*, I, p. 207.

Mais il faudra attendre le deuxième séjour de Verlaine à l'hôpital Cochin qui dura du 19 juin au 22 juillet 1890 (32) — pour que le sculpteur Henri Chapu, membre de l'Institut, s'efforce de faire obtenir au poète une aide du Ministère. Dans le dossier figure une note à en-tête du Cabinet du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts avec la mention « M. Roujon, m'en parler » ainsi concue : « M. Chapu, 14, Cité Vaneau, ou 23, rue Oudinot (33) demandé très instamment un secours pour le poète *Verlaine,* actuellement à l'hôpital Cochin. On lui ordonne un traitement à Saint-Honoré-les-Bains et il n'a pas les moyens de faire le voyage. 19 juillet 1890. »

Une mention au crayon nous apprend qu'après conversation entre le ministre Léon Bourgeois et M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, il fut décidé d'attribuer à Verlaine un secours de 300 francs ensuite ramené à 200 francs. Mais, hélas! lorsque cette décision intervint le poète avait quitté l'hôpital et une carte de visite de Henri Chapu précise qu'il « s'était chargé de faire signer le mandat [mais] n'a pu retrouver M. Verlaine ». Et nous pensons que la somme ne fut jamais remise au poète qui, ayant simplement changé d'hôpital, était à l'asile national des convalescents à Saint-Maurice.

2° A la date du 30 mai 1894, Verlaine adressait la lettre suivante au Ministre de l'Instruction publique Georges Leygues :

Monsieur le Ministre,

Me trouvant, avec l'âge venu et les infirmités qui augmentent, dans un état absolument précaire d'où ne m'aide pas à sortir la continuation de mes travaux poétiques, j'ai l'honneur de faire appel à votre bienveillant intérêt.

Je sollicite, Monsieur le Ministre, avec l'appui en cette circonstance des écrivains les plus illustres de ce temps qui ont signé cette requête [de vouloir bien m'accorder pendant ma vie durant] (34) une pension suffisante pour me permettre de vivre le plus humblement et de faire honneur à un passé littéraire qui ne vous est pas inconnu et qui n'est peut-être pas sans éclat.

Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

(32) Voir le tableau « Paul Verlaine à l'hôpital » dans notre monographie, collection « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers, éd.
(33) La deuxième adresse est celle de l'atelier du sculpteur.
(34) Phrase barrée, mais cependant *lisible* à dessein.

PAUL VERLAINE,
homme de lettres,
187, rue Saint-Jacques,
actuellement en traitement à l'hôpital Saint-Louis,
Pavillon Gabrielle, chambre 2, Paris.

Cette lettre sur papier format « ministre » porte en marge un rare ensemble de signatures sous une mention due à Léon Deschamps : « Les soussignés seraient très heureux de voir M. le Ministre accorder sa bienveillance à leur malheureux confrère, le poète Paul Verlaine, trop maltraité par le sort, jusqu'ici. Une pension à Paul Verlaine serait une bonne action, dont la nouvelle serait accueillie avec joie par nous tous. » Suivent les signatures de François Coppée, Jules Claretie, Aurélien Scholl; Emile Zola écrit : « J'appuie cette demande de toute mon admiration pour le poète et de toute ma sympathie pour l'homme malheureux. » Sous son paraphe on trouve encore ceux d'Auguste Vacquerie, Stéphane Mallarmé, J.-M. de Heredia, Sully Prudhomme, Jean Moréas, Jean Richepin, A. Dumas fils, Léon Deschamps, Réd. en chef de *La Plume.*

Mais la réunion de tous ces noms avait demandé du temps, et c'est seulement le 6 juillet 1894 que Léon Deschamps transmettait la requête au ministre en y joignant une belle lettre sur papier à en-tête de *La Plume,* revue littéraire, artistique et sociale, bi-mensuelle, illustrée, 31, rue Bonaparte.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-jointe une requête du poète Paul Verlaine pour laquelle MM. Coppée, Claretie, Scholl, Emile Zola, Vacquerie, S. Mallarmé, J.-M. de Hérédia (*sic*), Sully Prudhomme, Alexandre Dumas, Jean Richepin, Jean Moréas et votre serviteur sollicitent tout particulièrement votre bienveillance.

Nous osons espérer, Monsieur le Ministre, que vous jugerez comme nous la France assez riche pour ne pas laisser mourir de faim ses enfants de génie. Le pauvre poète étant à l'hôpital en ce moment, j'ai accepté de me mettre à votre disposition pour lui épargner ces démarches pénibles; je suis donc entièrement à la disposition de l'administration pour les pièces à produire.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma plus haute considération.

LÉON DESCHAMPS,
Rédacteur en chef de *La Plume.*

Un mois plus tard, le 9 août 1894, le Ministère accordait un secours de 500 francs. Le 10 juillet le poète avait quitté l'hôpital Saint-Louis en versant une somme de 60 francs sur

les 420 francs qu'il devait à l'administration pour soixante-dix journées à 6 francs. Nous doutons que les 500 francs du Ministère de l'Instruction publique aient servi à payer une dette à l'Assistance publique, Verlaine avait de nombreux autres créanciers...

3° Le 6 février 1895 l'inlassable Léon Deschamps, ayant une nouvelle fois recueilli des signatures, présentait au ministre de l'Instruction publique une nouvelle requête (35) :

Objet :
Demande de pension pour
le poète Verlaine

Monsieur le Ministre,

Nous avons l'honneur d'appeler votre attention sur le malheureux sort de notre confrère le poète Paul Verlaine, une des plus pures gloires des Lettres françaises, et nous serions heureux de voir l'Etat lui accorder, pour ses vieux jours, soit une pension, si cela est possible, soit un secours annuel renouvelable.

Dans l'espoir que vous daignerez, Monsieur le Ministre, accorder votre bienveillance à notre humble requête, nous avons l'honneur de vous prier d'agréer nos chaleureux remercîments et l'assurance de notre respectueux dévouement.

Les signataires :

Aurélien Scholl, Emile Zola, Auguste Vacquerie, François Coppée, Jules Claretie, Edmond de Goncourt, Roger Marx, Stéphane Mallarmé. Par délégation des pétitionnaires : Léon Deschamps.

Le 19 février le ministre accordait un nouveau secours de 500 francs et en avisait par lettres individuelles datées du 27 juillet les écrivains ayant signé la requête (sauf Auguste Vacquerie qui était mort dans l'intervalle). La somme d'abord fixée à 600 francs avait été diminuée. Dans l'octroi du subside, l'appui de Roger Marx, exerçant au Ministère les fonctions d'inspecteur principal des musées, avait sans doute été décisif.

Les lettres de Verlaine à Léon Deschamps, encore inédites, qui sont conservées à la Bibliothèque Jacques Doucet, montreront sans doute que Verlaine, à son ordinaire, actionnait de la coulisse le directeur de *La Plume* (36).

4° Quelques mois plus tard, avant toute demande officielle,

(35) La lettre semble écrite par Aurélien Scholl.

(36) Répétons ici que la *Correspondance* de Verlaine devrait faire l'objet d'une publication aussi complète que possible et conforme aux exigences de l'érudition moderne. Verlaine écrit à Léon Vanier en mars 1895 : « On a été très gentil » (t. II, pp. 252-253).

Roger Marx prenait les devants; dès le 26 juillet 1895 il écrivait, probablement à Henry Roujon :

Cher ami,

Permettez-moi de recommander à votre bienveillance la demande de secours qui sera adressée au ministère en faveur de Paul Verlaine. De tout ce qui sera fait pour ce si grand poète, vous demeurera très obligé votre bien dévoué

ROGER MARX.

Une lettre de Verlaine à Jules Rais, en date du 31 juillet 1895 (37), nous apprend que cette lettre était écrite sur sa demande. En effet, il y déclare : « J'ai écrit dernièrement à R[oger] M[arx] (38) au sujet de « l'indemnité à titre d'encouragement ». Pas encore reçu de réponse. Je le suppose en voyage. Si lui écrivez ou le voyez, rafraîchissez-lui, voulez-vous, la mémoire à mon endroit. » Cette inquiétude du poète n'était pas justifiée. Mais c'est seulement le 29 août que Verlaine prit la plume pour écrire au Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, Raymond Poincaré, qui avait succédé à Georges Leygues :

Monsieur le Ministre,

Il y a plus d'un an, j'écrivais à votre prédécesseur la lettre suivante en réponse à laquelle il me fut accordé un secours éventuel de cinq cents francs à titre d'encouragement :

« Monsieur le Ministre,

« Me trouvant, avec l'âge venu et les infirmités qui augmentent, dans un état absolument précaire d'où ne peut m'aider à sortir la continuation de mes travaux poétiques, j'ai l'honneur de faire appel à votre bienveillant intérêt.

« Je sollicite, Monsieur le Ministre, avec l'appui en cette circonstance des écrivains les plus illustres de ce temps qui ont signé cette requête, une pension qui me permette de vivre humblement mais de faire honneur à un passé littéraire qui ne vous est pas inconnu, Monsieur le Ministre, et qui n'est peut-être pas sans éclat.

« Veuillez, Monsieur le Ministre, agréer l'expression de mes sentiments très respectueux.

PAUL VERLAINE. »

En mars de la présente année une démarche collective fut faite auprès de vous, Monsieur le Ministre, par l'initiative de la revue *La Plume* et un secours de cinq cents francs me fut également accordé.

Je viens, aujourd'hui que les circonstances sont pour moi les mêmes avec une aggravation dans mon état d'infirmité, me recommander de nouveau à votre bienveillance.

(37) *Correspondance*, III, pp. 298-299.
(38) C'est nous qui complétons, Verlaine donne seulement les initiales R. M.

Dans l'espoir que vous voudrez bien faire droit à ma demande, j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PAUL VERLAINE,
homme de lettres.

A la fin de la lettre on lit trois adresses, les deux premières sont barrées : 16, rue Saint-Victor, 39, rue des Carmes, 39, rue Descartes.

Nous pensons que rue des Carmes est une erreur pour rue Descartes, comme le précise un billet de Delahaye joint au dossier :

7 octobre 1895.

Cher Monsieur,

Paul Verlaine ayant reçu avis de son secours par lettre adressée *rue des Carmes* me prie de vous informer que son adresse actuelle est *39, rue Descartes.*

Avec mes remerciements, et les siens, de l'intérêt que vous voulez bien avoir pour lui, veuillez me croire, cher Monsieur, votre bien obligé

DELAHAYE,
2e Bureau de l'Enseignement Supérieur.

En effet un secours de 500 francs avait été octroyé à Verlaine le 30 septembre.

5° Concernant la somme remise à Vanier le 10 janvier 1896, on ne trouve au dossier que cette brève note au crayon :

Mon cher ami,

M. Liard (30) m'a chargé de vous demander si *Verlaine* (le poète qui vient de mourir) touchait quelque chose chez vous.
?

Voulez-vous m'envoyer ce renseignement.

Merci et bien à vous.

(Signature illisible, peut-être Roujon?)

6° Enfin un épilogue posthume non dépourvu de saveur est fourni par Eugénie Krantz, il pourrait s'intituler « Fleurs pour un mort ».

EUGENIE KRANTZ A HENRY ROUJON

Paris, le 13 janvier 96.

Monsieur,

Je me recommande à votre générosité, je me trouve tout à fait dépourvu (*sic*) d'argent. J'ai à la maison des couronnes, des bou-

(39) Liard était directeur de l'enseignement supérieur.

quets, des fleurs naturelles pour M. Verlaine, je n'ai pas un sous (*sic*) pour prendre une voiture pour porter ces fleurs.
Je compte sur vous.

EUGÉNIE KRANTZ,
39, rue Descartes.

HENRY ROUJON A LEROY

Lundi matin, 13 janvier.

Mon cher Leroy (40),

Je ne puis que vous transmettre cette lettre à toutes fins utiles. Je ne connais aucunement Mme Eugénie Krantz. Je sais seulement qu'elle vivait avec Verlaine et qu'elle l'a bien soigné. Il me semble difficile de lui refuser une aumône. Cependant il serait bon d'avoir l'avis discret de M. Vanier, l'éditeur et l'ami du poète mort. Ne pourriez [vous] envoyer quelqu'un chez lui?
Vous apprécierez.
Votre ami,

H. ROUJON.

Quelques jours plus tard Eugénie Krantz revenait à la charge dans une lettre dont nous respectons le style et l'orthographe :

LA MEME AU MEME

Paris, le 22 janvier [18]96.

Communiquer à M. Leroy
100 francs, 4 février 96.

Monsieur Rougon (*sic*),

Je vous prie de bien vouloir m'excuser si je prends la liberté de m'adresser à vous. M. Paul Verlaine avait prié trois jours avant de mourir M. Wannier son éditeur de ne pas m'abandonner et de faire quelque chose en ma faveur, mais ayant appris par M. Deschamps, rédacteur à *La Plume*, que les frais dépassaient au delà de la somme versée et M. Wannier aujourd'hui refuse absolument de rien avancer contre menuscrits, livres et papier de famille de M. Paul Verlaine, mais ayant ordre par le commissaire de quartier de ne rien donné sans quoi je pourrai risquée de fare de la prison, je me trouve donc dans l'embarras le plus complet ne pouvant même pas payer l'épuration de ma literie qui se monte à 40 fr. 70 c. plus autres créanciers, le restaurant, la journaliste (*sic*), la blanchissage et jusqu'à frais de pharmacie et ainsi que tous les autres créanciers grands ou petits viennent à moi pour se faire régler, aussi ne sachant que faire je vous serai très reconnaissante s'il était en votre pouvoir de faire quelque chose et d'avoir égard à la position pénible où je me trouve par suite de la mort du grand poète Paul Verlaine, notre meilleur ami à tous.

(40) Leroy, chef de bureau, services du cabinet de l'enregistrement général et des ampliations (*Annuaire national*).

EUGÉNIE KRANTZ,
39, rue Descartes.

Prie Monsieur de bien vouloir me faire réponse le plus tôt possible. Recevez, Monsieur, mes plus profonds respects.

E. KRANTZ.

La décision fut rapide et le secours relativement considérable : 100 francs *or*, accordé le 4 février 1896, l'intéressée fut prévenue par une lettre de Roujon datée du 6 février :

A Mlle EUGENIE KRANTZ
39, rue Descartes.

Mademoiselle,

J'ai l'honneur de vous informer que par arrêté du 4 courant je vous ai accordé une somme de cent francs.

En vous adressant la présente communication, je crois devoir vous prévenir que cette allocation vous est attribuée à titre rigoureusement exceptionnel, et qu'en aucun cas elle ne pourra être renouvelée. Vous êtes invitée à retirer des bureaux de la comptabilité du Ministère de l'Instruction publique à partir du 25 février l'ordonnance du payement de cette somme sur le Trésor.

Recevez, Mademoiselle, l'assurance de ma...

Le Ministre,
pour le M. et par autorisation.

Depuis près d'un mois déjà Verlaine était mort, les fleurs étaient fanées, mais la postérité tresserait au poète d'autres couronnes moins périssables...

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

DE SLUIS A PONT AVEN. — Je dois présenter cette chronique comme un fragment des mémoires que je n'écrirai sans doute jamais, car mon propre passé ne m'appartient pas entièrement. Le passé des autres se mêle naturellement au mien et le passé des autres n'appartient pas à ma manière d'estimer les choses et les gens. Dans ma jeunesse j'ai voulu peindre comme tant d'autres. Mes efforts dans ce sens étaient astucieusement brisés par les difficultés de la vie dans leurs formes les plus médiocres. Mes tentatives n'étaient point sans résultat puisqu'en 1905, cinq années après mon entrée dans Paris, j'illustrais en utilisant la gravure sur bois (plus exactement sur linoleum) un livre de Robert Duquesne du groupe Théo Varlet, Castiaux, Roger Allard, alors les piliers du « Beffroi », une revue du nord de la France. Une vie sentimentale déjà marquée par des décors précis me permettait de m'associer définitivement à cette révélation du nord que la lecture de Max Elskamp me laissait prévoir et m'aidait à digérer : Flandre et la mer entre les arbres... Tel est le vers de Max Elskamp qui me mit en contact sentimental avec le canal de Damme, entre Bruges et Sluis où il aboutissait dans le Nederland, devant un minuscule estaminet tenu par un Anglais corpulent. Je pouvais boire de l'advokaat en fumant une pipe de Gouda au long tuyau fragile, fragile comme les verres en forme de tulipe que l'on confiait aux doigts rudes des bateliers. C'est en me rappelant cette image que j'ai pu pénétrer dans l'œuvre de Vincent Van Gogh, celle de Vlaminck, celle des hommes du Nord souvent mal rabotés, mais d'essence loyale.

En ce moment que j'écris, je n'entends pas sonner la petite cloche de la Sorbonne, mais celles beaucoup plus humaines du carillon de Bruges qui me révélait la présence de Guido Gezelle dans son jardin fleuri de tulipes et plus tard celle de Beerblock de Bruges, un aïeul de mon vieil ami Maurice Beerblock, pur

poète contemporain, puis celle de Louis Pauwels un des gueux de la bande d'Ulenspiegel au moment que l'idée dangereuse de la liberté s'empara du peuple de la mer et des rives, depuis Adinkerbe jusqu'à Middelbourg. Je dois à l'obligeance de M. Skira qui m'a fait parvenir les livres de son admirable collection : *Le Goût de notre Temps*, de pouvoir revivre quelques années qui furent mes années essentielles en me faisant comprendre que, né deux ou trois ans plus tôt, j'eusse pu m'associer plus étroitement à cette puissante chronique de la vie humaine, écrite par des peintres, des peintres qui surent donner à toutes les choses ce caractère divin qui n'apparaît souvent qu'au moment où il n'est plus temps d'en tirer un profit vivifiant. Car la force créatrice et parfois sociale d'un artiste ne me semble efficace qu'au moment où l'artiste est encore vivant : il en est rarement ainsi puisque ceux qui l'ont compris dès le début sont rares. Plus tard son œuvre devient un objet de musée, un détail de l'intelligence, un magnifique témoignage d'une vie morte, d'admirables fantômes qui viennent nourrir la littérature, celle des critiques et parfois celle des passants dont les souvenirs sont une vie permanente. Né en 1879 au lieu de 1882, j'aurais pu connaître amicalement Toulouse-Lautrec, Van Gogh et Gauguin. D'avoir pu toucher la main de ces hommes eût peut-être changé mon destin en me maintenant dans mes premiers espoirs devant un pot ébréché garni de brosses aux poils rares et durcis par la négligence. Trois livres dont je viens de consulter et les illustrations et les textes s'offrent pour me faire revivre ces années où je fus presqu'un contemporain de Lautrec, de Van Gogh et de Gauguin. Les essais littéraires qui accompagnent les reproductions des œuvres de ces peintres doivent être cités et entendus, ce sont ceux de Maurice Raynal, dont j'ai déjà parlé, ceux de Jacques Lassaigne, de Charles Etienne sur Van Gogh, et de François Fosca sur Degas. Ces critiques sont nettes et précises et, pour ces raisons, elles permettent d'évoquer des hommes et les paysages humains qui les ont inspirés et qualifiés, immortels tant qu'il y aura des hommes sur la terre. Je n'ai vu qu'un de ces peintres et encore vu de loin, car à cette époque j'étais âgé de dix-huit ans, ce qui excluait toute tentative de relations verbales avec Lautrec qui ne choisissait pas ses amis sans discernement. Lautrec sortait du café de la Place Blanche; il était accompagné par trois ou quatre gentlemen authentiques : c'était en fin de décembre 1899 ou en janvier 1900. Je vivais à Paris depuis moins d'un mois et j'appliquais des pochoirs sur les murs d'un quelconque restaurant de l'Exposition universelle : des fleurs d'iris d'après Mucha,

si j'ai bonne mémoire. Toulouse-Lautrec devait mourir l'année suivante. A cette date Vincent Van Gogh était mort; mais Gauguin au moment où mourut Van Gogh s'installait dans l'Ile de la Dominique. Peu après, Vlaminck, Picasso et Derain devaient s'associer dans mon éducation sentimentale ainsi que Dufy et Othon Friesz. En 1903 Gauguin mourait à Tahiti. Il eût été possible que je fisse la connaissance de Gauguin, d'autant mieux que je vivais déjà dans sa présence en fréquentant l'atelier de Paco Durrio, impasse Girardon derrière le Moulin de la Galette. Paco possédait de très beaux Gauguins auxquels il avait voué un culte assez puissant pour déjouer toutes les embûches de la misère. C'était un homme très petit mais harmonieux dans ses proportions. Sa bonté était indestructible. Bien des fois il régla mon dîner à la table d'hôte qui dépendait du Bateau Lavoir sans que je puisse préciser les origines de cette délicate attention. Bien que surpris, je la portais au crédit du Père Frédéric; ce n'est que plus tard, après la guerre de 1914-1918, que je connus la vérité sur ce fait. En 1910, je devais vivre dans un décor qui gardait fraîches les traces de la vie quotidienne de Gauguin à Pont-Aven. A Brigneau-en-Moëlan, tout à côté de Pont-Aven, il existait, à l'entrée de la jetée qu'elle dominait, une petite auberge de pêcheurs. Elle était posée sur le roc comme une carcasse de tourteau, entre les tonneaux de boëtte et les détritus de crustacés dont se régalait le goret qui, sous le vent, sentait le poisson putréfié à cent mètres. Dans cette auberge vivaient les peintres Maurice Asselin et Jacques Vaillant, Ricardo Florès et Jourdan. Ce dernier avait été le compagnon de Gauguin, de Sérusier, d'Emile Bernard, de Filiger. Jourdan était un peintre de valeur dont l'allure était celle d'un officier de cavalerie retiré des affaires. Il respirait, lui aussi, dans le sillage laissé par Gauguin et sa négresse, peut-être la négresse du Sacré-Cœur, celle du poète André Salmon qui écrivit sous ce titre un des témoignages les plus authentiques de l'époque du Bateau Lavoir. Asselin, Jacques Vaillant et moi nous aimions le Père Jourdan parce qu'il était une pierre de touche qui nous permettait de mettre un peu de lumière vivante sur les légendes d'atelier qui accompagnent la vie des peintres morts à la tâche.

La Bretagne qui devint un des éléments les plus utiles de mon éducation sentimentale, plus picturale que mondaine, était bien celle que Gauguin connaissait. Je pus la retrouver tenace, intacte et souveraine jusque dans la grâce hautaine des filles de Quimperlé ou de Plougastel quand elles sont vêtues en obéissant à l'esthétique de leurs traditions.

En feuilletant et en arrêtant longtemps ma pensée devant les images du monde peint par Toulouse-Lautrec, Vincent Van Gogh et Paul Gauguin je reviens sur mes pas, aussi neuf, aussi mobile qu'au moment où mes vingt ans me contraignaient — je ne sais pour quelles raisons — à me rendre insupportable et difficile à prévoir. Ai-je bien fait d'écrire? Probablement oui puisque j'ai pu gagner ma vie. Mais, parfois des regrets amers me troublent la gorge et la pensée; le regret de ne pas avoir assez travaillé, de n'avoir pas tenté la chance en suivant jusqu'au bout ma première expérience qui, peut-être, eût été la bonne. Alors j'aurais pu comme d'autres laisser des mémoires en couleurs, des couleurs qu'un homme de mon âge ne sait plus imaginer. Pour le temps présent, je tente de les reconstituer en demandant à Lautrec, Gauguin et Van Gogh de m'aider à refaire une solitude vivante strictement personnelle dans le rayonnement de leur lumière.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

A CONSULTER. — Henri de Toulouse-Lautrec, Vincent Van Gogh, Paul Gauguin dans l'édition Albert Skira : *Le Goût de notre Temps.*

LETTRES

UN HEROS DE NOTRE TEMPS (1). — On lit, dans la *Bhagavad-Gitâ :* « Ce qui est nuit pour tous les êtres est un jour où veille l'homme qui s'est dompté; et ce qui est veille pour eux n'est que nuit pour le clairvoyant solitaire » (II, 89).

La « clairvoyance solitaire » ne serait-elle pas la fin promise aux membres des thiases, la conclusive Gloire qu'ils espèrent? Le moyen pour l'atteindre, cette fin, n'est-il pas de se dompter? Ici, comme sur d'autres points, les disciples de Gurdjieff rejoignent les adeptes d'innombrables sociétés initiatiques à caractère prométhéen. Voir, savoir, connaître exige, au préalable, des exercices, une ascèse, des sacrifices. Pour que la Lumière soit, il faut essarter durement les encombrantes broussailles qui charbonnent et fument. Les religions procèdent de la même façon, com-

(1) Suite de notre chronique consacrée au livre de Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff* (Editions du Seuil). Voir *Mercure de France* du 1er mai.

mandent un « meurs et deviens ». Voici pourtant où presque toutes diffèrent des sociétés prométhéennes : la clairvoyance annoncée n'implique aucune valeur de solitude. En Occident, le Christianisme établit une communion des Saints, une communauté des pécheurs; le plus reclus des moines dialogue avec son Dieu, aussi bien qu'il prie pour les hommes et la rémission de leurs fautes : la cellule, le désert sont peuplés. Les exercices spirituels, la prière, la messe constituent une « imitation » des souffrances du Seigneur. L'initiation se fait par la voie de l'imitation. Il y a là un mimétisme de l'âme : le chrétien naît à chaque Noël, meurt le Vendredi Saint, ressuscite le dimanche de Pâques. Songeons à Bloy : il vit sous le ciel constant de la Passion, ciel noir, fulgurant, de fin du monde; il n'en sort pas, refuse d'en sortir. Les antiques cultes à mystère, qui préfigurèrent le Christianisme, demandaient à l'adepte de recommencer la passion du dieu : le rite orgiastique permet à l'initié de recommencer la mort de Zagreus et la résurrection de Dionysos. L'imitation du Buddha répond à celle du Christ. Non seulement l'effort du croyant vers la perfection n'est pas solitaire : son Maître l'a accompli, — mais encore cet effort ne conduit pas à une clairvoyance solitaire : il s'achève dans une oaristys avec le Maître, dans la communion.

Si je comprends Louis Pauwels et les témoins cités par lui, la grandeur et la faiblesse de l'Enseignement de Gurdjieff résideraient dans la solitude où se trouvent les disciples. Dès que commence le « travail », ils n'ont plus en face d'eux qu'eux-mêmes. Le « rappel de soi » veut que l'on n'ait plus que soi pour interlocuteur. Dénombrer ses faux *moi*, les remettre à leur place, les dominer pour arriver à la découverte du *moi* véritable exige une mort à autrui, voire une mort d'autrui dans la mesure où autrui complique la tâche en intervenant, s'interposant. Qu'on lise les diverses descriptions de séances chez Gurdjieff: chacun ne songe qu'à soi, à son perfectionnement, un chant commun ne s'élève pas. « Nous étions devenues deux marionnettes féroces », dit une néophyte, en parlant d'elle et de son amie (p. 354). Que plus tard les disciples, libérés de l'erreur, s'ouvrent au monde et aux êtres, cela se conçoit. L'amour ne sera plus pour eux un aveugle mélange de sexualité et d'amitié, il cessera d'être une aliénation. Ils « aimeront » plus sûrement que les autres, en connaissance de soi et d'autrui, je le crois. Il faudra bien qu'un jour l'amour cesse d'être ce qu'il est le plus souvent : une forme de la folie, une magie propre à guérir ou à atténuer nos psychoses d'abandon. « L'amour est à réinventer », — oui, Rimbaud a raison. Mais « l'amour fou » ne saurait être une réinvention, et

s'il y a une solution, elle doit être cherchée du côté de la lucidité, de la tendresse aux yeux ouverts, — à moins que vouloir tenir sa folie pour l'amour et confondre l'objet aimé avec ses propres crises. De ce point de vue, l'enseignement de Gurdjieff peut conduire à un amour plus vrai, plus réel. Il reste à savoir si, dans le « travail », ne risque pas de s'émousser, au profit de l'attention à soi, l'attention aux autres, à un autre. Le « travail » équivaut, grosso modo, à l'ensemble des « sacrifices » requis de tout croyant par toute foi. Pourtant, à quoi, à qui le destine-t-on? A la fin du mensonge que l'homme est pour lui-même? Sans nul doute. Et c'est pourquoi il est nécessaire, urgent. Oui... Alors d'où provient l'insatisfaction? Si la possession du moi est indispensable, l'acquiescement au « non-moi » l'est-il moins? Que serions-nous sans l'envahissement nocturne de notre être par les rêves? Il faut beaucoup de chaos, disait Nietzsche, pour accoucher d'une étoile qui danse. Les graines mûrissent aussi la nuit.

Le Dr Young, psychiatre anglais renommé, disciple de Jung, précise, d'après l'Enseignement, les quatre états de l'homme : « l'état de sommeil ou de rêve subjectif, dans lequel nous sommes presque tous; l'état de réveil ou de rêve objectif, dans lequel se trouvent ceux qui, ayant pris conscience de vivre *endormis*, tentent de réagir; l'état de conscience de soi et enfin l'état de conscience plus élevé » (p. 183). Autrement dit, le premier travail qui s'impose au disciple est de se réveiller. Nous avons vu, plus haut, les méthodes proposées pour ce réveil. Il s'agit, au vrai, d'un effort de *dissociation*. D'ailleurs, l'Enseignement en appelle toujours à la dissociation. Nous apprenions, écrit Louis Pauwels, « à distinguer en nous les grandes fonctions de la machine humaine : la pensée, les émotions, la fonction instinctive (tout le travail interne de l'organisme), la fonction motrice et le sexe ». On voit à quoi tendent de tels efforts : à une conscience *objective* des éléments constitutifs de soi et du monde. Si l'on se situe, on situe l'autre, on confère à l'autre sa réalité; entre soi et l'autre s'établit alors un dialogue de *réalités*. Citons Pauwels : « Je regarde un arbre. Que suis-je? Je suis un nuage de poussières en mouvement, aspirées par ce que je regarde. Et cet arbre existe-t-il alors? Non pas : c'est une bouche qui m'aspire, un trou dans lequel je me déverse, un prétexte au non-être. C'est un arbre *en creux*. Regarder, c'est d'abord se garder. Et si j'essaye de me garder en regardant, si je tente de me rappeler à moi-même, de me rapprocher de mon centre de conscience, si je me bats contre cet arbre et contre moi-même pour le voir, si je me convoque solennellement à l'existence réelle dans l'acte de regarder, je

convoque aussi cet arbre à l'existence réelle, je lui confère une existence objective. A vrai dire : *je le crée* ». En fait, l'objet de l'attention n'est pas l'arbre, c'est la perception de l'arbre « par rapport à un *Je* compact et fixe obtenu par le sacrifice de tous les éléments de ma personne mis en mouvement par le spectacle ». Dans cet effort, « ma conscience réelle commence à poindre, et en même temps l'arbre passe de l'existence relative à l'existence absolue, il me livre son *être* réel. Je ne vois plus cet arbre, je ne l'examine plus, je le *connais*, nous naissons l'un à l'autre » (p. 86). Le terme, c'est une *con-naissance.*

Oserai-je dire qu'une semblable *con-naissance* est froide? Ne l'ayant guère éprouvée, je n'en puis juger, — mais comme elle ressemble, en définitive, à un divorce! Que vaut l'arbre pour moi, si je ne suis, à un moment donné, l'arbre? Le moi est-il si faible qu'il doive se refuser aux métamorphoses? De quoi se fait le moi, sinon de métamorphoses, d'identifications? Je vois fort clairement la nécessité d'une telle analyse. En revanche, je ne vois guère où commence la synthèse, et toute possibilité de synthèse me paraît précaire. Se regarder regarder est un acte de possession, certes. Néanmoins, où et quand commence la soumission? Et quelle saveur aurait une vie qui voudrait échapper à l'alternance de la soumission et de la possession, de la passivité et du pouvoir? Il nous faut accepter nos sommeils, sous peine, je le crains, d'un redoutable appauvrissement. « J'approchais » dit Pauwels « de cet état de conscience où mon *être* se saisissait lui-même dans sa réalité absolue... Hors de ces instants, je savais que je *n'étais* pas, et la force de la passion, jointe à la puissance des moyens d'observation que l'on m'avait enseignés..., faisait que, pendant presque toutes les heures de ma vie, *je me regardais ne pas vivre.* Il m'en venait une grande angoisse. Il me semblait savoir ce que c'est que vivre en compagnie de la mort et parfois, la nuit, je m'éveillais, croyant rendre le dernier soupir. »

L'échec de Louis Pauwels ne signifie pas que l'enseignement de Gurdjieff soit mortel. Pauwels, je crois, l'a abordé dans un état particulier d'angoisse; il avoue qu'il le prolongea, cet enseignement, hors des limites prescrites, « par une sorte de volonté noire »... D'autres, — je les connais, — y trouvèrent, au moins, le chemin d'une vie moins fausse. Il en est du « gurdjieffisme » comme de tous les apprentissages spirituels : les appelés ne sont pas toujours les élus, il y a des victimes. Qu'un moine meurt des privations qu'il s'infligea ne signifie pas que le christianisme soit une religion funeste. Vers Gurdjieff allèrent beaucoup de désespérés, de malades, il ne pouvait les sauver. Peut-on lui reprocher

de ne pas les avoir détrompés lorsqu'ils croyaient qu'ils guériraient par des moyens « surnaturels »? A la rigueur... Ce n'est pourtant pas là que réside, à mes yeux, le danger. J'approuve davantage Louis Pauwels lorsqu'il s'inquiète d'une certaine sécheresse qui menacerait certains disciples et serait la conséquence du travail d'anéantissement des « moi » successifs. (Mais ne connaît-on pas des prêtres indifférents à tout sauf à leur foi?) Toute émotion, puisqu'elle nous « meut hors » de nous-même, contrarie la découverte du « *Je* transcendantal, achevé et statique » dont parle Husserl. Elle équivaut à une absence. Qu'on veuille alors se ressaisir, se recentrer, constitue la première discipline de l'esprit. Mais mettre fin à l'émotion, c'est aussi mettre fin à *l'enchantement*. Nous risquons de vivre dans un monde sans surprises, désenchanté. Les phénoménologies, qui en disent autant (et souvent plus) sur la pratique de soi, ont au moins le mérite de conduire à un *affrontement*. Que constate-t-on chez la plupart des disciples de Gurdjieff? Une sécession.

Comment expliquer l'attrait exercé par Gurdjieff sur quelques-uns des meilleurs esprits d'aujourd'hui, en particulier sur des écrivains et des poètes? Pauwels est catégorique. D'après lui, ceux qui sont partis avec Gurdjieff à la recherche de la connaissance et de l'unité ont dû s'écarter de ce qui enchante la vie de tout artiste : « un certain abandon, un grand pouvoir de s'identifier aux spectacles extérieurs, aux êtres, au déroulement du paysage intérieur, aux émotions les plus fugaces, aux souvenirs; une grande disponibilité aux passions, etc. » (p. 452). Qu'il y ait ici un danger, c'est l'évidence même. Mais le danger n'est pas moindre, pour l'artiste, de s'abandonner, de s'identifier, de céder au monde. Pauwels sait que toute œuvre digne de ce nom se fonde sur une résistance au monde et à soi. Créer veut que l'on ressente l'instant pour l'éterniser. Mais, dans cette éternisation du passager, il y a une volonté de contradiction et de contraction évidente. L'œuvre ne copie pas la vie, elle en exprime le sens, Malraux le montre admirablement. Ainsi la discipline proposée par Gurdjieff, si elle menace les qualités de spontanéité, — (de quelle façon en être sûr? Il faudrait arriver au terme de l'Enseignement pour en décider), — a du moins pour elle de conduire l'attention vers la substance, d'empêcher qu'elle se perde dans le trompe-l'œil et le trompe-l'âme des phénomènes. Ne peut-on demander à Gurdjieff une « méthode » seulement, et pour le reste s'en remettre à soi-même? Dans ce cas, il y a plus à gagner, me semble-t-il, qu'à perdre. Nous, Occidentaux, ne savons entrer dans la connaissance sans démonstration, nous ne l'abordons pas de plain-pied comme

l'Oriental l'aborde : M. Raymond Abellio m'en paraît fort conscient, qui nous incite à chercher avec lui un Yoga de l'Europe (2). Or Gurdjieff nous propose une méthode. Et qu'elle soit fructueuse, nous en trouvons la preuve dans l'œuvre de Pauwels lui-même : il est peu de jeunes écrivains aussi décidés à rompre avec l'enregistrement passif de la vie, à rejeter les faux-fuyants, à découvrir un terme juste entre le sous-humain et le sur-humain, entre l'homme envahi et l'homme envahisseur.

Le livre de Louis Pauwels m'a incité à relire une fois de plus la correspondance que René Daumal et moi échangions au cours des années 1942-1943. Daumal mourut à l'instant qu'il allait pouvoir délivrer la prodigieuse expérience intellectuelle et spirituelle menée par lui sans discontinuer depuis son adolescence. Il est l'homme de « la guerre sainte », de la guerre contre les infidèles à ce qui n'est pas l'essentiel (3). Pour avoir été interrompue trop tôt, son œuvre, d'un mouvement assuré, n'en gagne pas moins sa place dans l'histoire des idées et des lettres d'aujourd'hui : c'est une œuvre d'exigence intérieure, un « travail », si l'on veut, de connaissance. Assurément, Daumal ne devait pas tout à Gurdjieff. Son attention avait toujours été tournée vers les religions et les philosophies orientales, vers l'ésotérisme. En 1928 déjà, il disserte sur les livres de René Guénon. Il écrit alors : « La trame essentielle de ma pensée, de notre pensée, est inscrite — je le sais depuis des ans — dans les livres sacrés de l'Inde. » Les « exercices » de Jacques-Dalcroze, il les étudie dans un texte de 1934 : « Jacques-Dalcroze semble avoir rêvé d'un enseignement... qui rendrait au mot *comprendre* son sens de prise en soi des aspects de la vie totale » (4) Daumal était prêt pour une rencontre avec Gurdjieff, d'autant qu'il ne doutait pas que toute initiation exigeait qu'on écoutât la parole vivante d'un « maître ». Au demeurant, Daumal employait toutes ses forces à *comprendre*. Tel était son but. Dans ses lettres, le mot revient sans cesse. Je citerai, par exemple, ce qu'il m'écrivait (à propos de la mort de ma femme) en 1942 : « Oublier, laisser le temps et les habitudes émousser la souffrance, ce n'est pas une solution. Ce n'est pas moi qui vous donnerai pareil conseil... Si on oublie, cela veut dire qu'on redevient prêt à subir de nouveau un même malheur, et il n'y aurait pas de raison que cela finisse; c'est d'ailleurs ce qui arrive en général, et c'est pourquoi les malheurs

(2) *Assomption de l'Europe*. Flammarion, éditeur.
(3) Je publiai ce texte, *La guerre Sainte*, en 1942, dans *Fontaine*. Il figurera, je l'espère, dans le prochain volume des *Essais et Notes* de René Daumal, publié, par Mme Vera Daumal, chez Gallimard.
(4) Dans *Chaque fois que l'autre paraît*. Gallimard, éditeur.

de l'homme recommencent perpétuellement. Il ne faut pas oublier, mais *comprendre*... Travaillez, travaillez tant que vous pourrez, — non pour oublier, mais pour *comprendre* ». Et dans une autre lettre : « Vous dites bien : « c'est le courage du courage qu'il nous faut apprendre »... Je voudrais vous dire ce que je sais : mon ami, il y a un espoir, il y a une porte de sortie, il y a une solution à cette antinomie de notre esprit : la vie et la mort, l'homme peut se transformer et vivre dans d'autres mondes... Vous savez déjà que le premier pas vers « la vraie conscience de la vie », comme vous dites, ne peut qu'être douloureux. D'autres, qui ont en mains les moyens de se prouver qu'il y a un « moyen d'en sortir », qui ont vu des êtres humains qui « en sont sortis », n'arrivent pourtant pas, après des années, à admettre qu'il faut passer par une porte de souffrance... Mais je vous dis : il y a une voie de délivrance. Il faut la désirer, — désirer la désirer ».

Je n'ai point cité ces extraits d'un courrier personnel à seule fin de montrer l'étroite parenté qui unit la pensée de René Daumal à celle de Gurdjieff. Cette parenté ne fait à mes yeux aucun doute. Chez l'un et l'autre, on entend la même injonction à la fois impérative et fraternelle : *Eveillez-vous.* (« Buddha », on ne l'ignore pas, signifie « l'Eveillé », « le Grand Eveillé »). Que cette injonction en écho réponde au cri de Nietzsche : « Dieu est mort! Hommes, réveillez-vous », voilà qui ne saurait être négligé. Nous sommes en face d'une des énergies les plus violentes de ce siècle. Gurdjieff serait-il un charlatan, il est de peu de poids en comparaison des forces qu'il permet de détecter. Ce courant conduit-il vers une nouvelle ère religieuse? Les croyances de l'ancienne Egypte vécurent trois mille ans, puis s'évanouirent. Nous savons que les cultes, comme les civilisations, sont mortels...

Quoi qu'il en soit, on voit les problèmes que pose le livre de M. Louis Pauwels. C'est un livre de bonne foi : l'auteur reconnaît les limites de son information et s'il explique pour quels motifs il s'éloigna de Gurdjieff, du moins s'abstient-il de trop juger. Il a voulu seulement témoigner. Mais ce témoignage, où abondent des pages d'une extrême pénétration, — (je songe, en particulier, au chapitre consacré à Katherine Mansfield), — constitue un livre provocant, *arrachant*. Gurdjieff est beaucoup plus que Gurdjieff.

Max-Pol Fouchet.

Paul Claudel : Mémoires improvisés, recueillis par *Jean Amrouche;* 14 × 21 cm., 352 pages, 750 francs (Gallimard). — Une note, en tête, rappelle que les fameux entretiens radiophoniques de Jean Amrouche avec Paul Claudel, ici recueillis, ont fait l'objet de

quarante-deux émissions, du 21 mai ou 21 juillet 1951, puis du 1er octobre 1951 au 14 février 1952. Ces quarante-deux entretiens ne donnent plus dans le livre que trente-quatre chapitres. A-t-on supprimé? On ne nous le dit pas. Les neuf derniers chapitres sont sensiblement plus longs que les premiers. A-t-on remanié, refondu? Peu probable : la sténographie semble respectée avec un scrupule même excessif, — ou avec un abus de négligence. Jean Amrouche commence le dialogue XXVI par ces mots : « Voici un an, presque jour pour jour, que nous avons interrompu le cours de ces entretiens. » Où donc placer cette année dans les dates? Fallait-il montrer aussi ouvertement le mépris où l'on tient le lecteur?

Est-ce Claudel qui a exigé qu'on laissât cette sténographie telle quelle? Si oui, pourquoi ne pas le dire, plutôt que de laisser le lecteur croire à une mauvaise plaisanterie? On ne nous fait grâce d'aucun « n'est-ce pas », d'aucun « somme toute », d'aucun « énormément », d'aucun « eh bien », d'aucune redite, d'aucun tâtonnement. Quand une phrase un peu complexe est restée en l'air, on laisse, plutôt que de la terminer, un relatif ou une conjonction sans verbe. Certes, cela fait nature (il suffit d'avoir entendu à la radio un seul de ces entretiens pour réentendre en lisant l'accent de Claudel, pour retrouver la consistance de sa voix). Mais on sait bien qu'au naturel toute conversation balbutie et ânonne; on sait aussi que l'art radiophonique veut que les interlocuteurs reconstituent, fût-ce par feinte, quelque chose de ce balbutiement, qui seul donne à l'auditeur le sentiment du spontané et du vivant. Mais dans un livre et pour la lecture, cela n'est plus supportable. Il ne s'agissait pas de récrire, ni de falsifier; il suffisait de retouches minimes, — non de soins de beauté, mais de soins de propreté.

Cela est d'autant plus regrettable que, s'agissant de Paul Claudel, un tel livre devrait être et est en effet de première importance. C'est un document que rien ne saurait remplacer. Car Jean Amrouche fait admirablement la liaison entre Claudel et son public : avec tact, avec une douce fermeté, il pose précisément les questions que les lecteurs de Claudel et ses spectateurs voudraient lui poser, — celles sans doute auxquelles on ne trouverait pas de réponse dans des *Mémoires* qui ne fussent pas « improvisés ». Rien, semble-t-il, ne justifierait mieux ce genre littéraire nouveau. Mais, mon Dieu, pourquoi prêter tant de négligence à un homme en qui il faut voir un des maîtres et créateurs de la langue? — S. P.

Voyage en Italie, par *Jean Giono;* in-16, 264 pages, 450 francs (Gallimard). — On a déjà beaucoup parlé de l'évolution récente de Jean Giono; mais Giono avait encore à nous surprendre. D'abord ce roman, *Angelo,* qui n'a paru jusqu'ici que dans la *N.N.R.F.* Dès les premières lignes lues on se frottait les yeux : on croyait à un pastiche de Stendhal, — du Stendhal de la *Chartreuse.* Mais un pastiche si bien fait, et où le pasticheur entrait si avant dans la pensée, dans la tournure, dans la manière, dans l'attitude et le comportement mêmes du pastiché, qu'il fallait que ce fût tout autre chose qu'un pastiche. Autre chose, mais quoi? Car à tant de ressemblances il manquait encore une analogie. Il manquait non pas le chant, mais le souffle qui pousse le chant, le rythme respi-

ratoire, la chaleur animale, et peut-être aussi le vaste système de pensée qui est propre à Stendhal, et puis ce riche et libre courant qui chez lui va de la chaleur animale à la pensée et de la pensée à la chaleur animale. Mais comment concevoir, en revanche, qu'un style fût si bien modelé sur un style sans qu'une nature fût modelée sur une nature? C'est une chose bien étrange qu'*Angelo*, à la fois ravissante et monstrueuse. Les caractères du *Voyage en Italie* sont les mêmes; moins voyants sans doute, parce qu'il ne s'agit pas d'un roman et parce que les « ouvrages de référence » sont maintenant les journaux de Stendhal plutôt que la *Chartreuse* (journaux de voyage et *Journal*); — mais les mêmes. D'ailleurs Giono cite Stendhal au moins deux fois; ces lignes-ci, par exemple, sur Padoue, sont doublement significatives, révélant à la fois le Stendhal qu'il lit et l'Italie qu'il recherche : « J'avais envie de voir le café Pedrocchi. Je ne tenais plus en place. Il est exactement tel que le représente la photographie qui est en tête du tome cinquième du journal de Stendhal édité par Honoré Champion. Je n'ai pas du tout envie de boire un moka célèbre ni de déguster une glace fameuse. Je tiens à passer, lentement, mais sans m'arrêter. Je veux voir cette terrasse sur laquelle Henri Beyle trouva tant de drawback mais je veux la perdre de vue tout de suite pour ne pas lui enlever sa valeur romanesque. » Une certaine manière de se montrer attentif au bonheur, c'est-à-dire à soi-même, voilà ce que Giono a appris de Beyle. Voyager, c'est offrir à soi-même les provocations qui permettront à cette qualité de bonheur de se déployer. Écrire le journal d'un voyage, c'est prendre la conscience la plus vive de ces provocations, donc de soi-même, donc de ce bonheur. L'exemple vient de plus loin que Stendhal : de Montaigne. Sur l'itinéraire Manosque, Milan, Venise, Padoue, l'Apennin, Florence (le livre ne va pas au delà) Giono se garde bien de rien dire qui fasse double emploi avec le *Guide bleu*. Ce ne sont pas les objets du voyage qui l'intéressent, c'est lui-même voyageant; un garçon coiffeur peut l'amuser ou l'émouvoir mieux que Vinci; mais il n'a pas l'affectation de refuser de se laisser toucher, ou de se laisser voir touché, par une fresque ou par un paysage. « Je suis allé une dernière fois revoir le Musée des Offices. J'ai trouvé au bout de la galerie un cabinet exigu où l'on faisait la toilette à deux petits Chardin. C'était une tête de garçon et une tête de fille. Je suis resté en contemplation devant eux dans le bonheur le plus parfait jusqu'au retour de l'ouvrier (qui était sans doute allé boire un coup). » Ce sont les dernières lignes du livre. On voit souvent les peintres changer de manière : les écrivains, à ce point, non — probablement parce que le langage, par le sens des mots, vous tient son homme autrement serré que ne le font les brosses, les couleurs et l'huile de lin. Que Jean Giono ait pu passer de l'extrême du dionysiaque au style des lignes que je viens de recopier, voilà ce à quoi je dois bien avouer que je ne comprends rien. — S. P.

Le Maître de pension, par *André Dhôtel*; 14×19 cm, 304 p., 540 fr. (Grasset). — A mesure qu'il édifie son œuvre, André Dhôtel continue à décanter et son langage et son récit. Et l'*aura* qui entoure ses héros n'en est que plus subtile et mieux accusée. Les personnages-Dhôtel de ce nouveau roman, Michael, les autres garçons trouvés, Annie, demeurent, et plus que jamais, fidèles à leur créateur. Le neuf, c'est que, tout en vivant comme leurs aînés dans le monde

des essences, ils sont cette fois pris dans l'existence des hommes. Il y a les histoires de Romeyre; il y a le grouillement des gens du village; et il y a tout l'entremêlement des histoires Romeyre-village. Les héros ne sont plus seulement des spectateurs; ils sont engrenés. Lorsqu'il s'agit de dénouer ces intrigues compliquées, cela ne va pas, il est vrai, sans quelques grincements; mais le passage qu'André Dhôtel accomplit ici du poétique au romanesque, et cette épreuve du rêve qui affronte maintenant la nécessité au lieu de la contempler du dehors comme naguère, me semblent quelque chose de neuf ou de rénové dans une œuvre qui prend de ce fait une sorte de dimension nouvelle. — S. P.

Mutinerie à bord, par *Jacques Perret;* 16×21 cm, 204 p. (Coll. « Bibliothèque de la Mer », Amiot-Dumont). — De l'histoire qu'il raconte Jacques Perret croit qu'elle est une histoire vraie : il l'a trouvée résumée en dix pages dans un vieux livre de prix relié rouge et or. — La notice de l'éditeur parle bien de témoignages de survivants, de pièces du procès, de tradition orale, d'un récit entendu par l'auteur : l'éditeur n'a pas dû lire le livre. — Un trois-mâts barque, le *Fœderis arca*, en 1864, charge à Cette une cargaison de vins et spiritueux à destination du Mexique, avec un équipage de fortune, lequel boit la cargaison, se mutine, et finit misérablement. Les cinquante premières pages sont étourdissantes. Puis l'auteur commence à s'ennuyer, peut-être parce qu'il sait d'avance où il va; quant au lecteur, ma foi... — S. P.

L'huile sur le feu, par *Hervé Bazin;* in-16, 336 p., 495 fr. (Grasset). — On voit tant de jeunes écrivains se défaire, à peine jetée une flambée de fleurs précoces : quelle joie d'assister à une maturation qui s'accomplit. Hervé Bazin a transformé ses défauts en force et en puissance. *L'huile sur le feu* est un roman de forme traditionnelle, et qui ne fera pas révolution dans l'art romanesque; mais c'est un roman construit, poussé, de forte densité romanesque. Dès les premières pages, dès les premières lignes on entre dans le monde d'un écrivain qu'on sent maître de ses moyens. Seules les deux dernières pages du dénouement tombent dans la grandiloquence (j'entends celle de l'invention, non celle du langage); et puis la manière qu'a l'auteur de se débarrasser de la narratrice relève du *truc* et non de la nécessité romanesque. Mais quel peu ordinaire progrès sur les premiers livres! — S. P.

Ana de Madame Apremont, par *Marcel Jouhandeau;* in-16, 236 p., 480 fr. (Gallimard). — Recueil de mots, de propos et d'anecdotes dont l'héroïne est la mère d'Elise, et qui rappelle le Jouhandeau des bonnes années. Plus sec peut-être, — à moins simplement que l'effet de surprise ne soit émoussé. — S. P.

Sur le plaisir, par *Bernard Grasset;* 11×17 cm, XXVI-106 p., tirage limité à 1.752 exemplaires (Grasset). — Bernard Grasset poursuit son œuvre d'essayiste et de moraliste, — en allongeant sur les rayons de la bibliothèque la série de ses charmants petits volumes amicaux. Cette fois il analyse le plaisir. Sans tricher sur le sens du mot. Mais surtout l'analyste de la « chose littéraire » recherche curieusement comment les créateurs peuvent se détourner du plaisir. En faveur d'un plaisir plus fort? Mais alors pourquoi les derniers mots sont-ils de regret et de déception? — S. P.

Les deux bouts, par *Henri Calet;* 14×21 cm, 296 p., 560 fr. (Coll. « L'Air du Temps », Gallimard). — Le Paris d'Henri Calet n'est pas celui que psychanalysent les subtils. C'est celui que signale, par exemple, « le grand escalier de la gare Saint-Lazare, le matin, lorsqu'il est pareil à une cascade, faite d'êtres humains, qui coule de là dans la ville, au risque de la faire déborder ». Celui « des Français que l'on ne questionne pas souvent, sinon jamais, sur leurs goûts et leurs habitudes, leurs manies, leurs distractions, leurs projets ». Celui, enfin, des gens dont la préoccupation est d'abord d'arriver à « joindre les deux bouts ». Henri Calet a interrogé et regardé vivre 18 d'entre eux, de métiers et de milieux les plus divers. Il rapporte ce qu'il a vu, sèchement, sans commentaires ou presque. Son livre est admirablement fait pour ramener à des sentiments vrais ceux qu'intoxique la littérature. Un livre de réalité, de salubrité, de vraie humanité. — S. P.

A bâton rompu, par *Henri Monier;* 14×19 cm, 272 p., 480 fr. (Pierre Horay). — Trente ans de souvenirs, de mots et d'anecdotes, illustrés par l'auteur et les humo-

ristes ses amis. Comme pôles, la gaieté et la bouteille, l'*Œuvre* d'autrefois et le *Canard enchaîné*. A vrai dire, ces pages perdent parfois de leur bouquet dans le flacon trop largement débouché qu'est un livre. — S. P.

L'exorciste, par *Henri Pourrat;* in-16, 288 p., 500 fr. (Albin Michel). — La vie d'un saint — un saint qui n'est pas encore canonisé mais qui pourrait l'être : François Gaschon, lequel vécut en Auvergne de 1732 à 1815. L'histoire n'est pas seulement édifiante; elle est belle. Elle l'est aussi par l'art qu'a Henri Pourrat de vivifier les vieilles choses : on ne sait comment, sans aucun recours aux trucs faciles de l'anachronisme, par un sentiment vif et profond des choses profondes et permanentes. — S. P.

Jean Guéhenno : **Aventures de l'esprit**; in-16, 248 p., 490 fr. (Gallimard). **La France et les Noirs**; 11×17 cm, 144 p., 290 fr. (Gallimard). — Ce titre d'*Aventures de l'esprit* me paraît un peu trop romanesque pour exprimer le trait commun de ces divers essais. Car ce n'est pas l'aventure pour elle-même qui touche Jean Guéhenno, humaniste de gauche, mais plutôt l'effort convergent de quelques nobles exemplaires humains pour promouvoir dans le monde ou en eux-mêmes des exemples d'humanité plus dignes d'une noble idée de l'humanité. « La France et le monde », « Notes sur Voltaire », « Renan ou l'équation de l'humanité » (on a lu cet essai naguère dans le *Mercure*), « Essai sur J.-J. Rousseau », « L'Université dans la Résistance et dans la France nouvelle », « L'éducation populaire et la crise de la civilisation », « Entretien avec de jeunes journalistes » : l'unité de ces sept études si diverses est dans l'esprit qui les oriente et dans la sensibilité qui les anime. — Esprit et sensibilité qui inspirent également *La France et les Noirs*, récit d'un voyage, ou d'une mission, en A.O.F. : récit et notes, images et couleurs, mais aussi jugements, avertissements, prise de conscience. En un siècle où on ne voit plus guère de moralistes, Jean Guéhenno est un moraliste, dans le meilleur sens du mot. — S. P.

Procès imaginaires, par *Jacques Hamelin*, préface de Jacques Charpentier; in-16, 192 p. (Editions de Minuit). — L'idée était piquante pour un avocat : prendre l'affaire Colonel Chabert, l'affaire Julien Sorel, l'affaire Thérèse Desqueyroux, et traiter comme au prétoire le pour et le contre. Si je vous dis que cela n'ajoute guère aux trois romans — sinon beaucoup de pages de moindre allure, — en serez-vous très surpris? — S. P.

Saint Jacob, par *Jean Cabriès*, 446 p., 690 fr. (Ed. Plon, collection Roman). — C'est le Jacob de la Bible, successivement brouillé et réconcilié avec Dieu, parce qu'élu de toute éternité. Le choix de ce sujet présente quelques inconvénients. Tout d'abord Thomas Mann l'a traité, et de quelle façon magistrale! Secondement, l'histoire de Jacob, revécue au jour le jour, comme Cabriès s'y applique, cesse d'être le mythe d'une prédestination pour devenir une biographie agitée, d'où Dieu est presque absent, le drame mi-bourgeois mi-paysan d'une curieuse famille. L'analyse psychologique l'emporte trop souvent sur le commentaire métaphysique, ce qui revient finalement à diminuer et presque à supprimer le sujet.

Ceci dit, il faut saluer en Cabriès un écrivain remarquable, sensible, intelligent, aussi bon observateur qu'excellent peintre, de tempérament sain, charitable et humain. Presque un fils de Rembrandt. Un écrivain surtout qui, semble-t-il, aime écrire. C'est-à-dire, pour notre époque, un oiseau rare. — G. P.

Sagesse et Chimères, par *René Bertrand*, 330 p., 540 fr. (Ed. Bernard Grasset). — Il est évident que les nombres jouent un rôle important dans l'histoire de l'humanité. Il est en particulier très intéressant d'essayer de dégager de l'état actuel de nos sciences, si peu familières au public, quelques idées simples qui rattachent nos connaissances d'aujourd'hui à certaines constantes de l'esprit humain. Mais il est pour le moins exagéré, sinon ridicule, que l'éloge de la triade, chère à Pythagore et à Aristote, amène M. René Bertrand à condamner le bouddhisme, le rationnalisme, le matérialisme, l'idéalisme, etc., pour ne sauver de l'hécatombe que quelques Chinois et quelques philosophes grecs, Pascal et éventuellement Hegel. — G. P.

L'autre Patrie, par *Nina Gourfinkel*, 344 p. (Ed. du Seuil). — Ce second volume des « Mémoires » de Nina Gourfinkel va de l'entre-deux-guerres à 1945. Un nouveau témoignage sur une époque que nous connaissons bien? Non, car ce témoignage nous apprend, par

exemple, beaucoup de choses sur la politique de Vichy à l'égard des réfugiés étrangers. Nina Gourfinkel sait admirablement tirer profit de se situation de Française volontaire, si l'on peut dire, à la fois plus libre et moins libre que nous de juger de la France. Elle a réussi à faire de son déracinement une « passion réfléchie » pour la vérité.

La même ambivalence se retrouve dans son talent littéraire. Excellent chroniqueur et conteur amusant, elle est aussi un essayiste et un moraliste au niveau des événements planétaires qu'elle évoque. L'amour du concret et le goût de l'abstraction s'équilibrent harmonieusement en elle. — G. P.

Dostoievski, par *René Fülöp-Miller*, 232 p., 450 fr., in-16 (Ed. Albin Michel). — **Dostoievski le Coupable**, par *Dominique Arban*, 276 p., in-8°, 600 fr. (Ed. René Julliard). — Ce premier essai nous aurait peut-être été utile il y a trente ans. Aujourd'hui, il ne fait que répéter certaines choses que nous savons déjà. De plus, il accrédite dans le public certaines fausses vérités. Rien de plus superficiellement journalistique, par exemple, que l'identification de certains personnages de Dostoievski avec Mussolini, Hitler ou Staline. Comme si le romancier russe était la clé passe-partout de notre époque.

Pour Dominique Arban, au contraire, Dostoievski est avant tout un homme. Le secret de son œuvre ne nous est pas révélé par l'Histoire, mais par *son* histoire. Il est très juste de considérer cet auteur comme un de ceux pour qui fiction et biographie sont presque une seule et même chose.

Dominique Arban a pour elle d'être d'origine russe, de nous avoir donné déjà le premier volume de la *Correspondance* de Dostoievski, de connaître dans ses moindres détails l'œuvre complète du romancier. Elle nous ramène au sein d'une société réelle, au centre d'un drame psychologique concret. Ses thèses sont solides, ses rapprochements séduisants, ses conclusions prudentes. Beau travail modeste et efficace de mise au point, — sur la base duquel les lecteurs ne manqueront pas de rêver. Dominique Arban peut être satisfaite : elle nous empêche d'errer, tout en nous donnant à penser. — G. P.

POESIE

HENRI MICHAUX : *FACE AUX VERROUS* (1). — Du très bon Michaux. Mais rappelez-vous ce que signifie pour Henri Michaux être bon.

Ne prenez pas ce mot au sens comestible : de vous lecteur à cet auteur-là, ce serait renverser les rôles. Le voici toujours mieux en possession de sa méthode pour faire de nous les complices impatients de notre propre rôti. Les détails de l'embrochage peuvent nous saisir un peu, jusqu'à ce qu'on ait compris que nous appelions rassurant ce qui ne devrait pas nous laisser la conscience tranquille.

Et pourquoi donc cette aisance, cet enjouement de Michaux à soulever toutes les pierres sous lesquelles était assoupie une terreur? mais bien parce que, où nous voyons de l'étrange, lui, il s'est construit, défi après pari, un autre naturel. En comparaison, Jarry devient gaucher, Fargue attendu, Alice campagnarde, Villiers traitable, Kafka opaque, Lagerkvist hygiénique. Ce coup-ci, le

(1) Editions Gallimard. — V. René Bertilé : *Henri Michaux* (Seghers).

bout-de-bois est enfoncé dans les *oneilles* jusqu'au point d'être bien entré dans les mœurs.

L'impression de fatalité, sans l'ombre de pathos, est extraordinaire, — ce bruit dépasse les frontières de Grande-Garabagne. « Face aux verrous » du monde veut dire qu'ils casseront ou qu'alors ils diront pourquoi. Soit qu'on leur rajoute du sentiment de claustration, soit qu'on les compromette dans toute une histoire d'oubliettes et de pot-aux-roses. D'abord qu'est-ce que vous appelez le monde? Ah.

Dites à partir de quoi on vous en a mis, tout doux, un autre à la place. Il est tout de suite très difficile de distinguer ce qu'il faudrait replâtrer dans le dégât-maison pour retrouver, je ne dis pas une vie normale, je ne suis pas fou, mais seulement notre petite vie sans Michaux. Il dispose d'une faculté qui fait merveille : l'ambiguïté péremptoire. Tous les charmes à la fois de l'opération Tantale : « O la belle table appétissante! » Minute : ça mord.

Le naturel. Et, par conséquent, quelle prestesse! proprement homicide.

Le préposé passe, resserre un carcan, replante une dague au dallage, gradue son curare. Son effet le plus sûr est la prétérition engageante : ce qu'il y a de plus ténébreux dans ses noirceurs, c'est les blancs qu'il y ménage (ce que le graveur d'Apparitions appelait « Ecriture d'épargne »); tout ce qu'il affecte de n'avoir pas même besoin de nous rappeler nous met dans le bain jusqu'au bout des pensées que nous n'avons pas même osé avoir. Tout votre cher tas d'horreurs et de misères, qu'il n'y ait plus à revenir là-dessus, il vous le démontre en se contentant de n'en ouvrir qu'un petit coin : « Vu? »

Renfoncé, le vidé dans son vide, le mytheux dans ses mites. Rien dans les poches, et pas d'ennuis. Vous avez ces « Tranches de Savoir » à porter pour le voyage au niveau du cœur, elles ressortent dans le dos. Dans les genres à double tranchant, vous avez la bonne moitié du livre, ces « Nouvelles de l'étranger » auxquelles le *Mercure* avait donc raison de faire une première édition pareille à un écrin : premièrement, les nouvelles, nous savons depuis maintenant quarante ans qu'elles sont des faux ou des rossignols; et l'étranger, nous savons que c'est un mal qu'il vient faire chez nous ou que nous allons rapporter de chez lui, c'est surtout devant Michaux le terrain à utiliser pour d'imparables tirs indirects. Au bout des contes, une « Fin de domaine » : les nains y grouillent, ces raccourcis — entre autres —

par le symbole desquels les superlatifs de la dérision à la Michaux nous retombent sur les épaules.

Prestesses. On n'a pas laissé en Garabagne les « jeux de glace ». C'est plutôt à présent la phase du court-circuit. *Attention au bourgeonnement. Ecrire pour court-circuiter.* Sur le passage du courant personne ne sera déçu : j'imagine le lecteur parfait; Michaux l'installe poliment dans la chaise fatale, cependant que l'horloge parlante lui compte ses dernières secondes en répétant : « Pardon de vous déranger. »

Un marasme courtois anime ces paysages du Fléau Bénin, ces populations martiennes à l'impérialisme hypotendu; une alarmante bonhomie du procédé nous environne d'une ouate où l'on se sent déraisonné de vivre. Le pire dans notre situation est de convenir que l'homme — *quoi qu'il en soit* — reste un Acclimaté. Dans une atmosphère d'accueil qui par moments frise la jovialité, la machine à décerveler tourne rond et feutré parmi tous les petits soins du cannibalisme le plus scrupuleux. Aucun système n'a donné un rendement aussi régulier dans le cauchemar dirigé, le défoulement préventif, le maléfice minuté, l'écorchage d'art.

La façon néanmoins autoritaire d'amener de très loin des accrochages entre les objets les plus connus pour leur répugnance aux réunions de famille, ceci s'appelle du travail de poète : le recueil s'ouvre par quatre poèmes.

Tous les recueils de Michaux se réclament de la poésie. Je sais : qui dit poème aujourd'hui se représente seulement du moignon typographique. Pour cette fois cependant, ne vous fiez même pas à ce piège-là : sous cette plume, le déconcertant est pointilleusement concerté. Cela ne veut pas dire que nous ne restions dans la para-poésie; mais tout de même sur les chemins mystérieux de la pré-poésie. A un endroit, elle s'intitule « Poésie pour pouvoir ». Forcément. Quand on a été « un barbare en Asie », on sait que poésie veut dire *moyen d'action :* ici, elle est posée sur des paliers de catastrophes où il y avait demande d'explosifs.

L'anti-terre de Michaux a toujours un air d'après et d'avant quelque chose : or, qu'est la poésie sinon trajet entre ce qui dut être et ce qui voudrait advenir? Dans ce goulot entre deux réels, l'un qui s'en va, l'autre qui arrive, il nous pousse, il nous bourre à petits coups secs, du droit et puis du gauche, — mais naturellement c'est toujours le Grand Combat, celui qui fait une juste renommée! *Gestes du défi et de la riposte,* on ne s'en tirera pas sans bleus sur la peau de l'entendement. Le poète se reconnaît aux corps-à-corps. Et les premiers sont ceux où, se colle-

tant avec le langage, Michaux l'a fait être ce qu'il n'était pas.

Le poète est ce soigneur qui fait des battus contents. Derrière ses enfilades de maximes asphyxiantes, de fictions minées, de paraboles à retardement, Michaux guette une poésie à ses origines où elle n'était que des coups à l'estomac d'une communauté. Il protège l'entrée de son livre en inscrivant sur les piliers les imprécations des mauvais génies d'Egypte et de Babylone :

Je rame
Je rame
Je rame contre ta vie
...Je rame contre tes jours
Dans la maison de la souffrance tu entres

Magie noire. L'aveu suit, en majuscules : EFFICACE. Cette littérature est une efficace : AGIR JE VIENS... *Je viens — Ce chant te prend.* Au fond, qu'y a-t-il de changé par rapport à Banville, Whitman, Anna de Noailles, baîllant ou roucoulant après leurs proies de jeunesses futures ou vivantes? Michaux ôte les rembourrages de la trique à se faire aimer.

A l'autre bout du livre, Table des matières : c'est un programme d'informations sur de bonnes bourgeoisies de succubes, des réglements sourcilleux de monstres nos mitoyens; un carnet de route du Déroutement, où les notes journalières sont classées en sections pour les besoins de la pédagogie; une collection de tests — et même d'auto-tests — sur le comportement de quelques une de nos cellules imaginatives dans les batailles d'amibes.

Et chaque section pourrait avoir été retrempée à son tour dans la tradition asiatique. Tel poème en prose, *L'impossible retour*, retrouve la structure des encorbellements primitifs. Telle sardonique moralité voisine presque avec les thèmes et le tour subtil d'un Saadi : *Que donnerait une distillation du monde? demandait, émerveillé, un homme, ivre pour la première fois.* Un promeneur du bazar Univers traduit spontanément le spectacle en images d'une religion à l'envers (au fait, dans ces mondes d'insectes, on n'est guère religieux que comme la mante.)

Le lecteur en viendra à se demander s'il n'y eut pas des humanités où la poésie était une partie liée avec une espèce de méchanceté du dessous des choses; Michaux ne désespère pas de récupérer ce qui s'en est perdu. Il a pour lui un ressort qui se voit peut-être mieux de l'extérieur, peut-être une des rares clés dont il ne soit pas le maître, — si la formule était prononçable, je la nommerais *une faim d'ères.*

Il voulait visiter la maison, mais seulement sens dessus dessous;

la grande affaire est de changer *surtout la fameuse relation cause-effet. Elle était lassante, ne trouvez-vous pas?* Maintenant que vous l'avez dit, nous le trouvons. Mais attention, on peut se lasser du contraire. Le passe-temps le plus réussi de Michaux est, en effet, d'irriter en nous l'organe de la causalité. Ceci accordé, on se fait à tout; l'histoire, ce n'est jamais que des relais de lassitudes. Michaux a découvert un filon; on voit qu'il est riche; le hic, c'est que l'homme qui trouve un filon perd la vue du côté opposé. L'invention chez Michaux fonctionne à perte de vue, et tranquillement; peut-elle inventer autre chose que du Michaux? Je crains que l'art suprême ne soit, pour une bonne partie, le pouvoir de changer d'homme plusieurs fois.

Même des lapidés par toutes les ressources de l'art peuvent se fatiguer. Je sens ce qu'il y a de tonique dans la peinture d'un monde poussé à bout par tous les bouts. Je considère l'énergie qu'il y a à jouer la sympathie sur l'antipathie. J'aperçois comment sont dénudés les joints par où sadisme et masochisme s'articulent sur l'angoisse quotidienne, et j'apprécie que ce soit sans appuyer sur l'appareil sexuel. Hélas, qu'on soit poète, fauteuil ou peste, comme il est difficile de ne pas être d'époque! Un grand presti-*Gidi*tateur a persuadé au plus bluffé de tous les siècles que les mauvais sentiments fournissent plus à la littérature que les bons; on en reparlera avant 2054. Me voici très embarrassé de savoir si je suis plus content pour mon siècle qu'il ait Michaux, ou pour les autres qu'ils ne l'aient pas eu.

Mais non : il y a un juge qui en décide; ce n'est pas la morale, même à l'envers; c'est le style : parce qu'il est le signe de force. Et parce qu'à cette vertu-là Michaux ne lance ni malédiction ni sarcasme, parce qu'en lui la chose intacte est la vocation de beauté et, quoi qu'il en ait, l'émission de mystère. Quand il apostrophe l'homme :

J'ai lavé le visage de ton avenir,

il peut se féliciter d'une extermination de faux-semblants, mais nous, nous le louons d'avoir décrassé le monde dans un onguent de phrases admirablement faites. La malice des malices, c'est d'avoir pour serviteur un sens magistral du morceau. Ecoutez : *Chez nous les oiseaux, toutes fenêtres ouvertes, sont invités aux concerts. Musique percée d'appels, qui les immobilise, stupéfaits et concernés.*

C'est bien plus, c'est, tout au fond, un insatiable appétit de rêverie et de dépaysement, une contrepartie fondamentale où l'humain griffé et becqueté a donné à ses tronçons leur meilleur rendez-vous, et la meilleure unité de l'homme est bien cette pré-

sence ici d'un chant. Lisez les pages qui commencent ainsi : *Du passant inconnu le visage qui venait à ma rencontre était si triste, que dans le temps de parcourir quelques mètres jusqu'à moi, il grava dans le mien deux rides profondes...*

La tendance d'un écrivain est un jeu où l'on entre et sort; ses beautés, on ne les lui rend pas.

Raymond Schwab.

Bestiaire pour un enfant poète, par *Pierre Menanteau* (Collection « L'Oiseau de feu »). — Un poète qui, défiant la pétrification de l'homme par la ville, se réfugie vers l'enfance et la nature, se trouve, sans effort, médiateur entre celles-ci; c'est une séduisante idée d'offrir la deuxième à la première. Ce mince cahier donne « à l'enfant qui fait ses premiers vers » la palme de l'oiseau sur l'étang, la griffe de la chauve-souris qui s'accroche à la branche :

Légère, elle suspend
A la branche une patte,
Sa langue délicate
Effleure le courant.

Et en même temps qu'elle
Toute droite dans l'eau
Etirant son museau,
Boit son ombre fidèle.

Nul ne perçoit le bruit
qui ride l'onde à peine.
— Au-dessus est le chêne,
Plein d'astres et de nuit.

Frais album, simple et savant; bonhomie de la maturité, finesses du vieux routier; le plain-pied des comptines, l'art des rythmes calculés. Du milieu de ses propres jeux d'esprit, l'écolier — qui d'ailleurs n'est pas lui-même choisi indemne des premières atteintes littéraires — est pris par la main pour refaire insensiblement vers la poésie qui arrive le chemin que le poète a refait vers la vie qui commence. « La terre est toujours belle », mais, dit l'escargot,

Elle est encor plus belle
Quand il tombe de l'eau.

Panorama critique de Rimbaud au Surréalisme, par *Georges-Emmanuel Clancier* (Seghers). — L'impartialité n'est pas la vertu des anthologies, devenues l'art d'équilibrer des bosses avec des trous. Pas un mot de P. de la Tour du Pin, pas un vers de Marie Noël : ce n'est pas le côté légal de la « voie royale » hors laquelle il n'est que « néo-parnasse », « dissidences », enfin tout ce déviationnisme, la poésie en vers. Ligne de démarcation : « l'attention à ce verbe nouveau » qui sort de Rimbaud. Et qui n'en sort? Voyance à la portée des plus petites bourses. La grande rimbaldingue des entre-guerres. Vous savez bégayer, donc vous savez chanter. Le livre, à partir de son parti pris, est de bonne foi; il surprend dès lors par des justesses d'admissions, des lucidités d'évaluation (en dépit d'un penchant généreux vers des considérations extra-poétiques), et même de courageuses nuances à l'égard des ouailles. Je lui suis reconnaissant de poésies denses ou curieuses sous des signatures où je n'en attendais pas, de me laisser à moindre distance de lui en le fermant qu'en l'ouvrant. Mais beau sujet de bachot pour 2954 : « D'après la découverte du fameux *Codex Clancierus*, dites quelle idée vous vous faites du genre littéraire que les anciens appelaient poésie. »

G.-E. Clancier ajoute au voyage un train spécial pour hôte de marque : un *André Frénaud* des « Poètes d'Aujourd'hui » (Seghers). Biographie pareillement fouillée, militante; sélections et inédits frappants. Festivals d'un seul compositeur, jugements derniers où on attend la patte blanche du génie. — Et encore un Clancier (encore chez Seghers). Son *Vrai Visage*. Il l'est pour nous comme le poète après l'historiographe. Mais entièrement? Je retiens ce qui me paraît nature sensible souvent couverte par une voix que durcit la confiance en des formes d'époque :

Droit au cœur de la nuit tremble [mon cœur...
...L'odeur de l'été sourd de ton [visage
En tes yeux je lis l'aventure du [monde
Et l'énigme d'une nuit où s'en vont [nos pas.

L'Effraie et autres poésies, par *Philippe Jaccottet* (Gallimard), « Mé-

tamorphoses »). — Les prix littéraires ayant atteint le régime de l'averse horaire, il en tombe sur des livres qui ont du mérite. Exemples, Jacottet et Grosjean. Tout le monde veut être timbalier, c'est-à-dire le chef d'orchestre de demain; les candidatures à la petite flûte réservent de quoi dérouter la compétition : qui eût cru maintenant à un légitime héritier d'Odilon-Jean Périer, « fantaisiste » laissé par Clancier à la porte de « l'esprit nouveau »? goûtez ceci pourtant :

Comme je suis un étranger dans [notre vie,
je ne parle qu'à toi avec d'étranges [mots,
parce que tu seras peut-être ma [patrie...

Façon détendue, dans un rythme inné, d'être nature, choix, mystère. Plus d'égalité dans le reliquaire eût exclu du journal poétique tout reste de journalisme; mais avant nous le poète dit :

Sois tranquille, cela viendra! Tu te [rapproches...
...d'un à l'autre mot tu es plus [vieux.

Simplement mûrir de toutes (ses) années! Comme ils sont probants dans une voix jeune, le sentiment de la caducité, la seule impatience d'être soi!

Fils de l'Homme, par *Jean Grosjean* (Gallimard). — De Jean Grosjean d'admirables traductions de prophètes dans la *N. N. R. F.* : pourquoi, y rétablissant avec feu le rythme du vers hébreu (et je me réjouis que ce soit sur le principe de notre traduction des Psaumes), luxe-t-il systématiquement ici celui du vers français (césure fatale au cinquième pied)? Un cours tumultueux de poèmes rappelle, et dès les « incipit », les grandeurs bibliques; le même guetteur passionné, ravagé, interroge les mêmes paysages d'âme que dans le *Livre du Juste* naguère peint avec des couteaux à la Grünewald. Est-ce par contagion que je ne sens pas ma démarche assurée à travers des bombardements de trouvailles et des pluies d'éclats?

Poèmes d'hier et d'aujourd'hui, nouveau choix de poèmes et poèmes inédits, par *André Spire* (Corti). — Au soir d'une vie, en rassembler la fleur : cinquante ans de poèmes émeuvent. Tous des chants de quelque avant-garde. Contre toutes les conventions, sociales, rythmiques, pour tous les dénudements. Pour le relèvement de tous les écrasés, avec défi aux installés, et même à la poésie future, de vous passer sur le corps. Des dates, pas d'âge dans un même entraînement musculaire.

Ni les grands mots, ni les grands [gestes...

Une vie fonce vers sa propre pureté, ses obstacles ne sont pas dans les mots. Ce fait est peut-être son principal obstacle. Charmes de la chanson populaire, vigueurs du prophétisme; option pour le « rauque » des voix; refus de tout luxe — c'est un problème que les rapports de la poésie avec le luxe. Non que le poète soit loin des beautés du monde,

Une lumière dans la nuit.
Une voix par la fenêtre ouverte.

Mais il les capte au ras de la nature, celle des champs, celle des passions, celle des langages.

Poèmes à l'autre moi, par *Pierre Albert-Birot* (Caractères). — Colloque intérieur à éclairs et à ressorts; passa inaperçu en 1927. Glanes : « J'ai peur de t'effacer en te regardant... », « Le jour heureux d'être aujourd'hui... » Il y en aurait bien d'autres. L'ombre de Corbière prie pour sauver tout l'étonnant *Troisième Poème :*

... Et voici que j'aime aujourd'hui
Comme dans un grand paysage
A voyager sur mon visage
Avec mon amitié pour lui

Tu vois je me réconcilie
Avec moi tout entier merci...

Memento. — Un important *Grégoire de Narek et l'ancienne poésie arménienne*, par Luc-André Marcel (Cahiers du Sud). — *Acrocités antiques*, par Théodore Kœnig (Ecrivains Réunis), le titre annonce bien les ubuesques « manipulations » linguistiques et coquilles préméditées. — Jeux et plaisirs de poètes : mariniers, Jacques Arnold, *Sonate de la Marne* (La Bouteille à la Mer); « à la manière » d'Alphonse Allais (*Temps Mêlés*, févr. 54); ébats avec le vers français, Mireille Vincendon, *Le Dialogue des Ombres* (Seghers). — R. S.

THEATRE

EGMONT de Gœthe présenté par Raymond Hermantier (*Théâtre Marigny*). — Une fois de plus, Hermantier a tenté une noble et généreuse aventure, et nous aurions tous voulu qu'elle fût triomphale. La chose était-elle possible? J'en doute un peu, car l'œuvre de Gœthe, dès la lecture, laisse paraître, malgré ses beautés de langage et de pensée, une irréductible froideur scénique. Elle demeure plus narrative que dramatique; les personnages se racontent, se décrivent, rappellent longuement les conflits où ils sont engagés, au lieu de trouver les répliques et les gestes qui dans un brusque raccourci sauraient nous donner image et témoignage de tout.

En outre, et quelle que soit l'information préalable du public, il s'en faut de beaucoup que tous les thèmes historiques gardent une même charge émotive à travers tous les pays. Les populations d'Europe germanique ou flamande, sur lesquelles a pesé la domination espagnole, vibrent spontanément, comme à une épopée nationale à toute évocation de la lutte libératrice contre Philippe II. Et la Réforme, si puissamment nourrie dans son essor par tous les élans d'indépendance politique aussi bien que religieuse, a créé sur ce sujet une solidarité sentimentale qui a débordé les frontières de l'ancien empire. Nous savons cela, et nous nous y intéressons, mais l'expérience n'en a pas été déposée aux profondeurs de notre subconscient par nos aïeux paysans de Bretagne, de Languedoc ou du val de Loire.

Au moment d'écouter la chronique d'Egmont — comme l'autre année celle d'Elisabeth, nous ne faisons pas d'instinct la moitié du chemin. Pour nous prendre il faudra que le drame historique abonde en caractères profondément humains : qui de nous songe à l'historicité d'Hamlet ou du Roi Lear, ou même de Richard III? Mais il n'est qu'un Shakespeare, et Gœthe lui-même en eût peut-être convenu.

On comprend cependant qu'Hermantier qui a vécu passionnément et à tous risques les combats de la campagne de France en 44-45 ait senti se raviver ses propres souvenirs — ceux de tant d'entre nous... — à ce tableau d'une oppression étrangère, avec le remuement, les velléités et le désarroi du menu peuple, les réticences, les froideurs et les calculs des notables plus ou moins sincèrement ralliés, les soucis d'un libéralisme qui voudrait demeurer modéré et que les violences débordent, les duretés policières, militaires et inquisitoriales.

Et on ne peut que le louer de s'être consacré à Gœthe, lui pauvre et franc tireur, dans le temps où des scènes riches et puissantes ont prodigué travail et somptuosités onéreuses à des rhétoriques vaines ou à de lucratifs vaudevilles.

Cela, nous le pensions tous quand le rideau s'est levé sur d'ingénieux groupes populaires, agréablement colorés, et animés avec la vigueur dont Hermantier nous a déjà donné tant de preuves. Et pourtant la représentation dans son ensemble est demeurée froide. La pièce elle-même est certainement la première fautive, je l'ai dit et le redis. Et sans doute aussi l'inégalité d'exécution. Nos jeunes metteurs en scène sont exposés à une terrible tentation, inhérente à la puissance même que la mode leur confère : jouer toute la pièce et tous les personnages, à eux seuls, et au travers de comédiens dont le choix n'importe plus guère, puisque l'acteur-metteur en scène leur dictera totalement intonations et mimiques. Le mal remonte loin : Jouvet lui-même n'en fut pas préservé. Et c'est ainsi qu'Hermantier a imposé à presque toute sa troupe une certaine saccade d'intonation qui lui est propre, violente attaque de la phrase, et morcellement de celle-ci en brefs tronçons où chaque fois cette attaque se renouvelle, suivie d'une descente mélodique et d'une chute d'intensité, et séparé de la suite par une respiration marquée. Chez Hermantier lui-même, avec sa silhouette aux épaules serrées, son profil percutant et son œil de feu, il arrive que cela crée une manière d'obsession qui n'est pas sans puissance. Mais les autres s'épuisent à ce rythme qui n'est pas le leur, et le spectateur arrive à ne plus pouvoir reconstituer l'architecture du texte, qui cesse de s'enregistrer dans sa mémoire... Seuls ont échappé plus ou moins complètement à ce ravage les acteurs au métier déjà solide, comme Annie Carriel, excellente dans la Régente Marguerite de Parme et deux jeunes élèves du Conservatoire, MM. Marielli (le prince d'Orange) et Bertray (le secrétaire d'Egmont). Dans Egmont même, Fernand Reybaz a déployé de la sonorité et du brio, mais sans avoir la prestance et le panache authentiques du héros. Une fois encore il eût fallu Gérard Philippe...

Et persuader ces jeunes gens — et Hermantier tout le premier — que la première loi de la diction français est de *soutenir les finales.* Moyennant quoi les idées se comprennent et les sentiments s'expriment, le plus aisément du monde, et le talent s'épanouit.

O technique, sainte technique méconnue, technique libératrice!

Dussane.

CINEMA

CANNES. — Qu'un grand festival international de cinéma ait lieu en France chaque année est une bonne chose. Après celui de 1954, une question fâcheuse est malheureusement posée. Celle de savoir de quel prix payer l'existence de ce festival. Je ne parle pas de l'argent. Car bien des gens font une bonne affaire. Les hôteliers et tout ce qui s'ensuit, pour commencer. Le commerce est le commerce, et tant mieux pour eux tous. Je parle du cinéma. Il s'agit de savoir si la perpétuation du festival doit être payée au prix, disons, d'une équité approximative à l'égard des œuvres du cinéma, hors desquelles il n'y aurait pas de festival, tout de même. Ces propos ne sont pas gentils, et ils manquent à la gratitude, tenus par quelqu'un qui deux années de suite a été invité à faire partie du jury des courts métrages, qui décerna quelques prix. Mais j'espère que les autorités sauront les accueillir, parce qu'ils ont au moins le mérite de la franchise et parce qu'ils ne dépassent pas ce qu'il m'est arrivé de dire à deux ou trois d'entre elles. Le principe de l'organisation est clair, et il est le même depuis le premier festival, celui de 1946, à travers les modifications du règlement. C'est qu'il faut faire venir beaucoup de participants, donc beaucoup de pays. Quand ils sont venus, il faut les faire revenir. Pour les faire revenir, il faut leur donner un prix. Plus un pays est un gros pays (pour les grands pays, ça dépend, ça s'évalue à diverses balances), et plus il est dangereux de ne pas lui donner de prix. Il devient donc inimaginable que l'U.R.S.S. ou les Etats-Unis, ayant envoyé des films et une délégation, leur délégation quitte Cannes sans un coquetier. C'est le code non écrit, la loi qui gouverne le règlement, l'interprétation du règlement, la façon au besoin de tourner le règlement. Nous aurons donc, *ne varietur*, un prix ou deux ou trois, un par gros pays, au cœur du palmarès; puis les miettes. Au concret, cette année, on a mis hors concours un film américain, *Tant qu'il y aura des hommes*. Il se trouve que je ne l'aime pas; je lui trouve même peu de mérites. Mais là n'est pas le point, et vingt estimables personnes l'admirent. Il ne me choque pas que le palmarès le couronne, il ne me choque pas du tout d'avoir tort. Malheureusement, on ne le couronne pas pour les mérites que lui attribuent des cinéphiles. On le couronne pour d'autres raisons. Au lieu de le mettre hors-concours, il faudrait libeller cette récompense prix d'assiduité attribué à un important pays.

Il ne s'agit pas d'être pro ou anti tel pays ou groupe de pays.

J'en aurais autant à dire du prix donné aux Russes pour *Scander Beg* si je ne le croyais pas — et l'unanimité s'est faite sur ce sujet — pleinement justifié. Mais il s'agit, ou il s'agira bientôt, si des mesures sévères ne sont pas prises, de savoir si l'on doit respecter le cinéma dans un festival de cinéma.

Encore, jusqu'à maintenant, les initiés pouvaient lire à livre ouvert la part des concessions, et pourtant ne s'en offusquer que plus ou moins, selon leurs humeurs, je me permettrai d'ajouter selon leurs caractères. Cette fois, la récompense au petit pays tend à devenir un impératif analogue à la récompense au gros pays, pour des mobiles identiques. Une haute autorité, auprès de qui je déplorais cette gangrène, m'opposait que la complaisance consistait, après tout, à encourager des tendances cinématographiquement valables. Ouais. Entre les impératifs de la diplomatie et ceux de l'exportation, on finira bientôt par se conformer au précepte énoncé dans un livre connu. Tout le monde aura gagné, tout le monde aura un prix. C'est-à-dire que, littéralement, les prix n'auront plus aucune signification. Je veux dire auprès des gens sérieux. Il en est encore. Naturellement, des exportateurs de films seront heureux qu'on ait fait des politesses à ceux-ci ou ceux-là. Des distributeurs, de distribuer des films surmontés d'un coquetier. Mais il y a tout de même aussi le cinéma, par delà les coquetiers abusifs. L'ennui, quand on dit ces choses, c'est de rencontrer, presque toujours, un interlocuteur qui, partisan, croit que l'on tient un propos de partisan; qu'on en veut à son parti. Non! Ce n'est pas parce que l'on n'aime pas *Tant qu'il y aura des hommes* qu'on proteste contre l'attribution de la mention hors-concours à ce film : mais parce que c'est une concession faite par une partie du jury aux organisateurs; une façon de se tirer des pattes; et en faveur d'un film qui n'est entré en compétition qu'à l'abri d'un article obscur. Car, en principe, ne peuvent concourir que les films qui n'ont pas été distribués auparavant hors de leur pays d'origine, ce qui n'était pas du tout le cas. Ce n'est pas non plus parce que j'éprouve des sentiments mêlés à l'égard de *M. Ripois* que la récompense attribuée à *M. Ripois* me blesse : mais parce qu'elle fut acquise *in extremis*, non sans pressions diverses, et après que le jury eût rendu son verdict final, ou ce qu'il croyait être tel. Encore un pas, et l'on modifiera le palmarès acquis par le vote pour faire place aux exigences des diplomates ou des commerçants, au lieu d'ajouter des hors-concours, des prix spéciaux et des mentions en appendice. Tout cela tendant à devenir improvisé, incohérent, et, donc de plus en plus ouvert à l'intrigue. A mi-course, nul ne savait encore si douze

ou dix-sept membres du jury seraient appelés à décerner le grand prix, tant le règlement est équivoque! Il ne s'agit, bien sûr, que de cinéma, mais il est tout de même difficile de pousser plus loin le renoncement à l'esprit juridique, je veux dire à l'esprit d'équité.

Tout cela s'inscrit dans une incroyable confusion des pouvoirs. Puisqu'on nomme un jury, qu'on le laisse travailler. De préférence, qu'on n'y nomme que des personnalités étrangères à la diplomatie comme au commerce. Puisqu'il y a un règlement, qu'il soit respecté : que tant de prix, qu'il prévoit, soient décernés; mais non pas tant de prix plus plusieurs prix. Qu'il soit ainsi rédigé qu'on ne puisse pas lui faire dire noir ou blanc; que ces choses ne fassent pas penser à l'arbitre qui décréterait au début de la seconde mi-temps qu'il supprime le penalty ou le corner. L'affreux, en tout cela, c'est que nul ne paraît soupçonner ce que la méthode a de profondément immoral. Le secrétaire général, M. Favre-Lebret, est gentil, vif, efficace. Jean Cocteau, scrupuleux, attentif, sincère, est le meilleur président de jury qui se puisse trouver, et je sais bien qu'il a mené le bon combat avec obstination. Nous, ses collègues, nous avons fait notre devoir selon nos lumières. Malheureusement, la confusion des pouvoirs et le champ ouvert aux intrigues ne paraissent choquer ni l'opinion — la presse française ne s'est intéressée, il me semble, qu'aux frivolités coutumières et à la valeur comparée des films, sans voir que quelques principes étaient bafoués — ni même quelques personnalités estimables. Je dois battre ma propre coulpe. Quelques jurés, dont j'étais, avaient envisagé de démissionner. Nous nous serions comportés avec plus de légitime fierté si nous nous en étions tenus à notre décision première.

Le danger d'un puritanisme naïf existe, en pareilles matières. Croire que douze à vingt personnalités indépendantes peuvent être invitées à passer un mois à Cannes pour dire les huit meilleurs longs métrages, les quatre ou cinq meilleurs courts métrages, entre environ quatre-vingt-dix films venus des quatre points cardinaux, sans que les avocats de la diplomatie, de l'exportation et de divers autres intérêts mettent leur grain de sel en cette affaire, c'est croire au père Noël. Le cinéma est un fait industriel et un fait politique, bien sûr. Mais on espérerait que les organisateurs du festival, tous ses organisateurs, mettraient leur point d'honneur à se protéger, et à protéger leurs jurés, contre les influences de la diplomatie et du commerce. On espérerait que ceux, tous ceux qui contrôlent cette organisation auraient le même souci, qui n'est après tout que le souci d'une moralité publique minimum. Si c'est trop espérer, on peut peut-être encore sauver les meubles.

S'il s'agit de faire plaisir à l'Egypte ou à la Hongrie, soit. Il n'est pas inintéressant de savoir ce qui se passe en Egypte ou en Hongrie. Pourquoi ne pas organiser une exposition du cinéma hongrois ou égyptien, avec réciprocité? Il y eut, en 46-47, un accord anglo-tchèque de cette nature. Ce serait plus efficace que d'alourdir le palmarès cannois de prix d'assiduité qui ne trompent personne. Enfin, est-il vraiment impossible de mettre sur pied un festival où, les prix mêmes n'étant pas la responsabilité des organisateurs, ni directement ni indirectement, personne n'aurait les mains tachées? Beaucoup de gens seraient ravis de décerner des prix, dans d'autres jurys. Je suis bien tranquille. Les diplomates, les exportateurs, les gros pays, d'autres encore, trouveraient le moyen de se faire donner des récompenses. L'observateur n'y perdrait pas. Ces suggestions à demi-sérieuses valent ce qu'elle valent. Mais si l'on continue comme on fait, il ne faudra plus parler du grand concours international de cinéma organisé par quasiment la IVe République. Il faudra parler du carnaval de Cannes.

Jean Queval.

La porte de l'enfer. — Il était difficile de ne pas attribuer le grand prix de Cannes à ce film japonais d'époque. Il est picturalement composé avec une somptuosité rare, plan après plan. La couleur est utilisée en contrastes éclatants et sobres, et s'offre le luxe de traverser des voiles, ici et là. La séquence du duel transposé en courses de chevaux rappelle *Henri V;* c'est du reste la meilleure. Le sujet a la dignité persuasive de la tragédie. La *Porte de l'Enfer* est au cinéma, ce que le *Cid* est aux lettres. Cela dit, la femme est l'archétype de la femme, versant noble; la brute, l'archétype de la brute. Il est difficile de porter un intérêt humain à ces archétypes. Seul le mari touche le spectateur. En seconde vision, on admire un peu plus, et l'on demeure surpris de n'avoir rien découvert qui n'apparaisse en première vision.

La grande aventure. — Le premier long métrage du suédois Arne Sucksdorff. Il pourrait être mieux composé. On a le sentiment qu'il y a deux films (les animaux; les enfants et les animaux). La superbe qualité de la photographie s'interpose presque, ici et là, entre le sujet et le film. La fin détruit de bonnes intentions. On pourrait formuler d'autres réserves et s'interroger sur une certaine ambivalence de l'auteur à l'égard des animaux. Mais il demeure que ce film est émouvant, qu'il est techniquement et visuellement superbe, enfin qu'il ouvre une nouvelle voie. Sucksdorff est le premier animalier du cinéma. Son film m'a touché comme aucun autre à Cannes. J'y reviendrais sans doute, après l'avoir revu, ainsi que les divers courts métrages du même.

Carrousel fantastique. — Un énorme opéra napolitain, un peu indigeste. Mais savoureux, riche, avec de l'humour qui touche au *nonsense*, de beaux airs, des décors somptueux, une palette souvent alléchante et presque toujours minutieuse, une utilisation de la profondeur de champ, une continuité narrative un peu pesante, mais du moins soutenue. Le meilleurs est ce qui s'écarte le plus des ouvrages antérieurs. *L'Américain à Paris*, c'est bien. La formule, ça dépend.

Scander-Beg. — Superbe album historique. L'Albanie conquiert son indépendance sur Venise et les Turcs, en plusieurs épisodes. Eh bien, le film est si magnifiquement bien joué, bien mis en scène, bien coloré, qu'on est presque intéressé par le sujet. Grâce à Youtkévitch,

l'un des bons ouvrages russes — assez rares — de ces temps-ci. La mise en place des figurants, la simplicité éminente de ce grand spectacle; la qualité de la définition; l'émerveillement éprouvé devant une couleur aussi nuancée, aussi impeccable, — tout cela donne une jolie leçon à Hollywood, et de haut. Enfin, ce film pour tous écrans gagnerait au cinémascope ce que tous les films en cinémascope perdent au cinémascope, même s'ils y gagnent aussi un petit peu.

Le dernier pont. — Ce film autrichien de l'Allemand Helmut Kaütner — sur la fraternité dans la guerre : il s'agit d'un épisode de la lutte entre les nazis et les partisans yougoslaves — est le meilleur sous cette étiquette nationale depuis très très longtemps, et l'un des meilleurs venus de l'univers germanique depuis 1945. Il est courageux. Il rompt avec la tradition absurde de l'irréalisme et de la mystagogie. Il rappelle un peu *Païsa*. Maria Schell, en se renouvelant cette fois, s'impose comme une comédienne de classe.

Tant qu'il y aura des hommes. — Le gros film américain, énormément gros, énormément sadique. Pour être juste, ce tableau de l'armée américaine comporte deux ou trois moments assez impressionnants, et Frank Simatra y est étrangement bon. L'ensemble est beaucoup trop long et appuyé, et très inégal, avec deux scènes « poétiques » affreusement voulues.

Le désert vivant. — Les opérateurs de Disney ont fait un film plus long que d'habitude pour la série « c'est la vie ». Il tient presque la distance, il est nourri de découvertes, il est souvent fascinant, et il a quelque humour, au passage. Il y a toujours, hélas! les concessions naïves, dans la croyance, naïve aussi, probablement, qu'on appâte un plus large public. Mais à voir.

Zim Zim Boum Boum. — L'histoire de la musique en dessin animé, contée avec un humour sec, dru, savoureux, dans une esthétique qui emprunte au meilleur des arts publicitaires. Pour la première fois depuis MacLaren, le relief sonore y est esquissé. La recherche d'expression s'y plie au cinémascope, avec un bonheur dont n'approche aucun long métrage. Film réalisé par des dissidents de Disney récupérés par Disney.

Aptenodytes Forsteri. — Ce titre du savant Cosinus dissimule des pingouins, ou para-pingouins, dits manchots empereurs. Le réalisateur Mario Marret les a photographiés avec une patiente sympathie où il entrerait, dit-on, de l'anthropomorphisme. Assez rarement voit-on en effet un cinéaste aussi amoureux de son sujet. Le spectateur le voit bien, et il en a de la reconnaissance. Photographie superbe. Le mieux est que l'on reste sur sa faim, quand tant de films, de toutes longueurs, sont simplement trop longs.

Un verre de plus. — Un film de marionnettes réalisé dans les ateliers de Jiri Truka. Il en est sorti des ouvrages plus somptueux, ou seulement plus jolis. Mais celui-ci a quelque charme, et ce signe distinctif du bon film de marionnettes : l'humanité. Le motocycliste finira mal pour avoir bu un verre de plus à la noce de l'auberge. La dernière séquence, techniquement, est éblouissante.

La vieille ville de Varsovie. — Court métrage polonais. La vieille ville de Varsovie a été reconstruite pierre à pierre, telle que les siècles l'avaient modelée. Excellent commentaire de Roger Vailland. Il est regrettable que ce bon film, qui fait le pont entre hier et demain et qui témoigne vraiment, pour une fois, sur le travail des hommes, soit gâché, à la fin, par de la propagande, et même par des images qui ne sont plus du sujet.

Le trépan. — Film pour *Shell* du Hollandais Bert Haanstra sur la façon de déceler le pétrole. Exemple accompli, somptueux même, du bon film didactique.

René Leriche, chirurgien de la douleur. — René Lucot m'a tout l'air de se désintéresser de l'écriture cinématographique. Dommage. En revanche, il est l'un de nos rares cinéastes qui sachent s'effacer devant leur sujet, et montrer un homme. Bravo! Ce film est un assez bouleversant document sur un homme simple et qui découvrit la chirurgie physiologique. Il est bien qu'il existe. Les bandes de cette sorte sont de l'excellent cinéma pour la télévision.

Le pain de l'amour. — Film suédois lent, prétentieux, symbolique, comme posé, et qui prétend styliser en album animé la guerre russo-finlandaise! La sincérité des cinéastes suédois débouche trop aisément sur le génie.

Cinémascope. — « Le grand vaincu de Cannes », dit notre André Bazin, qui est un partisan du cinémascope.

MUSIQUE

THEATRE MUNICIPAL DE MULHOUSE : CREATION DE *L'ATLANTIDE.* — L'effort accompli par le théâtre municipal de Mulhouse mérite que l'on rende hommage à son directeur, M. Jean Mercier. Il a tenu à continuer la tradition établie par son prédécesseur M. Deloger, et reste un des plus actifs champions de la décentralisation. En montant un drame lyrique en quatre actes et neuf tableaux, la grande cité industrielle du Haut-Rhin a montré qu'elle n'était pas indifférente aux arts et qu'elle entendait maintenir son rang dans le domaine de la musique. Car ce n'est point une mince entreprise que la création d'un ouvrage comme *L'Atlantide :* il semblait même que les auteurs eussent accumulé les difficultés.

On voit bien en effet, à la réflexion, comment elles se sont dressées devant eux, alors que l'idée semblait toute simple de porter à la scène un des romans les plus lus depuis trente-cinq ans. Tout le monde connaît *L'Atlantide;* et deux ou trois adaptations au cinéma ont rendu plus populaire encore *Antinéa*, l'énigmatique héroïne de Pierre Benoît. Mais précisément le film, avec ses courtes séquences, son rythme brisé constamment permettait de ne point dépouiller Antinéa du mystère que les descriptions du romancier, et même les précisions qu'il apporte pour donner plus de vraisemblance et de vie au mythe par lui créé, ne font, en définitive, qu'accentuer. Il en est ainsi de beaucoup d'entreprises, séduisantes au premier abord, et que l'on supposerait réalisables sans beaucoup de peine : plus on serre la réalité, plus elles se dérobent. Le roman est fait de mots et de phrases qu'on lit; le théâtre est fait d'images que l'on montre, de répliques que l'on entend; et, quand il s'agit du théâtre lyrique, d'une musique qui ralentit l'action, rompt le dialogue, et qui, si elle ajoute beaucoup au texte en ce qu'elle lui apporte des prolongements infinis, ceux-ci n'en constituent pas moins des longueurs. Et je crois ainsi comprendre comment Antinéa après qu'elle eut séduit les deux auteurs, leur parut si bien rebelle à leur desseins qu'ils résolurent d'en faire un personnage muet et de confier son rôle à une danseuse.

Tout postulat est acceptable — à condition de le justifier par une réalisation convaincante. Pour rendre légitime sa résolution,

M. Francis Didelot, auteur du livret, a été amené à développer le rôle de Tanit-Zerga, esclave de la reine Antinéa — un rôle tout à fait semblable à celui des confidentes de la tragédie classique; Tanit-Zerga est bien quelque chose comme la Léonor de cette Infante de mœurs plus exigeantes que la royale amoureuse du Cid. Mais les usages de la cour, au Hoggar, ne sont pas ceux de la Castille, et l'étiquette africaine ne tolérerait point que Tanit-Zerga se permît autre chose que de célébrer la souveraine à mesure qu'elle en commente devant Morhange et Saint-Avit, les actions et les desseins. C'est Tanit-Zerga qui parle en effet, tandis qu'Antinéa danse. Tanit-Zerga avait la voix de Mme Martha Angelici, une voix de cristal, et ce qu'elle devait chanter était bien de nature à nous convaincre en effet. Mais point assez pour nous empêcher de nous ressaisir parfois, l'enchantement dissipé. C'est là le défaut de l'ouvrage. Et l'on se demande si, décidé à faire d'Antinéa ce personnage muet, le librettiste n'aurait pas mieux fait de ne point le laisser voir jamais, de le tenir hors de la scène, mais présent dans la coulisse, tout près, à portée de la voix et pourquoi, alors, ne l'eût-on pas entendu au moins un instant? Cela eût créé une différence suffisante entre la reine de l'Atlantide et l'Arlésienne — qui ont, *mutatis mutandis*, plus d'un point commun, ainsi que le prouve le délire de Saint-Avit, au tableau final.

Mais il est vain de rebâtir un ouvrage selon des données que les auteurs ont eu des raisons — peut-être excellentes — d'écarter, et mieux vaut en revenir à ce qu'ils ont fait.

Le premier acte nous montre donc deux officiers, le capitaine Morhange et le lieutenant Saint-Avit, en mission dans le Hoggar. Et dès ce moment se révèlent les caractères de ces deux hommes et de Céghir, le Targhi sauvé par Saint-Avit au péril de sa vie, et qui va leur servir de guide : Morhange qui a déjà résolu d'entrer dans les ordres, Saint-Avit aussi brave que son chef, mais avide des plaisirs qu'il demande à la vie; Céghir énigmatique, et dont les protestations de reconnaissance ne sont peut-être que traîtrise.

Dès le tableau suivant, le fantastique intervient : dans la grotte où il a conduit les deux officiers, Céghir enflamme des braseros et les fumées du haschich enivrent Morhange et Saint-Avit, que les Djinns emportent (ils le croient du moins) vers l'amour et la mort. Au second acte, nous sommes dans le palais d'Antinéa. L'hoffmannesque bibliothécaire Le Mesle les instruit du sort qui les attend, leur montre les gaines d'orichalque enveloppant les corps de ceux qui les ont précédés dans la couche d'Antinéa ;

aucun jamais ne fut épargné... Tanit-Zerga a complété le récit du Targui, et n'a point caché le sentiment qu'elle commence d'éprouver pour Saint-Avit. Alors le drame se noue : au troisième acte, c'est d'abord la chambre d'Antinéa, c'est la danse de la séduction devant Saint-Avit (dont la conquête est déjà faite par l'énigme même qui l'environne). Bien assurée de son pouvoir, Antinéa congédie Saint-Avit et fait entrer Morhange. Mais sur celui-ci les appels à la volupté restent sans effet. Sa foi le protège. Les rôles se renversent alors : d'être ainsi dédaignée, Antinéa ressent pour la première fois la morsure d'un désir plus fort que tous ceux qu'elle éprouva. Mais Saint-Avit s'affole à la pensée que Morhange est dans les bras d'Antinéa. Il parvient jusqu'à la chambre, trouve Antinéa seule, en proie à son désespoir. Pour faire de lui l'instrument de sa vengeance, elle l'enivre de caresses, l'attire, le repousse, l'attire encore, lui met un marteau d'argent dans les mains et le conduit jusqu'à la chambre où repose Morhange... Il frappe. Puis, se ressaisissant, le crime accompli, brandit le marteau sanglant, levé sur Antinéa.

Les Touareg le lui arrachent. Il est captif; mais Tanit-Zerga et Céghir vont le faire échapper; la petite esclave le guidera vers les points d'eau. Hélas, les puits sont secs, et Tanit va mourir. Alors Saint-Avit est saisi par la démence : il croit voir Antinéa, l'appelle, la supplie et rend l'âme en criant son nom.

Sur cette donnée, Henri Tomasi a écrit une partition d'un mérite sûr; il a su habilement masquer le déséquilibre dû au mutisme de l'héroïne. Tomasi est bien un des meilleurs coloristes de sa génération, une sorte de spécialiste de l'exotisme : *Tam-Tam*, il y a vingt ans, montrait en lui un compositeur possédant le don du rythme et l'art de créer une sorte d'obsession incantatoire. On retrouve cela, qui est parfaitement à sa place, dans la partition que vient de nous donner Mulhouse. Bien mieux que descriptive, sa musique est évocatrice. Les chansons de Tanit-Zerga qui usent forcément des mêmes effets, cependant ne se répètent pas. Réussir cela exigeait toute autre chose que l'utilisation du folklore : il fallait être capable de recréer ou même d'inventer des thèmes qui eussent l'apparence de motifs folkloriques, mais qui fussent exactement en situation dans l'épisode, dans la scène où ils se trouvaient enchâssés. Une orchestration aussi habile, vient compléter la réussite. Les danses — un peu longues, mais ceci est encore une conséquence du parti pris pour le rôle d'Antinéa — sont elles aussi *très* variées.

Le succès a été vif : auprès de Mme Martha Angelici, triomphatrice de la soirée, MM. Roger Barnier, Jacques Doucet et

René Hérent, Mlle Ethery Pagava (Antinéa) — et l'auteur, au pupitre — ont été longuement acclamés au baisser du rideau.

René Dumesnil.

Berlioz raconté par Berlioz, textes rassemblés par *Jean Roy* (Préface de Darius Milhaud, Julliard, 276 p., 570 fr.). — L'idée était bonne, au moment que l'on célébrait le cent-cinquantenaire du compositeur de rassembler en un volume bien maniable les éléments de son autobiographie, épars dans ses diverses publications. M. Jean Roy a mené à bien cette tâche et ceux qui ne connaissent de Berlioz que sa musique (ce qui est bien l'essentiel) retrouveront un écrivain de même race que le compositeur et se passionneront au récit d'une vie qu'il ne laissa point à d'autres le soin de romancer.

La Musique Française de Piano des Origines à Ravel (Préface de Henri Rambaud, avec une lettre de Paul Valéry, texte établi par Jacques Lonchampt; Edit. Albin Michel, 448 p., 750 fr.). — Un de ces ouvrages précieux, parce qu'ils sont le fruit d'un long commerce de l'auteur avec les œuvres dont il parle, parce que l'intelligence technique la plus avisée y fait alliance (comme le dit Henri Rambaud, dans sa Préface), avec une sensibilité de poète. Louis Aguettant fut un humaniste, titulaire de la chaire de littérature française aux Facultés catholiques de Lyon; mais ce professeur, cet érudit, ami de Claudel, de Valéry, de Péguy, fut aussi un élève de Paderewski qui avait discerné en lui l'étoffe d'un talent de premier ordre. Cela se voit en lisant ses études sur les maîtres du piano, rassemblées dans un volume que l'on consultera bien souvent, après l'avoir lu de bout en bout.

La Musique Religieuse Française de ses Origines à nos Jours (Numéro spécial de la Revue Musicale, Richard-Masse édit., 168 p., in-4°, 1.200 fr.). — Il suffit d'énumérer les collaborateurs de cette publication pour en comprendre la valeur : entreprise sous la direction de M. Armand Machabey, qui en a écrit la préface et la conclusion, elle contient les études de Jean de Valois sur la musique des origines à 1180; de Jacques Chailley, sur le XIIIe siècle; d'Armand Machabey sur le XIVe; de Th. Gérold, sur le XVe; de François Lesure sur le XVIe; d'André Verchaly, de Titelouze à 1660; de Norbert Dufourcq, de 1660 à 1789; de Félix Raugel, de l'Epoque révolutionnaire à la mort de César Franck, de Guy Ferchault, de la mort de Franck à nos jours; de J. Rollin, sur la musique protestante française; de Léon Algazi sur la Musique religieuse israélite en France. *The right men in the right places.*

Musique du son, musique du verbe, par *Marcel Beaufils* (Bibliothèque Internationale de Musicologie, Presses Universitaires de France, 224 p., 800 fr.). — Me voici devant un de ces livres dont il est impossible d'esquisser une analyse — et moins encore un commentaire critique — en quelques lignes. Il faut le lire, le relire et, pour être bien sûr de le comprendre, revenir encore sur certaines pages. Non point que l'ouvrage soit obscur (lorsqu'on s'est habitué aux images employées par l'auteur), mais parce que le sujet exige réflexion, puisque le poser équivaut à énoncer une suite de problèmes subtils relatifs aux rapports de la musique et de la parole; deux modes d'activité irréductibles l'un à l'autre, le « pensé » et le « senti », deux opérations exclusives et cependant complémentaires. Androgyne insaisissable, déclare Marcel Beaufils montrant par cette formule heureuse l'ambiguïté d'un problème qu'il parvient cependant à éclaircir.

Nouvelles lettres de Berlioz (1830-1868), avec préface, annotations et traduction en langue anglaise par *Jacques Barzun* (Columbia University Press, New-York, 1954; 322 p., cart. : 4 $ 50). — Jacques Barzun, professeur d'histoire à l'Université Columbia, s'est déjà fait un nom parmi les Berlioziens grâce à son étude sur *Berlioz and the romantic Century* qui parut en 1950. Mieux qu'aucun autre, d'ailleurs, l'étendue de sa culture, les livres qu'il a consacrés au *Romantism and the modern Ego*, à *Darwin, Marx and Wagner*, le désignaient pour la publication, le commentaire et la traduction des cent lettres nouvelles et plus qu'il est parvenu à réunir. Elles sont d'une importance telle qu'elles offrent à elles seules une biographie en raccourci du grand

romantique français. La précision et la sûreté des notes qui les accompagnent en rehaussent singulièrement l'intérêt et il n'est pas de points obscurs que la sagacité et la patience de l'éditeur ne soient parvenus à éclaircir. On trouvera, par exemple, dans l'appendice, un tableau des domiciles successivement occupés par Berlioz, avec les dates des changements.

Les grands courants de la danse, leur histoire aux XVIIe et XVIIIe siècles, par *Stella Bon* (Richard-Masse, 138 p.). — Un charmant petit livre, orné de reproductions photographiques bien choisies parmi les innombrables documents qui nous ont apporté le témoignage du goût très vif pour la danse montré en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Dans l'introduction que l'auteur a demandée à Mlle Lycette Darsonval, première danseuse étoile de l'Opéra, celle-ci le remarque pertinemment : « Nous n'avons qu'ingratitude pour les pionniers de la danse. Nous disons que notre siècle est celui de la Danse. Le siècle de Louis XIV ne le fut-il pas? Sans doute la Danse touchait un public plus restreint que le nôtre, bien qu'il y eût parfois des représentations pour le peuple; mais par le nombre et la qualité des artistes qui s'y dévouèrent [...] on peut dire que le siècle du Roi Soleil fut celui de la Danse autant et mieux que le nôtre. » M. Michel Renault, danseur étoile de l'Opéra, a, en quelques pages, résumé souvenirs et réflexions sur un art qu'il pratique avec un succès que ne lui mesurent pas les habitués. Comme il a raison d'insister sur le fait que la danse est un art et n'a rien à voir avec les compétitions sportives! Puissent les familiers des quatrièmes galeries de l'Opéra méditer cette sage remarque! Je n'entreprendrai pas de résumer l'étude historique de Stella Bon : elle dit tout ce que l'on peut souhaiter connaître sur le sujet et ceux qui, ouvrant son livre, ignoraient la succession de perfectionnements apportés à leur art par les grands danseurs de ces deux siècles, en savent autant qu'on en peut apprendre après l'avoir lu.

Rameau, par *Yvonne Tiénot* (Collection « Pour mieux connaître », Henri Lemoine, 100 p., 300 fr.). — On peut redire à propos de cette esquisse biographique et du tableau chronologique des œuvres qui la suit, ce que l'on a dit des précédents volumes du même auteur consacrés à Bach, Berlioz, Mozart, Haendel, Haydn et Schubert dans la même collection : il offre d'une manière succincte une excellente étude biographique complétée par un catalogue classé par genres et donnant sur chaque ouvrage tous les renseignements souhaitables.

LETTRES GERMANIQUES

HOFMANNSTHAL ET GEORGE. — Parmi les amitiés de poètes, il en est une qu'on a parfois comparée à celle qui unit Gœthe et Schiller, celle de George et Hofmannsthal. A quel point cette comparaison est erronée, nous le comprenons mieux encore en lisant leur correspondance, dont Robert Boehringer vient de publier une deuxième édition légèrement augmentée : *Briefwechsel zwischen George und Hofmannsthal* (Helmut Küpper, Munich et Dusseldorf, 1953, 272 p.).

En décembre 1891, dans un café de Vienne, George, qui a vingt-trois ans, rencontre Hofmannsthal, qui n'en a pas tout à fait dix-huit. Il découvre en lui celui qu'il cherche (ce sera plus tard Maximin) : un tout jeune poète admirablement doué, capable d'être un compagnon de vie, de poésie et d'action. Il lui remet, le 9 janvier 1892, au café Griensteidl, une longue lettre passion-

née, où il lui dit son bonheur d'avoir trouvé un « frère jumeau », l'élu de ses aspirations poétiques. L'adolescent s'effraie et lui retourne sa lettre (R. Boehringer, *Mein Bild von Stefan George*, p. 50) ; les parents s'inquiètent, prennent l'affaire en main et George quitte la ville.

Leurs relations reprendront indirectement, par l'intermédiaire de Carl August Klein, qui va éditer les célèbres *Feuilles pour l'art*, et ils échangeront d'assez nombreuses lettres entre le mois de juillet 1892 et le mois de juin 1894, mais elles sont moins riches d'expansions que d'indications littéraires. Après une interruption la correspondance reprend en mars 1895 et devient de plus en plus confiante, au point qu'en septembre 1897 George confie à Hofmannsthal son projet de transformer les *Feuilles pour l'art* en une revue mensuelle qui s'adresserait à un grand public et il lui propose d'être avec lui un des trois co-directeurs. Hofmannsthal répond évasivement, allègue son inaptitude, demande des précisions. George s'impatiente et finit par renoncer ; tout en découvrant quelles différences les séparent, il conserve son admiration à Hofmannsthal, qui continuera sa collaboration à la revue du Cénacle.

La correspondance est de nouveau interrompue de 1899 à 1902 et la rencontre des deux poètes à Munich, en février 1901, rencontre imprévue et rapide, ne les rapproche pas. Mais en février 1902, Hofmannsthal envoie à George un livre de Kassner qui venait de paraître à l'Insel-Verlag. C'est l'origine et c'est aussi, virtuellement, le terme d'une nouvelle phase dans les relations des deux poètes, car leur correspondance cessera brusquement en mars 1906, lorsque Hofmannsthal aura retiré de la vente pour le confier précisément à l'Insel-Verlag, le petit recueil de poèmes que par les soins de George il avait publié en 1903 chez l'éditeur des *Feuilles pour l'art*. De cette époque datent les lettres les plus importantes, celles qui expliquent la rupture.

A l'envoi du livre George a répondu par une lettre de remerciement qui n'est pas conservée ; il en existe un projet (Entwurf) dont Boehringer nous donne le début : « Comme le livre de Kassner, *Mort et masque*, me fut envoyé par vous, c'est à vous que j'adresse mes paroles de remerciement en vous priant de les transmettre à l'occasion à M. Rudolf Kassner. » Cela suffit pour que le 3 mai 1902 Hofmannsthal lui écrive longuement. Il lui parle de la traduction de Francesca da Rimini pour laquelle D'Annunzio avait d'abord pensé à George. Il espère régler bientôt cette affaire avec Eleonora Duse, qu'il attend sous peu, car il tient beaucoup à rapprocher « ceux qui créent ». Il

a eu la joie de s'entretenir longuement avec R. Kassner, auquel il a lu trois poèmes du *Vorspiel*, et aussi de passer plusieurs soirées avec R. Beer-Hofmann. Il ne veut point parler d'autres personnes qu'il rencontre et qui forment à peine un « cercle », mais il souhaite qu'un jour George lui rende visite et les connaisse.

Il a beau terminer en protestant de son admiration croissante et de son amitié, tout dans cette lettre devait hérisser George. Ainsi, le jeune Viennois dont il avait voulu faire son compagnon et son disciple, dont il voulait se constituer le Mentor, en qui il voyait le fleuron de son Cénacle, non seulement lui avait échappé, mais il était devenu son égal et son émule et surtout le centre d'un autre Cénacle, dans lequel il l'invitait généreusement à entrer. Aussi répond-il pour remercier de tant d'amabilité et pour faire le point. Depuis le début de leur collaboration, il a toujours eu le sentiment que Hofmannsthal travaillait plutôt contre lui, consciemment ou inconsciemment, et qu'il l'évitait au point que depuis 1892 il l'a à peine rencontré. Or — et nous sommes ici au centre du problème — il avait la ferme conviction que tous deux « vous et moi, nous aurions pu par nos écrits exercer pendant des années une très salutaire dictature » (p. 150); seule, l'attitude de Hofmannsthal l'a rendue impossible. Il ne refuse pas de lui rendre visite à Vienne, mais pas avant de l'avoir reçu chez lui, pas avant d'avoir échangé assez de lettres pour créer une « base favorable ».

Les lettres échangées ensuite sont parmi les plus intéressantes, celles où Hofmannsthal se livre le plus, mais il est trop tard pour que l'union se fasse; les deux poètes sont maintenant deux chefs d'écoles, qui parlent de leur *Cénacle*, et donc deux rivaux, qui ne peuvent que suivre deux voies parallèles. La publication par George des poèmes de Hofmannsthal semble les rapprocher; en fait elle provoque leur rupture, qui intérieurement était déjà consommée, comme le prouve un menu fait significatif. Le poète autrichien — qui pendant la première guerre mondiale devait prendre position en faveur de l'Europe unie, se trouvait en 1905 à Weimar, où l'on organisait une campagne de pétition pour éviter une guerre franco-allemande; il prie son ami rhénan de s'y associer. George rédige le 4 décembre 1905 une réponse qu'il n'enverra pas; il est tenté de considérer cette démarche comme une plaisanterie; il ne croit ni à l'imminence d'une guerre, ni à la possibilité de l'éviter par de tels moyens; il se demande si « en ami véritable des Allemands on ne doit pas leur souhaiter une sérieuse tape sur mer (eine kräftige See-Schlappe), afin qu'ils

retrouvent cette modestie de leur race (völkisch) qui les rendra de nouveau aptes à créer des valeurs spirituelles » (p. 227). Et la dernière phrase résonne comme un faire-part endeuillé : « J'aurais répondu avec plus de calme, si je n'avais pas eu l'affliction de constater qu'il semble à peine subsister encore un seul point où nous ne pensions pas en désaccord ».

C'était, si l'on peut dire, le chant du cygne d'une amitié poétique qui ne put jamais s'épanouir et qui ne le pouvait pas, tant étaient grandes les divergences, tant était impérieuse la volonté dictatoriale de Stefan George. Celui-ci et avec lui tous ses disciples ont plus ou moins renié Hofmannsthal. Le poète autrichien a été plus objectif et dans une lettre du 20 février 1909 à Walther Brecht, publiée par Boehringer (*Mein Bild von Stefan George*, p. 209, *Briefwechsel*, p. 234), il rend hommage à celui dont « la rencontre fut d'une importance décisive, la confirmation de ce qui reposait en moi, la garantie que je n'étais pas un original isolé, lorsque je tenais pour possible de réaliser en allemand une œuvre poétique comparable à celles des grands Anglais depuis Keats et cela en liaison avec les formes rigoureuses des pays romans ».

A ce volume, où nous lisons la correspondance des deux poètes, nous voudrions en ajouter un autre, qui mérite plus qu'un simple compte rendu : la thèse publiée par Claude David, professeur à la Faculté des Lettres de Lille : *Stefan George, Son œuvre poétique* (Editions I.A.C. Paris 6ᵉ, 10, rue de l'Eperon, 1952, 409 p. 1540 frs). C'est le dernier grand travail consacré au poète, le plus scientifique et le plus objectif. L'auteur proteste avec raison contre le « mythe » George, car il sait que l'histoire du Cénacle ne se confond pas avec celle de l'esprit allemand depuis 1890, comme le prétendait Wolters; il ne proteste pas moins contre l'indifférence dans laquelle a sombré celui qui connut la célébrité et fut même annexé — à tort — par le national-socialisme. Il veut le situer à sa juste place et pour cela il va à lui non pas à travers les hagiographes, mais à travers son œuvre. De l'homme lui-même il parle peu, car George fut le contraire d'un « montreur » et il faudra sans doute bien des confidences et bien des années pour que le poète descendre de son piédestal et s'installe parmi nous. Par contre, il nous donne sur l'œuvre tout entière et sur son évolution l'étude la plus complète et la plus indispensable que nous possédions, une étude qui fait honneur à la germanistique française et qui fait déjà autorité en Allemagne.

George et Hofmannsthal, le Rhénan et le Viennois, il y a là

cette polarité si fréquente dans la littérature allemande, celle qui dans le domaine du théâtre oppose Hebbel, le Nordique, et Grillparzer, l'Autrichien. Auquel des deux l'avenir accordera-t-il la palme? Puisse la poésie allemande comprendre l'exemple de Hofmannsthal et la leçon de George!

J.-F. Angelloz.

Castrum Peregrini. — Pour cultiver la mémoire de George et perpétuer l'esprit du groupe, Carl August Klein, mort depuis, Wilhelm Fraenger et Lothar Helbing créèrent en 1950 une revue fort bien présentée et qui est comme l'organe de l'ancien Cénacle. Elle paraît cinq fois par an et l'ensemble forme un volume d'environ 400 pages, dont le prix est de 21 fl. holl. L'éditeur en est J. E. Zeylmans van Emmichoven, Postbox 645, Amsterdam.

Nous avons sous les yeux les numéros 6 à 15 et nous y trouvons maintes illustrations et maints textes d'une inspiration élevée; en voici les principaux :

N° 6. *Aus dem Florentiner Tagebuch* (Percy Gothein); *Vom Wesen der Ueberlieferung* (F. W. L'Ormeau); des poèmes de Hans Brasch et de Hans Boeglin.

N° 7. *George und die Alten* (Ernst Gundolf); des poèmes de Fr. W. Buri.

N° 8. *Aus einem Reisebericht* (Seb. Heller); *Der Lügner des Eubulides* (W. Hirsch); *Karl Wolfskehl über Vondel; Racine* (H. von den Steinen); *Brief über die Dichterin Antonia Pozzi* (Catharina Gelpke); des poèmes de Gela Steinhardt et la traduction de quelques scènes de la Bérénice racinienne par H. von den Steinen.

N° 9. *Die Einkehr des Herakles* (C. P. de la Fournière, trad. de F. W. L'Ormeau); des poèmes de Hans Meinke et de Manuel Claussner; des traductions de divers poèmes anglais par W. Vordtriede.

N° 10. Ce numéro ne contient qu'un texte important : *Die kleine Schar*, par F. W. L'Ormeau; il est surtout consacré à l'art et donne de nombreuses reproductions de Enzio Meyer-Borchert, Peter Goldschmidt, Simon van Keulen, Gisèle van Waterschoot van der Gracht, et Haro Op het Vald.

N° 11. Entièrement occupé par des extraits du livre de souvenirs de Percy Gothein, *Die Halkyonischen Tage*.

N° 12. *Deutsches Papsttum* (Ernst Kantorowicz); *Der humanistische Reichsadler, ein Holzschnitt von Hans Burgkmair und Konrad Celtis* (Lothar Helbing); *Jerusalem, ein Gedichtzyklus* (Schalom Ben-Chroin); des poèmes de S. F. et W. S., ainsi que de Fr. W. Buri.

N° 13. *Die Günderrode und Bettina* (Erd Wallace); *Lichter Mittag*, poème de Fr. W. Buri; *Hundert Fragmente des Novalis.*

N° 14. Une étude de W. Fraenger sur « La cathédrale » de James Ensor, illustrée de plusieurs reproductions, et des poèmes de Karl Wolfskehl en l'honneur du poète hollandais A. Verwey, membre du Cénacle, sont suivis de douze poèmes du Hollandais Vincent Weyand avec leur traduction en allemand, par Fr. W. Buri.

Die Christologie Stefan Georges, par *F. W. L'Ormeau* (Castrum Peregrini Presse, Amsterdam, 1953, 141 p.). — Nous voulons signaler à part ce N° 15 du Castrum Peregrini, qui a paru aussi sous la forme d'un volume indépendant, car il contient une étude très sérieuse d'un thème essentiel : la religion de George, exactement, l'importance du Christ dans son œuvre. Trop souvent on se complaît dans des considérations plus ou moins vagues et exactes sur la religiosité des poètes. En rapprochant et commentant les poèmes où le Christ apparaît, F. W. L'Ormeau nous a fourni un de ces travaux analytiques qui doivent nécessairement précéder la synthèse à venir.

Sozialgeschichte der Kunst und Literatur, par *Arnold Hauser* (Beck, Munich, 1953, 2 vol., 536 et 586 p., rel. toile : 35 DM). — Nous voulons commencer la série de ces comptes rendus consacrés à des histoires de la littérature par le grand ouvrage de A. Hauser, qui parut d'abord en anglais et fut salué par la critique d'Angleterre et d'Amérique comme un événement. L'auteur, nous dit-on, est de naissance Hongrois; il fit ses études ou séjourna dans la plu-

part des pays d'Europe, subit l'influence de Dvorak, Bergson, Lanson, fréquenta Simmel, Sombart, Troeltsch, Max Weber, etc., abandonna l'histoire de l'art pour la sociologie et les sciences économiques. On comprend dès lors qu'il ait pu après trente ans de recherches composer cette « histoire sociale de l'art et de la littérature ». On pourrait supposer, craindre ou espérer une histoire marxiste, mais ce serait en grande partie faux. Ce qui est exact et, dans une large mesure, neuf et fécond, c'est que Hauser s'intéresse à la liaison entre l'artiste ou l'écrivain et la société, à l'œuvre d'art qui reflète la société plus peut-être qu'à une autre; aussi Balzac passe-t-il au premier plan, alors que Stefan George est à peine nommé.

Sociologue, l'auteur devait s'intéresser à toutes les formes de la vie sociale et notamment à ce qu'on appelle les sociétés primitives. Cela explique qu'il ait accordé une place à l'art préhistorique et cela nous vaut un panorama qui va des temps les plus reculés à l'époque du cinéma. Les bibliographies dont Hauser a enrichi son œuvre — et qui ne sont pas des trompe-l'œil — fournissent de précieuses indications sur les livres français, allemands et anglais. Les index permettent une utilisation facile de cet ouvrage où une documentation exceptionnelle est rendue accessible grâce à une présentation attrayante.

Deutsches Barock, par *Richard Benz* (Reclam, Stuttgart, 1949, 560 p.). — Le XVIIIe siècle du rationalisme, disait-on; siècle du baroque, répond R. Benz, et il le prouve en montrant l'importance de cette catégorie littéraire, dont on ne parlait guère, il y a un demi-siècle encore. Pour cela d'ailleurs il faut admettre que la littérature n'est pas le tout de la culture; il faut l'intégrer dans un ensemble culturel dont l'art, la musique et même la philosophie baroques seraient les piliers, il faut composer, comme R. Benz l'a fait, une histoire de la culture au XVIIIe siècle. Ne nous étonnons pas qu'il évoque tour à tour le monde des philosophes, celui des architectes, celui des musiciens, celui des écrivains, avant d'aborder celui où tous se rencontrent; les centres en sont Leibniz, les frères Asam, Bach et Händel, Opitz et Gryphius, Klopstock et Gluck; les circonférences en sont partout, puisqu'à cette époque la vie culturelle reprend à la périphérie du monde germanique, qui n'a pas encore de capitale. R. Benz est un homme d'une culture vaste et profonde, un des rares savants qui soient capables de travailler sur des registres aussi divers; il est particulièrement à son aise dans le domaine de l'art et de la musique, mais son étude sur Klopstock est une des meilleures que nous possédions; le chapitre sur la littérature paraît un peu maigre, parce qu'il n'y a pas d'écrivain ou de poète baroque important, si ce n'est Gryphius, homme du XVIIe siècle. L'ouvrage de R. Benz complète brillamment les travaux antérieurs.

Die Zeit der deutschen Klassik, par *R. Benz* (Reclam, Stuttgart, 1953, 612 p., rel. : 29 DM). — Ayant publié en 1938 sur le romantisme allemand un livre qui fait autorité, puis, en 1949, son ouvrage sur le baroque, R. Benz se devait de relier l'un à l'autre en étudiant sous le titre *L'époque du classicisme allemand* la culture de l'époque 1750-1800. Le sous-titre est ici plus exact, car il faudrait maltraiter les textes pour comprendre le Sturm-und-Drang dans le classicisme, qui en est la négation; aussi le bref chapitre que l'auteur lui consacre est-il un des moins bons du livre. Nous n'avons pas l'impression que R. Benz se sente chez lui dans cette période où la musique ne joue pas un rôle aussi important qu'à l'époque du romantisme ou à celle du baroque. Mais nous retrouvons dans son ouvrage, spécialement au début et à la fin, tout ce qui fait de lui un des bons germanistes allemands.

Geist der Goethezeit, IV. Teil, Hochromantik, par *H. A. Korff* (Koehler et Amelang, Leipzig, 1953, XIV + 752 p., in-8°, rel.: 22,50 DM). — Voici enfin le quatrième et dernier volume du grand ouvrage de Korff sur *L'esprit de l'époque de Gœthe* et avec lui le livre qui nous faisait défaut sur le deuxième romantisme. Celui-ci est un héritier et un continuateur, sauf au théâtre, où le premier n'avait rien donné; il a au contraire un grand auteur dramatique, Kleist, auquel Korff consacre la première partie de son livre. Le deuxième romantisme reprend pour le développer le thème national, qui va le caractériser avant tout, et Korff, qui utilise comme titre de sa deuxième partie un titre célèbre du Sturm-und-Drang, « Von deutscher Art und Kunst », étudie en détail les manifestations de ce nationalisme

littéraire, depuis sa naissance avec Lessing et Herder jusqu'à son épanouissement dans la germanistique, le lyrisme, le drame ou le roman. Le deuxième romantisme reprend aussi le grand thème religieux, caractéristique du premier et Korff en montre l'aboutissement ou parfois la déviation avec Z. Werner, Brentano ou le Gœthe du *Divan*. De même qu'au début du livre l'auteur avait campé Kleist, de même il étudie dans un chapitre excellent E. Th. A. Hoffmann, puis le Gœthe des dernières années, celui de *Wilhelm Meister* et de *Faust II*, avant de montrer dans une dernière partie comment le romantisme achève de se définir dans sa philosophie de l'art. Tout comme les deux premiers volumes, malheureusement introuvables, de cette œuvre monumentale, les deux volumes sur le romantisme seront parmi les livres de chevet des germanistes. Nous regrettons seulement qu'un index n'en rende pas l'utilisation plus facile.

Die deutsche Literatur vom Späthumanismus zur Empfindsamkeit, 1570-1750, par *Richard Newald* (Beck, Munich, 1951, VII + 556 p., rel. : 22,50 DM). — Aucun savant ne pourrait plus à lui seul étudier d'une manière exhaustive l'ensemble d'une littérature; nous pouvons même nous étonner que deux germanistes allemands, Helmut de Boor et Richard Newald, entreprennent une histoire de la littérature allemande en huit volumes et qu'un éditeur audacieux la publie. Pourtant deux tomes ont déjà paru, fort bien présentés, dont le deuxième, qui a le n° 5, porte sur une période peu connue et comble une lacune. L'Allemagne sort des luttes religieuses sans avoir connu de Renaissance et tout est à créer; « Préparations », tel est le titre de la première partie de ce livre, où Newald nous montre les hésitations d'un pays qui vient à peine de créer l'allemand moderne et publie encore en latin. A la fin de l'époque s'annoncent à la fois le rationalisme et la sensibilité du XVIII[e] siècle. Entre les deux, que de tentatives qui n'aboutiront pas ou ne porteront leurs fruits que plus tard! R. Newald, qui connaît bien cette période, sera un guide sûr et simple; il présente d'une manière attrayante une documentation considérable, qu'il sait aérer en distinguant par une typographie différente les renseignements considérés comme secondaires; les bibliographies et les divers index font de ce livre un excellent manuel d'études germanistiques.

Deutsche Literaturgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart, par *Fritz Martini* (Kröner, Stuttgart, 5[e] éd., 1954, 615 p., rel. : 11 DM). — Nous avions signalé et recommandé en son temps ce volume de la collection de poche Kröner (n° 196), dans lequel Martini a fait tenir toute la littérature allemande. Le succès fut tel qu'une cinquième édition vient de paraître. L'auteur, un des meilleurs connaisseurs de la littérature actuelle, l'a mis à jour en tenant compte d'ouvrages parus en 1953; cette conscience professionnelle mérite récompense.

Deutsche Dichtung der Gegenwart, par *W. Grenzmann* (Menck, Francfort, 1953, 474 p., rel. : 12,80 DM). — Nous avons dit tout le bien que nous pensions du livre publié en 1952 par Grenzmann sous le titre *Dichtung und Glaube*. Notre jugement n'est pas moins favorable pour ce volume consacré à la littérature allemande du XX[e] siècle. L'auteur n'a pas voulu écrire une histoire littéraire de cette époque et l'on peut lui reprocher d'avoir négligé certains auteurs, en particulier des Autrichiens, sans doute parce qu'ils ne l'intéressaient pas personnellement. Mais il a fort bien montré les grands courants de l'époque, auxquels il consacre des études solides et simples, basées sur l'étude approfondie des textes et sur une connaissance très sérieuse des recherches antérieures (presque exclusivement en Allemagne toutefois). Il est particulièrement habile dans l'art de présenter en quelques pages les tendances d'un mouvement tel que l'expressionnisme ou le surréalisme, ou l'évolution d'un poète important. On consultera avec plaisir et profit ce livre, y compris le répertoire bibliographique et l'index.

Unruhe und Geborgenheit, par *O. Fr. Bollnow* (Kohlhammer, Stuttgart, 1953, 260 p., rel.: 12,80 DM). — Le dernier ouvrage de Bollnow est d'un philosophe passionné de littérature, d'un penseur qui lie un commerce étroit avec les poètes et écrivains pour leur demander leurs secrets. Nous avons dit la valeur de son *Rilke*; les études qu'il a réunies dans le présent volume présentent le même intérêt, sinon la même importance. Bollnow, qui est l'auteur d'un très bon travail sur l'existentialisme, sait que notre époque vit sous le

signe de l'inquiétude et de l'angoisse et que ses représentants sont en quête d'un abri sûr. D'où son titre, d'où sa première partie, intitulée « Entre la vie et l'existence », où il étudie le jeune Hofmannsthal, H. Hesse, Weinheber, Fr. G. Jünger et Bergengruen. Il sait aussi que les romantiques allemands avaient trouvé « le chemin », celui qui conduit « à l'intérieur » et dans une deuxième partie il remonte à Novalis, Hoffmann, Eichendorff. On discutera ces groupements, on objectera par exemple que H. Hesse serait mieux à sa place avec les trois grands romantiques, mais Bollnow en est sans doute convaincu lui aussi. Cela n'empêche pas que chacune de ses études apporte une contribution personnelle, intéressante et suggestive, aux recherches entreprises sur chacun de ces auteurs.

Meine Freunde, die Poeten, par *Hermann Kesten* (Donauverlag, Vienne et Munich, 1953, 249 p., 20 ill.). — Avec le livre de Kesten, le caractère personnel que nous découvrons et aimons chez Grenzmann et Bollnow s'accentue et il n'est pas besoin de dire que nous nous éloignons encore plus d'une étude dite scientifique. L'auteur déclare lui-même qu'il n'a pas voulu écrire une histoire de la littérature, qu'il n'est ni un juge, ni même un critique, mais seulement un amateur enthousiaste, que les bons auteurs et les belles œuvres passionnent. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il est lui aussi poète et un juge fort averti. Aussi lit-on avec autant de profit que de plaisir ses vingt études sur Thomas, Heinrich et Klaus Mann, sur St. George, Hofmannsthal, Polgar, Annette Kolb, Georg Kaiser, Sternheim, Döblin, Hegemann, St. Zweig, Roth, Schickele, Ernst Weiss, Toller, Neumann, Mehring, Kästner et Irmgard Keun. Dans un pays où les bons critiques sont rares, il est heureux que des écrivains comme Kesten les remplacent.

Wege zur Erzählkunst, par *Johannes Pfeiffer* (Wittig, Hambourg, 1953, 144 p., rel.: 5,80 DM). — Qu'est-ce qui fait d'un texte en prose une œuvre littéraire? Telle est la question que se pose J. Pfeiffer. Il s'efforce d'y répondre en « expliquant » vingt « nouvelles » de Kleist, Stifter, Gotthelf, Brentano, Raabe, Gœthe, Strauss, Hofmannsthal, Binding, Hans Grimm, Th. Mann, Kolbenheyer, Kafka, Hesse, Wiechert, Bergengruen, Elisabeth Langgässer, Stefan Andres et Zuckmayer. Tentative particulièrement nécessaire dans un pays où « l'explication de textes » n'est pas pratiquée comme en France; tentative difficile, car l'auteur ne peut que publier des citations d'œuvres que le lecteur doit chercher ailleurs; tentative réussie, parce que Pfeiffer est un spécialiste de la question; nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

Deutsche Prosadichtungen der Gegenwart, par *Werner Zimmermann* (Pädagogischer Verlag Schwann, Dusseldorf, 1954, 198 p., rel. : 10,50 DM). — L'ouvrage de Zimmermann, qui s'adresse surtout aux élèves des lycées ou aux étudiants, est né d'un désir semblable à celui de J. Pfeiffer, mais il ne concerne que la littérature contemporaine et en revanche il poursuit un triple but, psychologique, esthétique et éthique. L'auteur a choisi consciemment des œuvres dans lesquelles s'exprime « la détresse existentielle de l'homme », une détresse telle que le salut peut venir uniquement d'une force supranaturelle. C'est pourquoi ces œuvres sont empruntées à Bergengruen, G. von Le Fort, Edgard Schaper, St. Zweig, H. Böll, W. Borchert, Günter Eich, Goes, Kafka, Kreuder. Ce livre où se reflète une tendance pédagogique très actuelle est fort intéressant et nous pouvons attendre de Zimmermann, qui est un homme cultivé, d'autres travaux de valeur.

Deutsche Beiträge zur geistigen Ueberlieferung (Henry Regnery Company, Chicago, et Hermann Rinn, Munich, 1953, 266 p., cart. : 18 DM). — Ces « contributions allemandes » nous arrivent de Chicago, car l'ouvrage est dû à une collaboration de deux organismes de cette ville : la Literary Society et l'Institut de Langue et Littérature germaniques à l'Université; le responsable en est le professeur Arnold Bergsträsser, actuellement à l'Université d'Erlangen. C'est donc un Pacte atlantique destiné à sauvegarder les traditions culturelles. Ce volume rassemble des études importantes de Ludwig Bachhofer (*Das alte München*), Otto Georg von Simson (*Ueber das Religiöse in Wolframs Parzival*), Heinrich Zimmer (*Gawan beim Grünen Ritter*), H. Stefan Schultz (*Winckelmanns Griechenbild und die neue deutsche Literatur*), Matthijs Jolles (*Das Bild der Dichtung und des Dichters bei Jean Paul und Goethe*), Hans Rothfels

(*Die Gotteslästerung in der neueren* (*Ranke und die geschitchtliche Welt*), Wolfgang Liepe (*Hebbel und Schelling*), Fritz K. Richter Helmuth Kuhn (*Von der deutschen Otto und der Begriff des Heiligen*), *Philosophie der Gegenwart*), Herbert Steiner (*Rudolf Borchardt*), Curt von Faber du Faur (*Karl Wolfskehl*).

Und keiner weint mir nach, par *Siegfried Sommer* (Desch, Munich, 1953, 394 p., rel. : 12,60 DM). — Depuis la fin de la guerre, l'éditeur Desch cherche des auteurs nouveaux. En voici un qui promet. Siegfried Sommer, qui naquit en 1914, eut une jeunesse très dure, puis il connut le chômage, la maladie, la guerre, la Russie, etc...; il vit actuellement à Munich comme journaliste et s'est fait connaître par de petits récits avant de publier cette première œuvre importante. C'est d'abord le roman d'une « Mietskaserne » (caserne de logements à bon marché) au n° 46 de la « Rue de la Lune »; c'est ensuite le roman de tous les pauvres gens qui l'habitent et c'est surtout le roman des gosses du 46, en particulier de Leon Knie et de Marilli Kosemund qui grandissent côte à côte et pourraient être heureux l'un par l'autre, s'ils connaissaient « l'art d'aimer ». Mais on ne peut pas être heureux quand on est trop pauvre; Leon se suicide et « nul ne le pleurera »; c'est le titre du livre, un fort bon roman populiste écrit dans la langue du peuple et qui annonce un conteur de qualité.

Kimmerische Fahrt, par *Werner Warsinsky* (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, 1953, 286 p., rel. : 12,50 DM). — Fin mars 1953 un jury international composé de Gottfried Benn, Hartmund Hansen, Salvador de Madariaga, Gabriel Marcel, Denis de Rougemont et Ignazio Silone, décerne le prix de littérature européenne à un manuscrit intitulé *Kimmerische Fahrt*, dont l'auteur devient célèbre du jour au lendemain. Werner Warsinsky, né en 1910 d'un père polonais et d'une mère westphalienne, a fait bien des métiers, sans parler de la guerre, avant d'être chargé du chauffage central dans une fabrique d'aluminium. C'est là que, prenant sur ses nuits, il écrivit cette œuvre extraordinaire, véritable retour du fond de l'abîme. Le héros, un « soldat inconnu », a perdu la mémoire et il cherche à se réinstaller dans son passé, dans la vie; il peut nous apparaître comme le symbole de tout un pays, de tous les pays qui ont sombré dans la guerre et essaient de retrouver leur Moi au-delà de l'abîme. Aussi le lecteur est-il surpris par l'atmosphère à la fois réaliste et irréelle de ce livre, dans lequel les surréalistes peuvent voir une belle réalisation; il a le sentiment heureux et douloureux de se trouver en présence d'une œuvre puissante qui attire et se refuse et qui ne se livrera sans doute que plus tard dans sa totalité.

Rentrez chez vous, Bogner, par *Heinrich Böll*, trad. de André Starcky (Ed. du Seuil, 1953, 174 p.). — Les Editions du Seuil sont bien inspirées dans le choix de leurs auteurs et de leurs traducteurs. Voici, une fois de plus, une bonne traduction d'une œuvre importante dont le thème fait penser à *Kimmerische Fahrt*. Bogner est bien revenu de la guerre, mais il n'est pas encore rentré chez lui, dans le logement trop petit où l'attend une femme aimée, où des enfants auraient besoin de leur père. Lui aussi est le symbole d'une ville, d'un pays en ruine, qui cherchent leur voie. L'auteur, qui naquit à Cologne en 1917, appartient à cette génération que la guerre a marquée, que la paix n'a pas encore reprise.

Le huitième jour, par *Hermann Gohde*, trad. de Jean Plisnier (Ed. Corrêa, 1952, 301 p.). — Un roman d'anticipation, qui se passe en 2074, à Vienne et dans une Europe unie. Mais en fait, c'est encore un roman d'actualité, car l'auteur a simplement transposé en la portant à une puissance -n une réalité d'aujourd'hui. En effet, l'Europe entière est soumise au communisme et dirigée par un mystérieux « Bureau » et nous ne saurions être surpris ni par l'emploi de l'avion, qui supprime les distances, ni par les procédés d'un gouvernement totalitaire. L'intérêt principal de cette œuvre, le journal quotidien d'un homme de confiance du régime auquel le Bureau impose un stage de formation, est ailleurs; Dieu a créé le monde en sept jours; le huitième est le jour de l'homme; celui-ci peut bien détruire l'œuvre de Dieu et sombrer dans l'athéisme; en fait, la religion se régénère dans la clandestinité et peut-être pourra-t-elle refaire un monde où Dieu retrouve sa place. Ici se vérifie une fois de plus un fait, que nous avons maintes fois mis en relief; les écrivains catholiques étant plus

facilement en mesure de donner un sens au réel, ils jouent un rôle plus important que jadis dans la littérature allemande.

L'ensorcelé, par *Maria von Kirchbach*, trad. de Claude Pascal (Julliard, 1953, 271 p.). — Dans une Java de pacotille, le médecin colonial hollandais Reinitz peut bien se laisser ensorceler par la métisse Leda, nous ne saurions nous laisser prendre à ce médiocre roman-feuilleton, qui n'a rien à voir avec la littérature allemande d'aujourd'hui.

Les idées politiques de Jérémias Gotthelf et de Gottfried Keller et leur évolution, par *Jean-Daniel Demagny* (Mᵉ Demagny, 77, av. des Gressets, La Celle-Saint-Cloud, S.-et-O., 1954, 271 p. in-8°). — L'auteur de ce livre voulait le présenter à la Sorbonne comme une thèse de doctorat d'Université, mais il mourut en montagne, le 5 août 1952. Obéissant à une pieuse pensée, ses parents viennent de le publier. Il y a là deux études parallèles, précédées d'une étude historique de la Suisse dans la première moitié du xxᵉ siècle et suivies d'un essai de comparaison. En fait, les deux écrivains avaient des conceptions très diverses et on ne pourrait les ramener à un commun dénominateur. Il est heureux que ce travail attire l'attention sur certains côtés de leur œuvre, même quand il existe des études antérieures sur cette même question; l'auteur ne semble pas les connaître toutes et il omet dans sa bibliographie des ouvrages aussi importants que la thèse de F. Baldensberger sur G. Keller.

Balzac en allemand (Rowohlt, Hambourg, le vol. relié toile : 6,80 DM). — Dans une nouvelle série de trois, Rowohlt publie sous le titre « Nebenbuhler » *La vieille fille* et *Le cabinet des antiques* (trad. Paul Mayer), sous le titre « Volksvertreter » *Le député d'Arcis* (trad. Paul Mayer) et *Les employés* (trad. Charlotte Stucke-Kornfeld), enfin sous le titre « Eine dunkle Geschichte » *Une ténébreuse affaire* (trad. Friedrich von Oppeln-Bromkowski) et *Un épisode sous la Terreur* (trad. Frieda von Oppeln).

Books Abroad (Univ. of Oklahoma Press, Norman, Oklahoma, U. S. A., le n° : 1,25 dollar). — Le numéro d'hiver 1954 intéresse particulièrement la germanistique, car il comprend une étude de Ernst Kreuder et Carl Mumm : *Contemporary German Writting* et une autre de Friedrich Torberg, *Austrian Letters since* 1927.

Orbis Litterarum (Munksgaard, Copenhague). — Cette revue internationale d'études littéraires, publiée par Steffen Steffensen et Hans Sörensen, se transforme afin de « servir d'intermédiaire entre les divers courants et les différentes écoles de l'investigation littéraire en Amérique comme en Europe »; ajoutons qu'elle ne publiera plus que des articles en allemand, anglais ou français. Le fascicule 1 de 1954 est fort intéressant; il contient une très bonne étude de Werner Kohlschmidt, *Der deutsche Frühexpressionismus im Werke Georg Heyms und Georg Trakls*, une contribution prometteuse de Bent Sunesen, *Some Notes on Kinaesthetic Imagery*, un rapprochement séduisant de *Georg Büchner et Alfred de Musset*, par Maurice Gravier, une communication de Heinrich Roos, *Zur Abfassungszeit von Meister Eckeharts Trostbuch*. Félicitons et remercions la Fondation Rask-Oersted d'avoir accordé à *Orbis Litterarum* une subvention financière suffisante pour lui permettre de devenir une des revues indispensables aux chercheurs de tous pays.

Akzente (Carl Hanser, Munich, le n° de 100 p. : 3 DM). — Voici déjà le n° 2 de la revue littéraire dont nous avons salué avec joie l'avènement. Le sommaire du n° 2 de 1954 est riche et varié. Nous y trouvons des poèmes de Trakl, W. Lehmann, Britting, Celan, Kasack, etc., des textes en prose de Rolf Schroers, Hesse, etc., des études de Friedrich Podszus, W. Benjamin, Helmut Olls sur B. Brecht, d'Emil Staiger sur un poème de C. F. Meyer, de Horst Lange sur Heym. Donc un numéro d'un éclectisme attrayant; n'y a-t-il pas là le risque d'un émiettement qui produirait une impression peu agréable.

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, le n° de 100 p.: 2,50 DM). — Au numéro de février 1954, C. J. Burckhardt, *Begegnungen mit Th. Heuss;* Th. Heuss, *Sichtbare Geschichte;* Martin Buber, *Elemente des Zwischenmenschlichen;* Peter Gan, *Gedichte;* Hans Egon Holthusen, *Versuch über das Gedicht;* Herbert Eisenreich, *Luftballons, um sie auszulassen. Erzählung.*

Deutsche Rundschau (Verlag Deutsche Rundschau, Baden-Baden,

le n° : 1,80 DM). — Le numéro de février 1954 est des plus variés. Il comprend : *Th. Heuss* (R. Pechel); *Deutsche Gegenwart* (Kl. P. Schulz); *Der Amerika-Haß* (M. George); *Der republikanische Gedanke in Europa* (Beat Chr. Bäschlin); *Krakau, eine europäische Reminiszenz* (Jerzy Wolnosc); *Aufstieg und Niedergang der SED* (K. W. Fricke); *Das Parlament der Claqueure* (H. S. Zeiler); *Ignaz von Döllinger und Ferdinand Gregorovius* (Fr. Seebass); *Hofmannsthal und die deutsche Jugend* (H. Uhde-Bernays); *Ulrike* (W. Goetz); *Reimann der Taucher* (M. Lederer); *Aus der buddistischen Welt; Der Ritt auf den Wellen* (W. Rothe); *Die Flöte der Armen* (O. Heuschele); *Im Treck* (H. Nerth); *Literarische Rundschau.*

Deutsche Vierteljahrsschrift (Metzlar, Stuttgart, le n° : 8,50 DM). — Au n° 1 de 1954 : *Kierkegaards Antigone,* par W. Rehm; *Zur Auffassung des Todes im Mittelalter,* par J. Kleinstück; *Goethes Kritik am Wallenstein,* par W. Paulsen; *Agape und Eros bei George,* par Kurt Hildebrandt; *Humor und Komik in Lewis Carrolls Nonsense-Traummärchen,* par Annemarie Schöne; *Zum gegenwärtigen Stand der Gottfried-Forschung,* par Hans Fromm.

Der Monat (Munich 22, Ludwigstr. 28, le n° : 1 DM). — Le numéro de février 1954 de cette revue très actuelle est particulièrement intéressant. On y trouve : *I. Kant, Zu seinem 150. Todestag,* par K. Jaspers; *Brief aus Amerika: Unsere kleine Stadt,* par Gr. Hicks; *Gibt es politische Neurosen?* Eine Diskussion um A. Koestlers Aufsatz, M. Freund, L. Woolf, J. Monnerot, A. Mitscherlich, Th. W. Adorno; *Brief aus Ankara: Die Dialektik des Fortschritts,* par F. R. Allemann; *Frankreichs Uhren gehen anders,* Aus dem Buch unseres Pariser Korrespondenten, H. Lüthy; *Die Fresken von San Clemente,* par Fr. Borkenau; *Fr. Kafkas Humor,* par F. Weltsch; *Kommunistische Quislinge,* par Al. Burmeister; *Ein Leben im Geist,* par H. Spiel.

Antares (W. Klein, Baden-Baden, le n° : 1,80 DM). — En progression, la revue offre au public allemand les diverses rubriques de son n° 2 de 1954 : *Frankreichs Uhren gehen anders,* H. Lüthy; *K. Hildebrand, ein Mittler zwischen Deutschland und Frankreich,* R. Leppla; *M. Blondel oder die Dialektik des Denkens,* J. Chaix-Ruy; *Mein Weg zu Proust,* P. Suhrkamp; *Veines Noires - Schwarzes Glück,* Jean Arp; et même la traduction d'une nouvelle de V. Larbaud : *Rose Lourdin.*

Documents (S. P. 81.528, BCM « C » Paris). — Toujours variée et vivante, cette revue apporte au lecteur une documentation qui ne déçoit pas. Au numéro de mars 1954 : *L'Eglise catholique et l'Etat,* par Mgr Böhler; *Situation de la sociologie,* par W. Rothe; *Jeunesse 1954,* par W. Killy; *Les corporations d'étudiants,* par Fred Hepp; *Avions à réaction Heinkel en 1939,* par W. Tronicke; *« Confidentiel, Chef-Sache », procès-verbal du 23 mai 1939; Dimitrowska,* nouvelle de J. Wehmeier; *A travers les Allemagnes; R. Leonhard et son message,* par R. W.; *Berlin ou la normalisation du statu quo,* par A. Wiss-Verdier; *Renaissance de la marine marchande,* par Gisela Mayerle; *Edith Stein,* le livre du mois.

Du (Conzett et Huber, Zurich; le n° : 3,20 fr. s.). — Le numéro de mars 1954 est consacré à des artistes suisses : Charles Gleyre, Félix Valletton, René Auberjonois. — J.-F. A.

BELGIQUE

Depuis longtemps, nous nous promettions de parler des *Manifestes* que nous adressent, périodiquement, certains écrivains friands de publicité..., les uns qualifiés par leur œuvre pour proposer un débat qui reste monologué, les autres que guette le sort promis, selon le mot cruel de James Ensor, « aux suffisances mata-

moresques » à savoir « la crevaison grenouillère » Le symptôme, hélas, dépasse l'ironie. Il fait partie du mal généralisé dont nos peuples sont la proie sans doute prédestinée. Les Belges, nous disait, en 1914, le professeur Maurice Wilmote, l'éminent philologue, n'ont été, à travers l'Histoire, que des commerçants et des soldats. C'était faire bon marché de la peinture, de la musique et de la littérature qui tout de même ont apporté leur tribut à la Culture occidentale... Mais il n'est point douteux que les plus idéalistes des nôtres gardent généralement les pieds au sol et que l'actuelle prolifération des organismes dits, opportunément, « d'échanges » et que les commissions, conseils et missions « culturelles » dont chaque semaine voit l'installation sur les plans national, régional et local, parallèlement à la multiplication des Prix, littéraires et autres, rendent à ces dispositions foncières que fustigeait Wilmotte nos générations impatientes et, malgré le nombre sans cesse croissant des candidats à la consécration et à la gloire, si vraiment appauvries. Mais il semble qu'une réaction s'indique. Les artistes et les écrivains peu doués pour l'intrigue et le battage réclamier commencent à se sentir les victimes d'une conjuration dont le moindre résultat est leur isolement, et la condamnation au silence qui frappe leur labeur. Parmi les signes de cette fermentation, il convient de retenir les *Lettres ouvertes aux écrivains de Belgique* de Roger Avermaete, auteur d'une œuvre multiple et solide, écrivain de grande classe et qui fut l'animateur du groupe et des Editions *Lumières* à Anvers. Son nom est bien connu en France où ses livres trouvèrent accueil. Avermaete est l'ami de Georges Duhamel depuis trente années, et davantage. L'un de ses ouvrages fut préfacé par Barbusse. Il a été édité par *Clarté* en 1922. Dans son catalogue, nombreux de plus de cent titres, on relève dix romans, quinze essais, des contes, des études historiques et biographiques (deux de celles-ci, *Guillaume le Taciturne* (1939), et *Rembrandt et son Temps* (1952) éditées par Payot à Paris ont été couronnées par l'Académie Française), trente pièces de Théâtre dont la plupart ont été représentées à Bruxelles, à Paris, à Anvers, ou créées aux postes français et belges de Radiodiffusion. La plus récente de ces pièces, *Chez Françoise*, en collaboration avec Paul Achard, a été créée l'an *passé à Bruxelles*.

Nul ne discutera l'autorité d'un Roger Avermaete et nul ne le soupçonnera de desseins personnels inspirés par la rancœur ou par la jalousie. Il importe de lui accorder toute l'attention, et toute l'audience qu'il mérite. Les *Cinq Lettres ouvertes* qu'il a fait tenir, depuis un an bientôt à ses pairs disent bien, encore qu'avec finesse

et sans en avoir l'air, ce qu'elles veulent dire. L'opération est en deux temps et vise à deux objets. Il importe tout d'abord de signifier aux innombrables « écrivains » de Belgique qu'il ne suffit pas d'être Belges et de publier n'importe quoi pour avoir des titres quelconques. Ensuite, il y a des choses à assainir, à réformer, à réorganiser. Nous traînons trop de poids mort. Quant au poids vif...

Avermaete s'en prend au principe même de l'Association dont le fatal effet est d'une part dans l'inutilité, bénéfique, de son action, et d'autre part dans sa nuisible utilité. Inutilité bienfaisante, car l'encouragement qu'elle devrait prodiguer à ses centaines de membres serait à considérer comme une catastrophe nationale.

Utilité pernicieuse, car elle repose sur le commun dénominateur et ne peut qu'aboutir à la négation de tout ce qui se fait d'insolite, d'original, d'extraordinaire. Les compagnies les plus qualifiées n'ont pas échappé aux brocards de l'écrivain anversois. Là aussi, il souligne la dualité des apanages. Discrétion des travaux. Indiscrétion des privilèges. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans tout cela. Avermaete n'est pas le seul qui, jusqu'ores, ait ignoré l'abondance des encouragements officiels à la littérature. C'est un poète boursier qui la lui a révélée, il n'y a guère. Et j'ai cru voir, dit-il, *Mercure sur Pégase*. Il s'émerveille du bel exemple de fraternité que donnent les dispensateurs eux-mêmes en se mettant sur les rangs, et en se mêlant à la tourbe des plumitifs voués à l'obscurité.

Il y aurait pas mal de choses à dire à ce propos, et l'on devrait établir la statistique des bénéficiaires des prix de tout genre, de toute origine, de toute nature qui font, un peu partout, concurrence à la quatrième page, comme on disait jadis, des journaux. Tant qu'on y serait, on pourrait établir celle des jurés chargés de leur distribution quasi quotidienne.

Mais, conclut Avermaete, l'arbitraire est un signe d'indépendance! Et il propose deux attitudes : pour les mécontents, qu'ils tentent de s'installer à leur tour au Prytanée; pour les résignés, qu'ils se garent, se replient, s'enferment dans leur mépris des vanités et des prébendes.

Quant à lui, il se déclare satisfait du geste qu'il a risqué, et qui n'a pas servi, jusqu'à présent, à le rendre populaire, *La conscience en paix, sûr de ne plus être placé dans le voisinage de personnages qui projettent trop d'ombre autour d'eux, je puis me livrer à mon sport favori, qui est de jeter des cailloux dans une mare et de regarder les ronds qui se forment à la surface. — On*

peut aussi cracher dedans. Nous ne suivrons pas ce dernier conseil. Mais le caillou dans la mare éveillera la sympathie, pensons-nous, de ceux qui seraient disposés à *faire éclore les vrais remèdes*, au prix des propositions les plus saugrenues, sans pour autant paraphraser le mot de Philippe II.

René Lyr.

Michelange suivi de Surlimbes, poèmes, par *Pierre Nothomb* (Edition des Artistes, Bruxelles). — Homme politique, orateur, romancier, essayiste, Pierre Nothomb est surtout poète. Il a publié une dizaine de recueils remarquables et remarqués, qui lui ont valu la sympathie et l'amitié de ses pairs de toutes opinions, de toute tendance littéraire. Celui qu'il nous donne aujourd'hui dépasse cette adhésion. *Michelange* est l'un des livres les plus parfaits qui aient paru depuis longtemps en pays belge, c'est l'un des plus *écrits* de notre langue, dans l'aire même de ses frontières. C'est un chef-d'œuvre français. Dans un temps où l'on n'accorde plus à la forme sa signification natale et où toutes lois essentielles sont rejetées, il est courageux d'écrire selon l'ordre antérieur dont ont vécu, dont vivent et vivront les grands poèmes. L'audace est peut-être dans cette acceptation des plus hautaines et des plus humbles disciplines de l'art, à ce prix détaché de soi et qui atteint au style sans époque. L'esprit cathédral dresse ce livre au plan de la durée. L'éclat du verbe n'emprunte rien à l'éloquence — il sort de la matière, de la substance, il est le rayonnement intérieur de la pensée et de la foi. L'incomparable sonorité de ces vers n'est point un ornement mais une richesse profonde. Elle appartient à la chair, au geste, au cri.

Si belle, avec ses yeux de tendre [bleu ombrée,
Sa bouche où le sourire à l'haleine [se mêle,
Et cet élancement de reine que [révèle
Un corps harmonieux comme un [rêve doré...

Les images participent de cette grandeur et de cette harmonie. Nulle outrance n'en altère la force suggestive. L'œuvre se suffit de sa puissance.

Surlimbes est d'une inspiration plus libre à la fois et subjective. Le chant reste plus familier. Il nous offre l'autre face du talent poétique de Pierre Nothomb, dans la jeunesse et la fraîcheur de son inspiration.

Citadines, poèmes par *Guy Trézel* (La Maison du Poète). — Des vers réguliers, d'un sentiment délicat, où s'expriment çà et là de mélancoliques pensées. Nulle audace, nulle outrance, mais la ligne égale, l'équilibre et la mesure dont la typographie elle-même, sur les pages blanches, attache la sympathie, retient le regard. On lit, avec calme et plaisir, ces poèmes tranquilles, agrestes, virgiliens.

Regards et songes, poèmes par *Elie Willaime* (La Maison du Poète). — Un nouveau poète au beau pays de Chimay. L'on sent tout de suite, à lire ses vers, la cadence proche des marches de France, le battement du cœur de l'eau, le langage clair et frais des fontaines. La forêt, les sous-bois, la rivière, Virelles, son étang...

C'est assez d'une voix dans un [appel lointain.

Nous l'avons jadis entendue. Et malgré le voyage, les îles, les saisons, le temps « qui fait l'arabesque », nous la reconnaissons « source dans la source » et « signe plus qu'étoile » en « l'achevable commencé ».

Ciel Bleu, poèmes par *Raymond Quinot* (La Maison du Poète). — M. Raymond Quinot, président des *Jeunesses Littéraires Belges*, a déjà publié trois recueils de poèmes dont une notice jointe à sa dernière plaquette vante les mérites. *L'âge d'or* est une *épopée*, rien de moins. *La 9e Croisade* la continue. *La Lampe d'Aladin* voit éclore la personnalité du poète, *léger d'allure mais lourd de sens.* — Celui-ci, *Ciel Bleu*, contient 22 petites pièces de 2 quatrains *d'une technique parfaite et sans images conventionnelles*, dit la notice. *Ce livre marque le sommet de la période rose de l'auteur.* Et plus loin : *Au souffle de ses débuts (dans la ligne de Verhaeren, de Romains, poètes sociaux et engagés (!), il allie le sens des images neuves et colorées de la deuxième période (Apollinaire, surréalisme, jazz et cinéma (!)...* Il reste peu à ajouter pour le chroniqueur, sauf la citation d'un exemple :

Les cireurs de bottes.
Les voyageurs sont satisfaits :
Leur agence a bien fait les choses.
Fine fontaine et lauriers roses,
Carré de ciel bleu des palais,
Au boulevard tout parle et bouge
Mais ces centaines de cireurs
Marqués au feu de leur sueur?
Où est caché le bonnet rouge?

Ces vers font partie du chapitre « Espagne » que l'auteur, toujours aux termes de la notice, internationaliste ardent, en pleine lune de miel, accompagné de sa muse, a si bien comprise.

Les Archives du Prieuré, poèmes par *Paul Neuhuys* (Editions Ça Ira). — Il y avait longtemps que Paul Neuhuys s'était manifesté. Il est toutefois l'auteur de plus de dix recueils de poésie. Ce dernier se place sous le signe moins de la sagesse que de l'acceptation des amorphismes et des incohérences de la « poésie » actuelle. Frans Hellens auquel est dédiée la pièce liminaire a écrit que Neuhuys est l'un de nos poètes les plus originaux. L'auteur, quant à lui, constate :

On n'aime pas ce que j'écris, tout ce que je fais est d'un anodin pignocheur de colifichets.

En quoi il exagère et s'empresse de se démentir. Il est bien certain qu'il a voulu, cette fois, être à la page en méprisant à son tour la métrique, le rythme, la musique intérieure, le nombre et la mesure qui conditionnent le poème autant que la pensée, l'émotion, l'image, la vision réelle ou inventée. Dix-sept, dix-huit ou seize pieds, pourquoi non? Encore doivent-ils se justifier par une résonance, par une harmonie ou, si l'on préfère, par l'harmonique d'un son, d'une vibration, d'une couleur. La prose exige la continuité du sens. La poésie, l'unité de la forme, le *style*. Nous prenons la peine de le dire à un écrivain aussi doué et riche de verbe que Paul Neuhuys. Combien gagneraient à être « écrits » la plupart des essais d'*Archives du Prieuré* selon « l'Art poétique » justement, qui rachète le « Sopha de Sapho ».

Ballades d'un Homme Libre, poèmes, par *Maurice Henrion* (Pierre Seghers, Poésie 53). — Original, sans conteste, bien que sous l'envoûtement de Villon. Verve sagace et savante. Langue de France et bien pendue. M. Henrion, homme de chez nous, de Namur la vivante, la gaie, n'a pas renié l'audace dans les mots « bravant l'honnêteté » de son Wallon natal. Il semble que ses Ballades aient transposé les bonnes histoires, les fables épiques de nos *Aurmonaques*. Nous en goûtons la grasse saveur. Et nous apprécions, d'autre part, l'abondance de ses trouvailles, l'inattendu de ses images, le raffinement de sa palette. La facilité n'est qu'apparente. Le travail trahit, nous entendons révèle, une sûre érudition. Et peut-être la fantaisie délibérée cache-t-elle une amertume, une mélancolie sans rachat. L'élection de narquoisie atteste comme le regret des fiers desseins, des œuvres pies. Des formes belles. On pardonne au poète ses *orgueils infantiles* pour la *Ballade des Trois qui ne voulaient pas*, pour la *Cantilène de Toussaint* et bien qu'un peu chargés de dures consonances, « Les lourds chalands »

... qui vont les pieds devant
vers quel mystérieux Océan
de joie, de rêve ou de néant.

Pour une maman, poèmes par *Paul Bay* (Editions du Frêne, Bruxelles). — Qui nous eût prédit que Paul Bay deviendrait poète et tiendrait à honneur d'être compté parmi les innombrables faiseurs de vers, avec ou sans rimes, avec ou sans poésie, que le pays belge voit se multiplier sans répit? La bonne vieille maman à laquelle se dédie sa récente plaquette a dû s'étonner aussi, dans ce royaume des cieux où son fils, jadis ingrat, la va trouver au bout de son voyage de vieil homme, de vieil enfant. Nous le suivons et la revoyons avec lui, non sans regretter un excès d'artifice, une enflure littéraire dont souffrent le sentiment et la piété de ces pages. Paul Bay n'est pas à court de souffle ni de vocabulaire. Ses vers sont travaillés avec patience et vigueur. Le long effort ne l'arrête pas. L'on ne peut qu'admirer une pièce comme *Sainte Maman*, par exemple, de près de 80 vers littéralement farcis d'expressions charnues, goûteuses, pour parler d'*oc*, rehaussées d'ail et de piment. Paul Bay tint à prévenir cette impression en nous offrant en presque d'*oïl*, en vieux wallon de Thuin-sur-Sambre, son bourg natal, un autre spécimen de sa faconde, dans les mêmes formes, traditionnelles, étroitement...

Empreintes (Essais et Documents), par *Louis Hannaert*. — Le Dr Hannaert poursuit son œuvre d'esthéticien, de philosophe, d'essayiste. Il est dessinateur et peintre. Ce Flamand robuste est l'un de nos derniers humanistes. Il conjugue l'observation, la science et l'art. Son livre nous offre neuve et nouvelle moisson de pensées, de maximes bien définies par le titre :

Empreintes. Il s'agit en effet de reflets inversés, dans l'éclairage d'un esprit penché sur la vie, sur les choses, sur l'homme et qui s'imprègnent, marquant des pas sur la route... Celle de la méditation.

Ardenne, Pays des Fées, par *Adrien de Prémorel* (Editions Labor, Bruxelles). — Adrien de Prémorel est un écrivain de race. Mieux, c'est un poète. C'est le poète de l'Ardenne. Il a consacré à la région que ce nom situe, délimite et distingue, même de ses voisines françaises que la pluralité différencie de sa si profonde et pàrfaite unité, toute une suite d'ouvrages, on aime dire, toute une œuvre. Une ferveur les habite, que les saisons renouvellent et que chacune rajeunit. La vie multiple de la forêt anime les chapitres, les strophes de cette « Chanson » d'une inspiration comme primitive. Personne ne connaît mieux nos bois, nos clairières; les arbres, les arbustes, les plantes, les herbes sauvages; les bêtes qui hantent leurs futaies, leurs taillis. Nul n'a mieux dit les couleurs, les odeurs, les sàveurs dont se composent la séduction, l'enchantement de l'Ardenne belge. Henri de Régnier, Thomas Braun ne s'y sont point trompés qui ont préfacé certains des livres d'Adrien de Prémorel. Les peintres non plus qui sont les chantres de la Semois, des sites riverains de la Lesse : Camille Bathélemy, Alfred Martin. Ils ont illustré les *Histoires* et les *Légendes Merveilleuses*, le *Folklore de la Plaine et des Bois*, le *Génie du Ruisseau*... Toute une féerie, ajoutée aux images réelles, aux sensations directes, aux notations sur le motif. Nous la retrouvons dans ce livre dont le titre se suffit. Notre enfance a connu ce « pays des fées » et c'est le calendrier de nos années qui déroule ses grâces, ses tendresses, ses fêtes et ses gloires, ses ombres, ses tristesses. Un cœur y bat, qu'émeut un cri d'oiseau, le bruit d'une feuille, le voile blond d'un essaim d'abeilles, la poussée chaude de la sève. Il n'est pas jusqu'à l'hiver que ne rédime ce battement, au chant pur d'un Noël.

L'Autre Versant, roman, par *Louis Dubrau* (La Renaissance du Livre, Bruxelles). — Le nouveau livre de Louis Dubrau paraît un peu bâclé. Nous n'y retrouvons pas l'accent d'âpreté, la contraction dans la pensée et dans le style, non plus que la progression, l'ordonnance sous-jacente de ses récits précédents. Malgré les coutumières outrances de langage et la recherche toujours aussi poussée de l'analyse psychologique. Au fond, c'est le thème qui manque, cette fois, de véritable originalité. Non que l'idée générale ni que les éléments soient banals. Mais Mme Dubrau nous a habitués à des sujets d'exception, à des types marqués par la violence, dans l'anomalie, dans la cruauté. Ici, les personnages accusent leur commune faiblesse. Nulle construction ne soutient le conflit des deux natures féminines qui sert de base à une suite d'épisodes au lien fragile. Ce conflit oppose la femme légitime à la maîtresse fidèle, sentimentalement, à l'homme qui l'a jadis abandonnée par veulerie, et qui dès lors a vécu dans l'acceptation et dans le renoncement simultané de ses velléités d'œuvre et d'action. La mort de ce raté dénoue le drame de marionnettes dont l'amie artiste a nourri son souvenir. Il n'en restera rien que les images falotes d'un milieu que sa vulgarité, même appuyée, ne sauve pas.

Théâtre II, par *François Maret* (Ed. des Armes la Minerve, Bruxelles). — M. François Maret a réuni sous ce titre un second recueil, fort volume de trois cents pages, de ses principales œuvres de théâtre. Ce dernier paru contient quatre pièces, intitulées *La fleur et le fruit; Solon d'Athènes; L'Homme et les Crocodiles; L'Insatisfait.* Deux de ces ouvrages ont été émis par la Radiodiffusion Française, à l'initiative de Léon Ruth à qui les auteurs belges doivent une large part de l'audience qu'ils ont trouvée auprès des publics de langue française, dans les divers domaines d'expression. La presse parisienne a bien accueilli ces réalisations radiophoniques, soulignant les caractères essentiels du théâtre de M. Maret, à savoir, la qualité de la langue et la vie qui anime les personnages dont le jeu se crée à mesure de l'écoute dans la vision mentale, dans l'imagination de l'auditeur. Nous ne retiendrons, pour une brève analyse, que ces deux ouvrages : *Solon d'Athènes* et *La Fleur et le Fruit.* Le titre n'est qu'un prétexte, en ce qui concerne le premier. A part quelques détails empruntés à l'histoire ou à la légende, tout est inventé. Le thème est de tous les temps. Il a, comme l'a écrit le chroniqueur de *Combat*, des résonances actuelles. *Solon d'Athènes* propose le dilemme de la résistance, de l'attentisme, de la résignation. L'atmosphère est dramatique, et c'est d'elle que l'action tire ses suggestions. *La Fleur et le*

Fruit posent aussi l'interrogation : « Un artiste renoncera-t-il à son art en quoi son humanité s'extériorise, ou à son humanité en quoi se réalise son art? » Théâtre d'idées, gageure évidente pour le plateau, fût-il simplement sonore. M. François Maret semble l'avoir gagnée. Il est intéressant de noter que son théâtre radiophonique — son radiothéâtre — ne prévoit point l'intervention de la musique, dont le fréquent abus est l'une des nuisances de la mise en ondes. L'on devrait proscrire les emprunts fragmentaires faits par les régies radiophoniques aux grands musiciens classiques. Ils dénaturent les œuvres musicales, et ces « décors » de fond sans relation proche ou lointaine avec le jeu qu'ils encadrent détournent des réalités de la scène auditive. Au maximum peut-on admettre une *musique de scène*, composée pour l'ouvrage, et qui lui est attachée de par la conception originale. Et bien entendu tout ouvrage dramatique et lyrique associant la musique et la parole dans sa substance et dans sa trame. Un enseignement se dégage de ces considérations. L'expérience faite par M. Maret, et par d'autres écrivains, créateurs ou adaptateurs, tend à prouver que le théâtre radiophonique n'est qu'à brève distance du théâtre tout court. Son incidence et son succès dépendent de sa « façon naturelle », de la vérité qu'il porte, de la vie qu'il éveille, qu'il communique.

Les Dimanches ou Le Monde est jeune (roman), par *Georges Linze* (La Renaissance du Livre, Bruxelles). — Georges Linze est l'auteur abondant d'une œuvre marquée d'originalité et de modernisme. Un peu délibéré, trop systématique, parfois, ce caractère qui, grâce à la sincérité de la pensée et à l'acuité de l'expression, atteint souvent au style. L'écrivain liégeois a publié des poèmes, des romans, dont l'un obtint le Prix des Amitiés Françaises; des essais abordant les problèmes esthétiques de l'âge des machines, des ouvrages pour enfants. Ses thèmes principaux sont la continuité de l'homme, sa jeunesse obstinée en dépit des transformations destructrices, des asservissements du mécanisme, des bouleversements matériels et physiques, de la hantise de la guerre. Aussi, le beau mystère de la vie, l'amour, la poésie. Dans ce dernier livre, on retrouve le poète, le découvreur, l'inventeur d'images neuves à la fois et quotidiennes, proches et nôtres. Le roman se compose sans grand souci de plan et de proportions. Les décors ni les portraits des protagonistes ne sont poussés. Mais l'essentiel y est, et tout leur drame se joue, sobre, rapide, poignant. L'unité résulte de la projection des événements dans la lumière d'une simple vie, où tout s'échange en sa vérité — « jeune comme le monde ».

HISTOIRE

DEUX ROIS (1). — Il y aurait une curieuse et édifiante histoire des histoires de Louis XV à écrire; on y verrait le reflet des variations de l'opinion publique à l'égard du roi le plus discuté. Qualifié de Bien-Aimé par ses sujets, son convoi funèbre soulève les injures et les railleries de la foule. Enveloppé dans la grande entreprise de démolition de la monarchie, il est chargé de tous les péchés et rendu responsable, plus que Louis XVI, d'une révolution qui abat le régime. On l'accable de ses fautes politiques, de ses scandaleuses aventures galantes. Puis l'heure sonne enfin pour lui de la réhabilitation; après les Goncourt, qui ont tant fait pour le XVIII[e] siècle trop longtemps

(1) Pierre Richard, *La vie privée de Louis XV*, 1 vol. in-16 de 287 pages, 500 fr., collection « Les vies privées » (Hachette); Jules Bertaut, *Le roi Jérôme*, 1 vol. in-8° de 265 pages, 600 fr. (Flammarion).

méconnu, étouffé par son prédécesseur, d'excellents historiens, Mme Claude Saint-André, Pierre Gaxotte et, plus récemment, Pierre Lafue, lui rendent enfin justice, parfois même en faisant bonne mesure.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de l'histoire politique de son règne, mais simplement de sa vie privée. La difficulté, pour traiter un tel sujet, n'est pas la recherche des documents, mais plutôt leur surabondance qui nécessite un choix critique, car on a débité sur ce sujet tant de sottises et de calomnies! M. Pierre Richard, à qui nous devons déjà une vivante biographie de Beaumarchais, est un de ces universitaires qui nous prouvent que les professeurs sont capables de mettre au jour autre chose que les travaux austères et d'ailleurs indispensables qui portent l'estampille de la Sorbonne. Ce professeur a la coquetterie de bien écrire, de savoir faire vivant et de ne pas mépriser l'anecdote. Le résultat est que son livre, incorporé à une collection qui, depuis quinze ans, a fait ses preuves, est fort agréable à lire. Il n'en est pas moins solide pour cela. M. Pierre Richard évite de porter un jugement moral sur son héros, se contentant de l'expliquer au mieux, de le peindre sous tous ses aspects, depuis cette gentillesse et cette urbanité qui sont la marque de l'époque, mais que Louis XV pratiqua avec un art tout particulier, jusqu'à cet ennui perpétuel qui pèse sur ce grand enfant désœuvré qu'il faut sans cesse amuser. Et son malheur vient précisément qu'il est le jouet d'amuseurs intéressés.

Il est aisé de s'indigner et de crier au scandale devant toutes ces aventures galantes qui, des demoiselles de Nesles à la du Barry, jalonnent sa vie sentimentale. M. Pierre Richard n'omet pas de les évoquer une à une, mais il montre fort bien que ces intrigues ont été ourdies en dehors de lui et dans un intérêt autre que le sien.

Orphelin malade et mal élevé, Louis XV est sans défense devant l'adresse des courtisans intéressés à faire de la Cour un lieu de plaisir. C'est le duc de Bourbon et l'intrigante Mme de Prie qui le marient à quinze ans à la fille du pauvre Stanislas qu'il aime sincèrement, à qui il fera dix enfants en dix ans, mais qui le lasse enfin par sa piété et sa maladresse. Qu'à cela ne tienne! La cabale de la comtesse de Toulouse et de Mlle de Charolais est là, toute prête, pour jeter les sœurs de Nesles dans ses bras, et organiser ces petits soupers où il oublie son éternel ennui. Le duc de Richelieu, roué intégral, introduira la troisième sœur, Mme de la Tournelle, dans le lit royal. Et ainsi de suite, chaque

courtisan se faisant entremetteur. On pique à dessein la curiosité sensuelle du Roi et les chansonniers peuvent rimer :

L'une est presque en oubli, l'autre presque en poussière,
La troisième est en pied; la quatrième attend
Pour faire place à la dernière.
Choisir une famille entière,
Est-ce être infidèle ou constant?

Pour juger cet amant insatisfait, il faut tenir compte des ambitieuses qui s'offrent impudemment, des intrigants qui les soutiennent pour mieux dominer ce caractère faible qu'il est si facile de conquérir par l'attrait du plaisir, en assouvissant son inlassable appétit sexuel. De là tant de maîtresses en titre, déclarées ou non, tant d'aventures éphémères qui sont à l'origine de la légende ignoblement exploitée du Parc-aux-Cerfs, dont les pamphlétaires ont voulu faire un harem à l'orientale et que M. Pierre Richard ramène à ses véritables proportions. De là tant de bâtards semés de-ci de-là, dont M. Valynseele a tenté d'établir le compte exact dans un livre minutieux que je signale d'autre part.

La vie privée de Louis XV n'est pas réduite à sa vie amoureuse, exceptionnellement riche. M. Pierre Richard, pour cerner les contours de cette âme faible, nous montre, après le feu de paille de l'amour conjugal, le père tendrement attaché à ses filles, vivant dans leur intimité, cherchant à les amuser, l'ami fidèle à l'amitié, l'amateur de bals, de fêtes, de théâtre, de chasse surtout, la vie quotidienne à la Cour, les déplacements de château en château, les soupers fins des petits appartements. Cent anecdotes empruntées aux témoins oculaires, Sourches, Croy, ou autres, animent ce récit, donnent la note exacte des conversations familières. En regardant Louis XV vivre au jour le jour, M. Pierre Richard a pu, trait après trait, recomposer le portrait moral de cet homme timide, irrésolu, victime perpétuelle d'un réseau d'intrigues qui l'enserraient, et qui savait, sans jamais se départir de sa bonté foncière, être tour à tour simple et grand.

Voilà donc un livre à la fois aimable et solide, sans passion autre que celle de la recherche de la vérité, où l'intelligence et l'indulgence servent de clef pour pénétrer dans l'âme la plus secrète qui fut jamais. Avec le talent de l'écrivain, il n'en faut pas davantage pour faire un bon livre d'histoire.

●

M. Jules Bertaut ne cesse de nous étonner par la régularité et l'abondance de sa production. Voilà plus de quarante volumes, presque tous consacrés à l'Empire et à la Restauration. Ces époques, dont il s'est fait le spécialiste, il les aborde parfois par le biais de biographies individuelles, parfois sous la forme de tableaux de mœurs, où il excelle. M. Jules Bertaut n'est pas un homme qui vous assénera des références inédites pour prouver sa science; son dessein est de mettre son lecteur dans l'ambiance du milieu et de l'époque qu'il veut faire revivre devant vous. Il a beaucoup lu et, partant, beaucoup retenu. Il est exactement informé des faits. Il écrit avec facilité et agrément; son indulgence naturelle se double parfois d'un humour souriant qui l'empêche d'être dupe des apparences. C'est un homme qui écrit de ce qu'il aime et cela se voit, se sent. Il sait vous faire partager sa sympathie amusée pour ses héros et ses héroïnes.

Consacrant une biographie au roi Jérôme, après Joseph Turquan, il eût pu, aussi bien qu'un autre, reprendre la plume de censeur de Frédéric Masson pour stigmatiser les faiblesses et les insuffisances de son personnage. Elles ne sont que trop éclatantes. Mais, je vous l'ai dit, son fond est l'indulgence même et il aime mieux sourire que s'indigner. Il sait aussi bien que nous que lorsque le génie frappe un membre d'une famille, il n'effleure pas pour cela les frères et les sœurs du prédestiné. La famille Bonaparte en est une excellente illustration et le cadet n'était pas de taille à soutenir une aventure aussi extraordinaire que l'épopée impériale. Dans cette immense tragédie politique et militaire, il apparaît comme un héros d'opérette égaré, qui se serait trompé de scène et qui ne chante pas à l'unisson. D'où tant de colères du frère aîné, qui aurait voulu hausser toute la famille à sa hauteur.

Jérôme ne songe qu'au plaisir, aux honneurs, à l'argent qu'il gaspille avec une aisance vraiment souveraine. Officier de marine, il part pour l'Amérique, y contracte un mariage que son frère se refuse à reconnaître, mais que le Pape s'obstine à ne pas casser. L'Official de Paris, plus soumis à la volonté de l'Empereur que le Souverain Pontife, donnera satisfaction au maître. Napoléon pourra faire de son frère un général, lui faire épouser Catherine de Wurtemberg et lui donner un trône. Général, mis à la tête d'une armée pendant la campagne de Russie, il gâte tout, risque de compromettre les desseins de l'Empereur, qui met cet incapable sous les ordres de Davout. Alors, très simplement, il déserte et va faire la fête à Varsovie. Quant à l'éphémère souveraineté de Westphalie, c'est un véritable royaume d'opérette digne

d'Offenbach et dont l'histoire, contée par M. Jules Bertaut, est piquante et cocasse. Il n'y a jamais un sou en caisse, l'administration va à vau-l'eau, mais l'on s'amuse ferme et l'on distribue des décorations. N'est-ce pas l'essentiel?

A l'heure de Waterloo, il fera, tardivement et inutilement, la preuve de son courage et, l'Empire tombé, reprendra la vie joyeuse à Rome et à Florence, avant de reparaître sous le second Empire, épave d'une époque surannée, dont les gens ne savent plus s'ils doivent l'appeler Sire, Altesse, Monseigneur ou Monsieur. Son dernier biographe ne se leurre pas, sur la valeur de cet « incapable » qui apparaît comme le « bouffon de l'époque impériale »; la caricature qu'il présente de l'Empire est bien propre à nous éclairer sur la fragilité de l'échafaudage et le manque d'assises d'un régime démesuré. Ainsi M. Jules Bertaut ne surfait pas son personnage, mais son indulgence et sa sympathie l'emportent en définitive quand il quitte, comme à regret, son écervelé de roi Jérôme sur cette remarque optimiste : « Il reste qu'il est dans l'histoire des fantaisistes beaucoup moins amusants et beaucoup plus dangereux! »

Georges Mongrédien.

Histoire de l'Egypte, par *Marcel Brion*, 1 vol. in-16, 486 pages (A. Fayard). — Dégagée des discussions techniques de l'érudition et des controverses des égyptologues, cette *Histoire de l'Egypte* est un solide ouvrage de vulgarisation à la portée des honnêtes gens. Trois millénaires d'histoire où, en dépit des révolutions et des luttes intestines, l'unité du peuple égyptien et de sa civilisation se maintient, cimentée par les croyances religieuses et une solide tradition. M. Marcel Brion a mis l'accent sur cette continuité des quelque trente dynasties qui régnèrent sur l'Égypte jusqu'à la domination étrangère. — G. M.

L'Orient et la Grèce, par *A. Aymard* et *Mlle J. Auboyer*, 1 vol. in-4°, XII-701 pages (Presses universitaires de France). — J'ai signalé le premier volume paru de cette collection dirigée par M. Maurice Crouzet et consacrée au XVIIIe siècle. M. Aymard, aidé de Mlle Auboyer pour la Chine, étudie l'Orient et la Grèce; ce volume suppose les faits historiques essentiels connus — ils sont d'ailleurs rappelés dans une utile chronologie synchronique — et met l'accent sur la variété des diverses civilisations de l'antiquité et, quand il y a lieu, sur leurs rapports : forme politique, institutions administratives, histoire de la société, des croyances, des religions, des arts. Voilà donc une véritable histoire humaine de l'antiquité orientale. Il convient de signaler la richesse de l'illustration documentaire qui accompagne le texte. — G. M.

Les Temps modernes, de Christophe Colomb à Cromwell, par *Gaston Zeller*, 1 vol. in-8°, 326 pages (Hachette). — Ce second volume de la collection d'Histoire des relations internationales, dirigée par M. Renouvier, est dû à M. Gaston Zeller, spécialiste d'histoire internationale. La plus grande partie de cette étude est centrée sur les « problèmes de la mer », voie naturelle d'échanges commerciaux et culturels entre les nations. L'Océan, c'est la découverte des terres nouvelles, la rivalité de l'Espagne et du Portugal, la politique d'expansion des grandes puissances, l'afflux de l'or du Nouveau Monde; la Méditerranée, c'est Marseille, Venise, Gênes, le commerce du Levant, les entreprises des barbaresques; la Baltique, c'est la lutte pour la succession de la vieille Hanse, la rivalité des Danois et des Suédois, l'apparition des Russes. Sur le

continent, c'est la suprématie espagnole à laquelle mettra fin la guerre de Trente ans. — G. M.

Histoire de la Troisième République, t. II (1879-1893), par *Jacques Chastenet*, 1 vol. in-8°, 380 pages (Hachette). — J'ai longuement parlé du premier volume et essayé de définir le dessein général de l'auteur et sa méthode. Ce second tome, consacré à la « République des Républicains » — une quinzaine d'années — a les mêmes qualités d'objectivité que le premier et laisse espérer de l'ensemble un très bel ouvrage (il y aura six volumes). Le récit reste vivant, animé, et, tout compte fait, favorable à l'œuvre intérieure et extérieure d'une brève époque dont M. Jacques Chastenet a fort bien défini l'esprit rationaliste dominant. — G. M.

Vie et mort de Jeanne d'Arc, par *Régine Pernoud*, 1 vol. in-16, 286 pages, 500 fr. (Hachette). — Il s'agit d'une présentation des principaux témoignages recueillis au procès de réhabilitation de Jeanne (1450-1456). Le procès a été publié, dans son texte latin, en 1841 par Quicherat. Il a été souvent utilisé par les historiens, mais n'avait jamais été traduit. Mlle Régine Pernoud, dans une bonne traduction qui conserve la naïveté et la saveur de l'original, nous en donne l'essentiel. Toutes ces dépositions de témoins de la vie de Jeanne n'échappent pas à quelque monotonie. Sa légende, on le sent, est déjà née. Et l'atmosphère de ce procès de réhabilitation, entrepris sur l'initiative même de Charles VII, lui est, dès le départ, favorable, puisqu'il met en lumière toutes les erreurs et les mensonges du procès de condamnation. Mais c'est bien Jeanne d'Arc, racontée par ceux qui l'ont vue et dont le témoignage est irremplaçable. — G. M.

Les Cent-Jours, Waterloo, par *Louis Madelin*, 1 vol. in-8°, 406 pages, 900 fr. (Hachette). — Ce seizième et dernier volume de la grande *Histoire du Consulat et de l'Empire* nous fournit l'occasion de saluer cette fresque monumentale, qui remplacera désormais l'ouvrage de Thiers. Histoire essentiellement politique et militaire, cette œuvre est fondée sur d'immenses lectures dont les notes font le recensement. L'auteur nous promet un tome supplémentaire où il se réserve de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre et l'homme. Nous y reviendrons donc après sa publication. En attendant, dans une conclusion provisoire, M. Madelin met l'accent sur ce qui lui paraît le mérite essentiel de son héros, c'est-à-dire d'avoir en l'an VIII rassemblé tous les Français et mis fin à l'anarchie du Directoire. Ce dernier volume nous donne une solide analyse de la situation politique si confuse pendant les Cent-Jours, un exposé complet de la bataille de Waterloo et des nombreuses fautes qui y furent commises, et par l'Empereur lui-même qui n'avait plus foi en son étoile. M. Madelin, très au courant des dernières publications napoléoniennes, a utilisé l'ouvrage capital du commandant Lachouque sur la bataille de Waterloo et le premier tome des mémoires de Bertrand, dont l'éditeur, M. Jean Bourguignon, n'aura pas vu la publication intégrale. Enfin, l'action de Fouché, dont on sait que M. Louis Madelin est le dernier historien, et qui prépare la chute de celui qu'il a déjà abandonné, est exposée dans ses moindres détails. — G. M.

Henri IV, roi de France et de Navarre, par *Ph. d'Estailleur-Chanteraine*, 1 vol. in-8°, de 360 pages, 750 fr. (Robert Laffont). **Henri IV dans ses années pacifiques**, par *Maurice Andrieux*, 1 vol. in-8° de 427 pages, 990 fr. (Plon). — Voici deux bons livres sur le Vert Galant, qui ne prétendent pas apporter de documents sensationnels, mais qui se complètent heureusement; celui de M. Ph. d'Estailleur-Chanteraine est une biographie complète qui s'étend surtout sur les années de luttes et de guerre civile. Au contraire, M. Maurice Andrieux n'étudie que les dix dernières années de la vie de Henri IV après la mort de Gabrielle d'Estrées. Il y montre parfaitement le roi au travail et comment ses passions d'incorrigible amoureux pesèrent sur la politique du pays. — G. M.

Les enfants naturels de Louis XV, par *Joseph Valynseele*, 1 vol. in-8° de 343 pages, 1.500 fr. (chez l'auteur, 126, boulevard Magenta, Paris). — On ne prête qu'aux riches et c'est pourquoi on a prêté beaucoup de bâtards au Bien-Aimé. Chansonniers, chroniqueurs et mémorialistes, exploitant la légende galante du Parc-aux-Cerfs, ramenée depuis lors à de plus raisonnables proportions, ont multiplié les échos et les racontars sur les enfants naturels du Roi. M. Valynseele en a fait patiemment le recensement et en a trouvé une bonne soixan-

taine. Sans parti pris, il a examiné tous les cas, dont la plupart, bien évidemment, restent douteux; il a procédé à l'étude critique des sources et apporté de nombreux documents inédits. C'est un répertoire d'un genre un peu particulier auquel on ne pourra plus manquer de se reporter lorsqu'on voudra à l'avenir résoudre une de ces énigmes, si souvent insolubles. — G. M.

Tel fut Napoléon, par *Jean Savant*, 1 vol. in-16, 332 pages, 500 fr. (Fasquelle). — Utilisant son immense érudition napoléonienne, M. Jean Savant, pour tracer un portrait de l'Empereur, a recueilli et juxtaposé des centaines de témoignages, connus ou inédits, qui ruinent bien des traits de la légende impériale, dont l'auteur est visiblement agacé. Mais il est fâcheux que cette précieuse documentation soit utilisée avec un esprit de dénigrement systématique et aboutisse en définitive à un portrait peint au bitume, sans nuances suffisantes, et qui a toutes les chances d'être aussi incertain que l'image d'Epinal de la légende. — G. M.

Albert de Gondi, maréchal de Retz, par *Mme Michel Jullien de Pommerol*, 1 vol. in-8°, x-324 pages (Lyon, imprimerie Audin). — L'origine de ce précieux ouvrage est dans une thèse de l'Ecole des Chartes. L'auteur, pour établir les origines de la famille de Gondi, est allée chercher les documents où ils étaient, tout naturellement : aux archives de Florence, du Vatican, de Lyon et de Nantes. Elle a été bien payée de ses peines, car la moisson fut abondante. Nous y voyons plus clair maintenant dans les origines de cette famille, issue d'un banquier lyonnais dont le fils fut pris en amitié par Catherine de Médicis. C'est elle qui fit d'Albert de Gondi, un duc, un maréchal de France, un Gouverneur, un général des galères, un ambassadeur. Il fut son conseiller intime, d'un dévouement absolu pendant les guerres civiles. La maréchale, dont le salon est resté célèbre, n'est pas oubliée dans cette étude très sûre, très neuve et fort élégamment présentée. Le maréchal de Retz, avant Concini et Mazarin, est le premier des Italiens qui se mêlèrent du gouvernement de la France, mais il le fit avec une fidélité qu'on ne retrouve pas toujours chez les autres. Nous voilà maintenant bien renseignés sur cette famille florentine dont est issu le cardinal de Retz. Je signale à son propos le très fin portrait psychologique que vient de faire du frondeur M. Albert Buisson (Plon) et qui servira d'une excellente introduction à la lecture de ses *Mémoires*. — G. M.

Cahiers d'histoire mondiale, 1 vol. in-8° de 243 pages, 2.100 fr. (Librairie des Méridiens). — Sous les auspices de l'Unesco et la direction de M. Lucien Febvre, la Commission internationale pour une histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité vient de publier le premier numéro d'une nouvelle revue trimestrielle, sous un titre trilingue : « Cahiers d'Histoire Mondiale, Journal of World History, Cuadernos de Historia Mundial ». Les « Cahiers » ont pour but de fournir des matériaux à la Commission en vue de la synthèse qu'elle prépare, de faire connaître ces matériaux et, en même temps, de les soumettre à la critique de tous les spécialistes. La revue doit ainsi permettre aux érudits de tous pays de résoudre ensemble les problèmes d'interprétation et de présentation que soulève l'élaboration du travail en cours. Chaque livraison comportera donc trois parties principales : Contributions, Documentation et Critiques. C'est ainsi qu'au sommaire du numéro I la première partie offre des articles comme « An Interpretation of Islamic History », ou « Economie atlantique, Economie mondiale (1504-1650) », — tandis que la seconde contient des études plus spécialisées, par exemple « Nouvelles données sur l'histoire des Conciles », ou « Appartenances linguistiques des envahisseurs altaïques de la Chine du Nord aux IVe et Ve siècles ». Quant à l'esprit de cette revue, c'est évidemment celui qui inspire la Commission Internationale : la volonté d'écrire l'histoire des efforts que l'homme ne cesse de tenter pour marquer la planète de son empreinte. Le professeur Lucien Febvre le rappelle dans une brève introduction : « Cette histoire n'engendre pas la haine. Elle ne tend pas à écraser les prétendues « petites nations » sous le poids des grandes. Elle les considère toutes comme autant de collaboratrices d'une grande œuvre solidaire. » — G. M.

Mémoires de la Fédération des sociétés historiques de Paris et de l'Ile-de-France, tome III (1951), 1 vol. in-8°, 289 pages (29, rue de Sévigné). — Nous n'aurons pas longtemps attendu le troisième volume de ces précieux mémoires, fort bien présentés, qui nous appor-

tent des documents inédits sur des sujets les plus divers. Nous ne pouvons mieux faire, pour en montrer l'intérêt et la diversité, que d'énumérer les études qui le composent : Jean Guerout, *Le palais de la Cité à Paris, des origines à 1417* (fin); Louis-Marie Michon, *A propos des grèves d'imprimeurs de Paris et de Lyon au XVIe siècle;* Gaston Brière, *Inventaires du logis de Simon Vouet dans la Grande Galerie du Louvre;* R. A. Weigert, *Les feux d'artifice ordonnés par le Bureau de la Ville de Paris au XVIIe siècle;* Norbert Dufourcq, *Le mausolée du Chancelier Le Tellier à Saint-Germain;* A. C. Cobb, *Les disettes de l'an II et de l'an III dans le district de Mantes et la Vallée de la Basse-Seine;* Georges Huard, *Sylvestre Bonnard et l'exécution du maréchal Ney;* Albert Mousset, *Les domiciles parisiens de George Sand;* André Lesort, *Le pont Sully, sa construction et sa dénomination* (1874-1876). Deux nouveaux volumes (1952-1953) sont annoncés. Ainsi sont avantageusement remplacés d'anciens bulletins trop souvent confidentiels. La collection de ces *Mémoires* aura, nous l'espérons, une plus large audience, et permettra de recueillir, en une série unique, les études les plus importantes des historiens de Paris et de l'Ile-de-France. — G. M.

La guerre de Cent Ans, par *Jacques Vivent*, 1 vol. in-16 de 460 p., 850 fr. (Flammarion, collection « L'Histoire »). — De l'histoire « événementielle », comme on dirait dans l'école de Lucien Febvre, honnêtement faite et clairement écrite, mais où l'on eût aimé plus de citations des chroniques de l'époque et, si possible, des références en bas de pages. Bonne bibliographie (il y manque *L'Art militaire et les armées au Moyen Age*, de Ferdinand Lot). Les chapitres sur l'Economie et la Société française (avec un aperçu si intéressant sur la vie des premiers ouvriers mineurs) sont vraiment trop brefs par rapport à l'ensemble. — M. MAHN-LOT.

Michel Servet, hérétique et martyr, 1553-1953, par *Roland H. Bainton* (Librairie E. Droz). — A l'occasion du 4e centenaire du martyre de Servet, un beau livre gr. in-8° de 150 p., avec des fac-similés de pages de titres des ouvrages du théologien, une chronologie, une ample bibliographie et un index. L'auteur mène ici à terme des études antérieures, car il a déjà contribué par plusieurs articles à la connaissance de Servet. Il reconstitue sa vie et donne de très larges et beaux extraits de ses traités polémiques. Ouvrage qui se lit avec un grand intérêt, car il s'agit de la confrontation d'un esprit de grande envergure avec les dogmatismes tant calvinistes que catholiques de son époque. — M. MAHN-LOT.

Un architecte de Dieu : le Père François Pallu, par *Rémy* (Editions françaises d'Amsterdam, « Aventures et Aventuriers »). — François Pallu est le principal fondateur de la Société des Missions étrangères. Nommé évêque et chargé de former un clergé indigène au Siam et au Tonkin, il part en 1663 pour ces lointains pays, mais à cela ne se bornent pas ses pérégrinations, car il doit à plusieurs reprises revenir à la cour de Rome défendre contre les jésuites ses prérogatives, et ses itinéraires sont hérissés de fatigues et de dangers. Ce protégé de Mme d'Aiguillon, ce correspondant de Colbert est, indirectement, un agent de la France et il porte au roi de Siam des présents de Louis XIV. Biographie composée d'après un ouvrage critique du chanoine Baudement (paru en 1934), écrite avec agrément. — M. MAHN-LOT.

L'art des jardins, par *Pierre Grimal* (Presses universitaires, « Que sais-je? »). — Un bien joli sujet et un petit livre plein de notations intéressantes. La conception des jardins à travers les âges. Jardins de Mésopotamie, qui sont des sortes de microcosmes; « paradis » de Perse; jardins d'Egypte, ancêtres du type occidental; jardins helléniques et romains : sortes de paysages sacrés; au Moyen Age, éclipse du caractère religieux du jardin (par contre, dans la littérature, jardins magiques des légendes arthuriennes); à la Renaissance, le jardin du *Songe de Poliphile* est l'image d'un univers soumis aux lois de l'Amour et réglé par un plan architectural; les terrasses apparaissent au Jardin du Belvédère à Rome en 1503; de ces ordonnances géométriques naît le jardin classique, que l'Italie propage; le jardin pittoresque du XVIIIe siècle est dû à l'influence de l'art chinois. Cela fait un joli parcours dans les siècles! — M. MAHN-LOT.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

GREVES D'IMPRIMEURS AU XVIe SIECLE. — Une communication faite par M. L.-M. Michon à la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, sur les premiers temps de l'imprimerie dans notre pays, a permis aux membres de cette société de prendre plus que d'autres un vif intérêt à l'exposition sur *Anvers, ville de Plantin et de Rubens*, organisée à la Bibliothèque nationale, en les faisant entrer intimement dans la vie des imprimeurs d'autrefois. M. Michon, actuellement conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Opéra et d'autres bibliothèques musicales dépendantes, a occupé naguère un poste important à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il y a pris connaissance d'un fort curieux document inédit de la réserve de ce dépôt, intitulé *Plaidoyez pour la réformation de l'imprimerie*, datant des environs de 1572, et relatif aux grèves qui sévissaient dans cette profession un siècle à peu près après sa formation. C'est ce document instructif et pittoresque qu'il a exploité avec sagacité, en rappelant ce que l'on savait grâce aux travaux d'Henri Hauser sur la querelle entre maîtres et compagnons imprimeurs, querelle qui causa l'arrêt presque complet des presses à Paris et à Lyon de 1539 à 1542, et ne s'apaisa qu'en 1573 seulement.

Dès 1470, vingt ans à peine après la découverte de Gutenberg, Jean de la Pierre, prieur de Sorbonne, et Guillaume Fichet, professeur de belles-lettres, décidèrent d'installer à Paris une presse à imprimer. Patrons et ouvriers de ce premier atelier étaient tous Allemands. Mais la nouvelle invention s'imposa rapidement aux artisans du livre, parcheminiers et papetiers, scribes et enlumineurs, relieurs et libraires, suscitant de profonds bouleversements. Les scribes disparurent les premiers; les enlumineurs résistèrent quelque temps, jusqu'à l'apparition en 1481 du *Missel de Verdun* illustré de gravures sur bois; les parcheminiers durent assez rapidement s'incliner devant les papetiers, ne pouvant lutter contre un produit moins coûteux que le leur. Seuls les libraires et les relieurs trouvèrent dans l'invention nouvelle une source de bénéfices inespérés. « Recrutés dans une bourgeoisie en général aisée, ils comprirent que leur intérêt était de mettre la main autant que possible sur les typographes. Ils réussirent à empêcher les imprimeurs de sortir de leur rôle subalterne, et profitant des facilités que leur donnaient leurs capitaux, ils se firent eux-mêmes éditeurs, cumulant leurs métiers d'éditeur, de libraire et de relieur ». Le document de la Bibliothèque Sainte-Geneviève en question

prouve que les rapports entre libraires, maîtres-imprimeurs et compagnons étaient réglés dès le début du XVIe siècle, et il met en valeur le caractère d'entreprise capitaliste qui fut, dès le début, dans une économie par ailleurs entièrement artisanale, celui de l'industrie de l'imprimerie. Cela a conduit M. Michon à remarquer que les historiens du livre n'ont pas, à son avis, souligné comme ils l'auraient pu, s'ils avaient connu son document, les conditions intellectuelles et économiques du développement de l'imprimerie, où la France avait pris la tête.

Cette primauté fut bientôt menacée par les revendications ouvrières. Les premiers conflits s'élevèrent en 1539, motivés par des questions de salaires, de mauvaises conditions de travail, et de main-d'œuvre. Divers édits datés de 1539, 1541, 1542, 1544, tentèrent de régler les rapports entre exploiteurs et exploités. Dans ces divers textes, il était interdit aux compagnons imprimeurs « de faire aucun *tric* ». *Tric*, était la déformation du mot allemand *streik*, grève, expliquée par l'origine allemande des premiers compagnons employés en France.

> Si l'un des compaignons imprimeurs entre en débat avec le maistre, tellement que le compaignon irrité vienne à prononcer cette syllabe : *tric*, tous les compaignons de la même imprimerie seront tenuz d'abandonner promptement leur labeur et s'en aller à la taverne.

Ainsi s'exprime le document de 1572, qui offre un bel exemple de solidarité ouvrière, obtenu, semble-t-il, sans recours de cette chasse aux *jaunes* et de cette persuasion à l'aide de la *chaussette à clous* qui fleurissaient au début du XXe siècle, pour assurer la discipline syndicale.

Le maître-imprimeur du XVIe siècle vivait donc dans la crainte du *tric* et de la menace des dommages-intérêts dus à l'éditeur s'il ne fournissait pas la « forme » quotidienne.

> Bref, dit le *Plaidoyez*, il ne reste aucun moyen au misérable maistre, sinon de s'en aller, indignement et contre l'autorité magistrale, supplier ses serviteurs d'abandonner la taverne, et néanmoins il faut qu'il paye leur écot... Et ce qui doibt faire plus de mal au maître c'est que, s'il veut avoir patience en sa maison, il faut qu'il confesse que c'est lui qui a tort.

Mais le maître-imprimeur avait-il mis tous les bons procédés de son côté? L'avocat des compagnons dans le même *Plaidoyez* nous le montre exigeant un rendement journalier de 2.650 feuilles, au lieu des 1.300 ou 1.500 admises. Il l'accuse « avec un grand repos de corps et d'esprit » de doubler ou de tripler quelquefois son avoir au bout de l'année, de s'enrichir par son avarice immodérée

et son désir de gain excessif, qui est pour le moins de 150 %. « Chacun a pu voir, ajoute-t-il, plusieurs libraires et maîtres-imprimeurs parvenir à de grandes richesses et facultés; ains on ne voit que trop d'exemples de pauvres compagnons imprimeurs réduits après une longue servitude en une nécessité calamiteuse et indigne, après avoir consommé leur âge, jeunesse et industrie audit état. »

Mais repassons de l'autre côté de la barricade. L'usage était, à Paris comme à Lyon que les ouvriers fussent nourris, et cette obligation ouvrait la porte à d'infinies réclamations souvent fort pittoresques. Le *Plaidoyez* (côté maîtres) note ceci :

Les querelles qui ont été faictes... sont choses du tout incroyables... A commencer par le pain, les compaignons ont fait cette loy entre eux que le mecredy et samedy matin ils auront du pain tendre, et, parce que la maistresse de famille ne peut pas faire sa provision si juste qu'il ne reste quelque peu de pain dur du marché précédent, au cas qu'il en demeure, messieurs les compaignons ont fait complot qu'ils n'en tasteront point. Et ont été si insolents que de faire manger le pain dur à leurs maistres et à leurs maistresses et à leurs enfants et, quant à eux, ils mangeaient le pain tendre.

On disputait aussi parce que le pain était noir, ou mal cuit, ou peu levé, ou trop sec. Les liquides étaient prétextes à critiques de connaisseurs : on préférait généralement le vin blanc au rouge pour le déjeuner, mais on le trouvait selon les circonstances et les goûts ou trop vert, ou trop doux, ou trop roux, ou trop faible. De même pour le poisson : les uns demandaient de la marée, les autres du poisson d'eau douce, et si l'on baillait deux plats de carpes à ces derniers, il fallait que l'un fût à l'étuvée et l'autre avec une sauce verte. N'oublions pas la soupe que les uns voulaient aux herbes et les autres « aux naveaux et aux pourreaux ». A toutes les fêtes on exigeait du rôti au repas du soir et encore « bien tendre et bien mortifié »; et même les dimanches et les jeudis soir « du chapon et de l'oiseau de rivière ». C'est que les compagnons typographes avaient déjà le sentiment de représenter une aristocratie dans le monde du travail. L'édit de 1572 coupa court à ces surenchères désastreuses pour la profession, en prescrivant que les compagnons se nourriraient désormais eux-mêmes.

Un autre grief des compagnons qui craignaient le chômage concernait la surabondance des apprentis, véritable main-d'œuvre gratuite, dont les maîtres abusaient pour abaisser leurs prix de revient, car la concurrence étrangère se faisait gravement sentir. Les Flamands, par exemple, exigeaient de leurs ouvriers 4.000 feuilles par jour pour un salaire moindre que celui des

compagnons parisiens qui ne fournissaient pas moins de douze ou treize heures de travail effectif. M. Michon voit dans ces faits l'une des raisons du succès de la firme Plantin qui s'établit à Anvers peu après 1550 et draina une grande partie du commerce du livre, le même phénomène se produisant à Lausanne, Chambéry et Genève au détriment des imprimeurs lyonnais; et il estime à juste titre que ce fait économique qui est passé inaperçu des historiens du livre est d'une importance capitale pour expliquer le déclin de l'industrie du livre en France à la fin du XVI[e] siècle. Les troubles permanents, les guerres de religion, l'exil volontaire de bien des imprimeurs à la suite d'Henry Estienne sont, dit-il, autant de causes générales d'appauvrissement; mais il ne faut pas oublier les causes spéciales des querelles sociales, grèves et revendications ouvrières, auxquelles s'efforça de remédier la déclaration de 1573, charte de l'imprimerie française.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

INTENTIONS DE L'UTOPIE. — Considérée comme « genre littéraire », l'utopie pourrait, semble-t-il, se définir par deux caractères essentiels que l'on rencontre soit à l'état isolé, soit conjugués (1). D'abord, — et ceci ne se conçoit qu'à des époques et sous des régimes où l'autorité sévit durement contre les opinions jugées impies ou subversives, — un auteur éprouve le besoin de dire quand même ce qu'il pense. Alors, il le fait par le truchement d'un conte, d'un récit plus ou moins fantaisiste. Des esprits naïfs le liront sans y entendre malice, comme des enfants lisent, par exemple, *les Voyages de Gulliver*. D'autres lecteurs, plus intelligents, plus avisés, captent le message, qui leur était précisément destiné. Il y a entre eux et l'auteur une sorte de complicité.

A cet égard, j'aimerais de ranger *Candide* dans le « genre » utopie. L'expression « conte philosophique », si nous la conservons, rend très mal le mélange d'*audace* et de *prudence* d'une

(1) M. Raymond Ruyer, prof. à l'Univ. de Nancy, correspondant de l'Institut, a donné naguère un important ouvrage sur l'*Utopie et les utopies* (P.U.F. 1950) dont nous avons rendu compte ici (févr. 51). D'autre part, notre bon maître André Lalande avait, en 1917-1918, pris pour thème de son cours en Sorbonne : *les Utopies et la méthode utopique*. *Le Vocabulaire de la Philosophie*, composé par ses soins, consacre un article assez étendu au mot « Utopie ». Sans contradiction avec ces savantes études, il m'a semblé utile de mettre l'accent sur les deux caractères de *message* (voilé) et de *diffusion* d'idées.

telle œuvre. N'oublions pas, disait Daniel Mornet, qu'une réfutation *en règle* de l'optimisme leibnizien ou wolfien, donc une négation de la Providence, pouvait faire bel et bien pendre son auteur et faire envoyer pour neuf ans aux galères libraires et colporteurs...

La liste serait longue des livres où l'on doit *deviner* une pensée, tirer la *leçon* qui se dissimule derrière des aventures imaginaires. Evidemment, dans les uns, le voile est assez transparent, tandis que, dans les autres, il est plus opaque. Il faut, comme l'on dit, « lire entre les lignes »...

Tel est donc l'un des deux caractères du « genre ». Un autre dessein de l'utopie, — et c'est le seul qui garde sa raison d'être en des climats de liberté — consiste à vouloir répandre, diffuser des idées ou opinions qui ne sont pas nécessairement subversives, mais qui, sous une forme « sérieuse » et un peu abstraite, ne toucheraient qu'un public restreint.

Le type de l'œuvre utopique, répondant à cette double préoccupation, c'est, par excellence, l'œuvre de François Rabelais. Il faut bien croire qu'elle réussissait à donner le change, puisque tant de lecteurs, et non des moindres! — s'y sont trompés. Méprise étrange, cependant, chez des hommes de haute culture, écrivains ou critiques illustres... Ils ont dû lire « en diagonale », s'attardant plus volontiers sur les passages comiques, burlesques, scatologiques, soit pour en rire, soit pour s'en indigner. Aujourd'hui même, chez des gens que l'on espérerait mieux avertis, le contre-sens traditionnel persiste. Rabelais : beuveries, mangeailles, guerre picrocholine, moutons de Panurge, facéties grossières... Ajoutons-y, — souvenir scolaire — la « lettre de Gargantua »... Et c'est à peu près tout... Au cours d'une bonne dizaine de conférences sur Rabelais, à Paris et en Province, réparties sur autant d'années environ, il m'a été donné de constater combien la plupart de mes auditeurs bienveillants étaient déconcertés (et peut-être déçus, en tout cas surpris) devant un portrait si différent de celui qu'ils imaginaient (2).

Pour en revenir à l'*incompréhensible incompréhension* de critiques qui n'avaient pas, eux, l'excuse d'être insuffisamment cultivés, comment n'ont-ils pas été frappés, dès le *Prologue* de *Gargantua*, par les avertissements de l'auteur? Dieu sait qu'il multiplie les comparaisons pour se faire entendre! Il parle de ces coffrets de bois sculptés et peints, un moment à la mode dans l'ancienne Grèce, offrant une image grotesque, et à l'intérieur

(2) Cf. l'article de Raymond Lebègue (*M. de Fr.*, nº d'avril 54, p. 638, bas, et 639.

desquels se trouvait un précieux flacon de parfum ou d'onguent; il parle du chien qui rompt un os pour en sucer la moelle, etc... Puis, craignant de ne pas avoir été encore assez clair, il annonce, perdant toute prudence, que son propos « *concerne* » *la religion, la politique et la vie économique!*

Depuis bientôt cinquante ans, grâce aux admirables travaux d'Abel Lefranc, de ses élèves directs, de ses continuateurs (dont certains ont combattu ou rectifié les erreurs du maître sans cesser, pour autant, d'honorer sa mémoire), le *vrai* Rabelais s'est dégagé. Récemment, ici même (n° d'avril 1954), M. Raymond Lebègue résumait, avec une compétence indiscutée, quelques points essentiels de la *pensée* de l'auteur de *Gargantua*; il montrait aussi ce que cette pensée doit à tels devanciers, à tels contemporains comme Erasme, notamment.

Parmi tous les érudits qui se sont livrés à de méthodiques recherches sur l'œuvre rabelaisienne, je me demande si quelque étude suivie a été publiée, touchant les influences possibles, sinon probables, de l'*Ecole de Padoue*. Sans doute, depuis 1905, je me suis efforcé de lire tout ce que je pouvais trouver, à la Bibliothèque Nationale, concernant une œuvre qui m'intéresse au plus haut point. Mais qui, hormis les spécialistes, peut se vanter d'avoir tout lu? La vie est courte, les occupations nombreuses, la mémoire parfois infidèle. Et le non-spécialiste, quand il se mêle d'émettre quelque hypothèse, ou bien peut s'égarer, ou bien, aux yeux des érudits, faire ridiculeusement figure de « dépuceleur de nourrices » (le mot est dans Littré)... Bref, persuadé que Rabelais ne fut pas *athée* — les réfutations de la thèse Abel Lefranc, à cet égard, semblent décisives — son orthodoxie laisse à désirer! Bon nombre de passages de l'œuvre ont une résonance qui évoque singulièrement Pico della Mirandola (1463-1494), Pomponazzi (1462-1525) et l'ancêtre, le précurseur génial Nicolas de Cusa (1401-1464), féru d'Hermès Trismégiste, du Pseudo-Denys et d'Ibn Gebbirol... Il ne s'agit pas d'athées, loin de là! Mais de penseurs fortement marqués par le Néo-platonisme, adversaires résolus de tout ce qui, en religion, est anthropomorphisme, bigoterie, superstition... Les dialogues du parfait helléniste Laurent Valla (1407-1457) : *De voluptate et vero bono*, font songer à l'eudémonisme rabelaisien, avant la lettre : la Nature, *Phusis*, y est présentée comme toujours bonne, louable et sainte; tout ce qu'elle a créé d'aimable — la musique, le vin, les femmes — mérite l'amour; l'état monastique est un défi à la Nature, etc. Dans ses *notes*, sur les Ecritures, Valla soutient que

les textes fourmillent d'erreurs, que les traductions sont erronées...

Tous ces penseurs italiens, spécialement ceux de Padoue, nourris, croient-ils, de Platon, mais d'un Platon qu'ils voient à travers les Néo-platoniciens, eurent en France et ailleurs grand crédit. Rabelais ne put les ignorer. Il a voyagé en Italie; et puis François Ier avait recruté en Italie des savants, des lettrés; son propre médecin Francesco Vicomercato était imbu des doctrines padoviennes. Enfin, l'imprimeur Gryphe, ami de Rabelais, édita des ouvrages de cette même Ecole... Il y a là, certainement, une « source » intéressante...

Une autre, une tout autre question, est celle d'une affiliation possible de Rabelais, ou tout au moins de ses contacts avec les « Confréries » d'artisans et ouvriers... Là non plus, je n'ai pas connaissance d'une étude d'ensemble vraiment sérieuse sur la question. Le premier texte qu'il m'a été donné de lire à ce propos, et que j'ai conservé, fut, comme par hasard, un article du *Mercure de France* (n° du 1er mars 1905) signé de Péladan. Certes, la caution n'est pas bourgeoise! Chez le « *Sar* », il y avait plus d'imagination, d'aplomb et de superbe que d'érudition véritable. Cet illuminé ne s'embarrassait pas de références. Néanmoins, de son article, il se dégageait une indication qui ne paraît pas négligeable, non point l'*affiliation*, peut-être, comme il l'affirme, mais du moins, répétons-le, des relations assez étroites entre Rabelais et les Confréries. Chacun sait que, dès avant les XIIe-XIIIe siècles, ces « coalitions », comme les appelait l'autorité, étaient interdites. La Coutume du Beauvaisis les définissait : « Alliance qui est faite contre le commun profit, c'est-à-dire quand des gens conviennent ensemble qu'ils ne travailleront pas à aussi bas salaire que par le passé, et quand ils menacent de certaines peines les compagnons qui ne tiendraient pas leur promesse. » ...A cause même des interdictions réitérées, dont elles étaient l'objet, — les ordonnances succédant aux ordonnances, aux arrêts du Parlement, ces Confréries avaient pris de plus en plus le caractère de sociétés secrètes. Et s'il y eut, précisément tant de textes d'interdiction (parfois à moins d'une année d'intervalle), cela prouve que les intéressés n'en tenaient aucun compte : les grèves et les révoltes étaient fréquentes. Rabelais dira : « *Quand la Pauvreté se met en route, tous les Parlements n'ont qu'à se taire; tous les édits royaux sont lettre morte, toutes les ordonnances sont vaines* »... (Quart. Livre, chap. 57).

Ces Confréries, donc, avaient des ramifications dans plusieurs pays d'Europe : Angleterre, Italie, Allemagne..., leur caisse d'en-

traide, leurs mots de passe, leur « argot » particulier, leurs symboles, leurs signes de ralliement (Henri VII, d'Angleterre, défend — 1495 — l'usage des « signes de reconnaissance » employés par les maçons), et même leurs cérémonies un peu étranges, héritage probable des Templiers...

Je ne développerai pas cette question, qui est assez connue et me demanderait trop de place. Ce qui mérite, il me semble, de retenir l'attention, c'est l'éclaircissement apporté à plus d'un passage de notre auteur, si l'on admet la conjecture très vraisemblable de ses relations suivies avec les dites Confréries. Ses amis, les imprimeurs lyonnais, formaient, à cet égard, un lien facile. Mais les tout premiers à instituer de telles sociétés furent, on le sait, les gens du bâtiment, les admirables bâtisseurs de cathédrales. Le mot « maçon » (cf. angl. *to make*, allem. *machen*) avait alors un sens très étendu. C'est en ce sens très large, certainement, qu'il faut entendre Rabelais, quand il écrit (Prologue du Livre V) : « *Puisque je ne puis prétendre à l'art de l'architecture, du moins ai-je décidé de servir les maçons, de faire bouillir pour les maçons, et puisque je ne puis être compagnon, au moins ils m'auront pour auditeur infatigable* »... Et déjà, un peu plus haut, il se fait gloire et honneur d'être « *maçon accepté* ».

J'ai dit ailleurs que le personnage de *Panurge*, ce Panurge rencontré dans le faubourg de Saint-Antoine, et parlant plusieurs langues, nous apparaît comme un dévoyé peu recommandable, un « mauvais garçon », fort capable, cependant, de servir d'agent de liaison auprès des Confréries étrangères. « *Panurge, hé! prends milord Dabitis à Calais, car il est good fallot; et n'oublie Debitoribus : ce sont lanternes* »... Or, ces Lanternoys, dont Pantagruel s'inquiète de ne pas connaître le langage spécial (« Je le parlerai pour vous, réplique Panurge : je l'entends comme ma langue maternelle ») ces Lanternoys « qui ne s'éclairent qu'à la lumière de Nécessité », ce pourraient bien être, tout simplement, les membres des Confréries. Panurge conduira vers eux des néophytes amis, des « sympathisants », comme nous dirions aujourd'hui. A ceux-ci, au cours d'une cérémonie étrange, sera révélée la généreuse doctrine des Compagnons. (Nous avions eu, déjà, mêlée de plaisanteries (Liv. II, chap. 19), la scène curieuse où « Panurge fit quinaud l'Anglois qui arguait par signes ».) Je ne crois pas, quoi qu'en dise Péladan, que les « paroles gelées » soient des blasons de Confréries, aux armes « parlantes », figurées souvent « *in rebus* », car le contexte s'y prête mal. Mais enfin, ce n'est pas absurde.

Nous retrouvons, dans le dernier chapitre du Livre V, une image

employée au livre III. Ici, elle s'amplifie et s'adapte aux circonstances de la scène finale. Faut-il y voir une réminiscence d'Hermès Trismégiste (souvent cité dans ce chapitre) ? Elle est assez belle. « *Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, et que nous appelons Dieu* (...). *Allez, prenant pour guide votre illiustre Dame Lanterne* »...

Que les érudits me pardonnent, si cette liaison de Rabelais avec les Compagnons fut déjà longuement traitée par l'un d'eux. Pour ma part, je n'en ai trouvé de mention *précise* (et toute récente, me confirmant dans de telles conjectures) que dans l'ouvrage de Paul Naudon (3). Parmi les détails assez neufs contenus en ces pages, je ne relèverai, car il est temps de m'arrêter, que l'indication des quartiers parisiens — quartiers de Saint-Gervais et de Grève — où se groupaient, pour y résider, les gens du bâtiment. Paul Naudon (p. 152) a eu l'idée de dresser la liste des personnes inhumées à Saint-Gervais et près de l'église Saint-Paul. Or, toutes sont des « gens du bâtiment » (à l'époque de Rabelais, précisons-le)... Et François Rabelais semble avoir vécu les deux dernières années de sa vie dans cette rue des Jardins-Saint-Paul, qui ressortissait à la censive des Bénédictins de Saint-Maur, dont il était chanoine. Dans *l'épitaphier* consulté (Bibl. de la Ville de Paris, ms 11.479 A, p. 507) l'auteur a trouvé : « François Rabelais, décédé rue des Jardins, le 9 avril 1553, a été enterré dans le cimetière Saint-Paul »...

Achille Ouy.

Les philosophies de l'existence, par *Jean Wahl.* Un vol. de 176 p. in-16. Collection Armand Colin, Paris, 1954. Prix : 250 fr. — Avant de parler du nouveau livre de Jean Wahl, qu'il me soit permis de rappeler l'importance et l'intérêt exceptionnels de son *Traité de Métaphysique,* publié l'an dernier chez Payot. Il s'agit de cours professés en Sorbonne, si substantiels, si merveilleusement rédigés que l'on y croit deviner comme une *prévenance* bienveillante à l'égard du lecteur et de l'étudiant...

Ces qualités, cet art incomparable dans l'exposition des idées et des thèses, nous les retrouvons dans *les Philosophies de l'existence.* Aussi bien, d'une manière générale, nul auteur n'était-il plus qualifié pour nous en entretenir que le maître à qui nous devons les *Etudes kierkegaardiennes* (Vrin, 2e éd., 1951), *Existence humaine et transcendance* (La Baconnière, 1944), *Petite histoire de l'existentialisme* (L'Arche, 1950), *La pensée de l'existence* (Flammarion, 1952)...

Existentialisme... Philosophie de l'existence... La première et même la seconde appellation rencontrent des difficultés quand il s'agit de les appliquer à des penseurs aussi différents, somme toute, que Jaspers, Heidegger, Gabriel Marcel, Louis Lavelle, Merleau-Ponty, etc. Pourtant, autant dans le passé

(3) Paul Naudon. — Les origines religieuses et corporatives de la franc-maçonnerie. Un vol. in-8° carré, de la collection « Histoire et Tradition », Edit. Dervy, 18, rue du Vieux-Colombier, Paris, 1953. (C'est un ouvrage d'histoire et d'érudition, nullement « pour » ou « contre » l'actuelle franc-maçonnerie).

lointain qu'aux XIXe et XXe siècles, il y a une manière de philosopher qui, en dépit de divergences et parfois de contradictions, présente comme un air de famille, un même « climat »... « La preuve qu'il y a quelque chose qui est la philosophie de l'existence est que nous pouvons légitimement appliquer ce terme à quelques philosophies, et non pas à d'autres. » Ce « quelque chose », Jean Wahl s'interdira de le définir avec trop de rigueur, mais le rendra sensible. Il rappellera une observation d'Em. Bréhier, la prendra comme point de départ : *union de l'empirisme métaphysique avec le sentiment de l'inquiétude humaine...* Ce n'est pas une définition, mais une caractérisation. Il restera ensuite à présenter un tableau des catégories philosophiques, des thèmes principaux et spécifiques qui permettent aux diverses philosophies de l'existence d'offrir une parenté réelle, tout en gardant une originalité propre, une physionomie particulière. Voilà précisément ce que nous trouvons dans ce petit ouvrage écrit aujourd'hui avec le « recul » nécessaire, alors que l'agitation autour des doctrines s'est calmée.

Comme il l'a fait dans son *Traité de Métaphysique*, l'auteur, ici, rend aisément intelligibles des problèmes et des tentatives de solution, en montrant leur *continuité* avec une tradition ancienne, voire avec plusieurs traditions. Aux fleuves, bien souvent, la source n'est pas unique.

A des traditions qui ont un caractère général, s'ajoutent, pour tel penseur, considéré isolément, des influences particulières. Par exemple, « sur Jaspers, sur Heidegger, il y a une très grande influence de la pensée kantienne; sur Jaspers, il y a une influence des penseurs panthéistes ou mystiques comme Plotin, une très grande influence aussi de Spinoza et de Schelling... » Le lecteur trouvera dans ce livre ce que j'appellerais volontiers une « table d'orientation ». Comprenant mieux, ensuite, les ressemblances et les différences entre tant de philosophes dont chacun mérite attention, il n'aura pas seulement une vue claire et comme « topographique » de ce vaste et complexe domaine, mais il aura, tout au long de ces fines analyses, enrichi sa propre pensée, plus fermement assujetti sa propre position spirituelle.

L'ouvrage se complète d'une note sur l'*angoisse* (et sur les diverses motivations ou justifications de l'angoisse dans les philosophies de l'existence). Enfin, des indications bibliographiques soigneusement choisies...

Introduction critique à une découverte de la pensée, par *Michel Navratil*. Un vol. de 112 p. gr. in-8°, de la Bibl. de Philos. contempor., Section Psych. et Sociol., dirigée par M. Pradines. Presses Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 400 fr. — Michel Navratil, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé de Philosophie, Docteur ès Lettres, Chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres de Montpellier, a donné aux mêmes éditions *les Tendances constitutives de la pensée vivante* (sensori-motricité et imagination comme conditions de la pensée humaine; ouverture de la pensée humaine à la raison) dont nous aurons peut-être l'occasion de parler quelque jour...

Pour le moment, signalons comme une œuvre à la fois très intéressante et très personnelle son *Introduction à une découverte de la pensée*. Il nous en conte la genèse dans son Avant-Propos. Ayant conçu, il y a quelque vingt ans, l'idée de sa méthode, il crut — sur la foi d'un résumé d'œuvres de Husserl — que cette méthode se trouvait déjà implicitement contenue dans la conception que se faisait cet auteur de la réduction phénoménologique. « Je pensai donc, nous dit-il, qu'il n'y avait aucune utilité à ce qu'elle fût exposée, et je me bornai à m'en servir. Cependant, huit ans plus tard, la lecture des *Méditations cartésiennes* de Husserl m'amena, d'une part, à m'apercevoir que la méthode que j'employais était très différente de la sienne, d'autre part suscita en moi une vue de la conscience humaine qui me parut nouvelle et qui me permit de préciser davantage cette méthode. »

Dans une première partie, M. Navratil réfléchit sur les fondements d'une saisie objective portant sur la conscience : un doute critique à l'égard de la manière dont je saisis et à l'égard de mon bon sens personnel me conduit à une attitude d'interrogation à l'égard de moi-même... Le doute critique mène à l'idée d'une méthode d'ouverture progressive de la conscience à ses actes passés et à ses possibilités à venir... Je ne puis connaître mes actes de conscience qu'en utilisant ma mémoire d'une manière critique... De proche en proche, le philosophe est appelé à ouvrir son esprit à des formes de conscience qui sont celles d'autres hommes...

La méthode d'ouverture diminue les chances qu'il peut avoir de se tromper en concluant de sa propre pensée ou de sa propre expérience à la pensée humaine en général. Elle est donc la condition préalable de la constitution critique d'une description de la conscience (et de la constitution critique d'une morale).

Dans la deuxième partie, l'auteur expose comment la méthode d'ouverture de la conscience amène à ne privilégier *a priori* aucun des actes originaux d'une conscience. (Donc, une simple description de la conscience, dans la mesure où l'on s'y tient, ne saurait être qualifiée de phénoménologie...) Les modes d'unité que la réflexion découvre en premier, en certains actes divers d'une même conscience, ne sont autre que les tendances. Et la prise de conscience rétrospective de mes tendances, leur comparaison par la réflexion, peuvent contribuer à l'ouverture progressive de ma conscience et présenter pour moi un intérêt, à la fois du point de vue de la connaissance de la pensée et du point de vue de ma vie à venir...

La méthode conçue par M. Navratil et que je résume ici très imparfaitement, le conduit à comprendre la réflexion philosophique non seulement comme une forme d'engagement personnel, mais comme n'étant possible (à la manière de la pensée scientifique) que par la collaboration indirecte ou directe de plusieurs hommes. Enfin, cette méthode, en fondant une description de la conscience, se trouve fonder partiellement la Psychologie en général; et cette description soutient des rapports étroits avec la critique de la connaissance et la morale.

A la recherche de l'Homme, par *A. Missenard*. Un fort vol. de xx-415 p. gr. in-8°, avec illustrations photographiques. Libr. Istra, Strasbourg et Paris, 1954. — Cet important ouvrage est dédié à la mémoire d'Alexis Carrel, « mon maître et mon ami », dit l'auteur, « pour essayer de faire connaître ses préoccupations scientifiques et humaines, qui provoquèrent son retour dans la France humiliée et meurtrie de 1941 ».

Consacrant une part de sa vie à l'enseignement supérieur et à la recherche scientifique, ayant, de surcroît, assumé, très jeune, des responsabilités industrielles diverses, non sans avoir été chargé de plusieurs missions scientifiques hors de France (en particulier auprès de la S. D. N.), ayant enfin, comme la plupart des hommes de sa génération, eu le triste privilège de faire la guerre, A. Missenard a certes pu acquérir une connaissance de l'Homme qui ne s'apprend pas dans les livres. Et s'il a composé ce gros volume après d'autres ouvrages, c'est pour nous convier à mieux regarder en nous et autour de nous.

Quatre parties à distinguer, dont l'unité n'a rien d'artificiel : la première concerne la génétique et l'hérédité; la seconde, la nutrition; la troisième, le milieu physique; la quatrième, le milieu social et en particulier l'éducation. Nous trouvons en appendice d'intéressantes notes sur les formes modernes du travail (pp. 363-377); des enquêtes sur la valeur intellectuelle en fonction du milieu, de l'origine et de la dimension de la famille (pp. 378-386); un glossaire contenant la définition détaillée de termes scientifiques ou techniques; enfin, une bibliographie choisie...

Le lecteur n'attendra pas de nous, étant donné surtout le peu de place dont nous disposons, que nous résumions un pareil livre. C'est une véritable *Somme* de connaissances solides, clairement exposées, méthodiquement « articulées ». Rien qui sente jamais l'improvisation. Aucune affirmation n'est faite à la légère. Tout est soigneusement pesé, contrôlé. Et si beaucoup de questions sont traitées, c'est que, nous l'avons vu, la compétence de l'auteur s'étend sur maints domaines de l'Humain.

Il mérite d'être lu, ce livre, comme il a été composé : sans hâte, avec le désir de comprendre et de réfléchir. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs; et nous pensons que toutes bibliothèques (universitaires, techniques, scolaires, municipales) s'honoreraient en le faisant figurer sur leurs rayons, pour le plus grand profit de ceux qui viendraient y puiser de précieux et lucides enseignements.

Foi et Interrogation, par *Henry Dumery*. Un vol. de xiv-160 p., petit in-8° de la Collection « Notre Monde », dirigée par Gabriel Venaissin. Editions Tequi, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe), 1954. Prix : 400 fr. — L'athéisme peut être un effort purifiant. Car il n'est pas nécessairement à base de mauvaise foi et témoigne, parfois à son insu, d'un respect pour le vrai Dieu, d'une secrète aversion pour les caricatures de ce vrai Dieu. Mis à part l'athéisme pratique, rébellion contre la loi morale, l'athée

que Lagneau nommait « théorique » préserve, à sa manière, la transcendance de l'Absolu, par delà les représentations insuffisantes que l'on s'en fait trop souvent. Inversement, l'adhésion à un *Credo*, à une Eglise, ne saurait suffire à l'homme pour attester sa foi. « Il y a des incrédules qui, dans la sincérité de leur cœur, seront sauvés. Il y a des croyants qui, par l'infidélité à leurs principes, déjà se condamnent... » H. Duméry ne pousse pas jusqu'à l'exagération ce parallèle. Il a tenu simplement à « faire le point ». Son but est clairement défini : dialoguer avec des formes de pensée fort éloignées de la religion, et tenter de réinscrire au compte de la synthèse chrétienne ce qui, de droit, lui appartient...

Trois parties dans son livre : *Foi sans repos; la question Sartre; la personne et ses valeurs*. Touchant l'athéisme sartrien, la critique est sévère; elle n'est jamais, en revanche, partisane, sectaire ou incompréhensive.

L'ouvrage, de l'aveu même de l'auteur, ne forme pas un tout systématique. La troisième partie comporte, par exemple, trois études (intervention psychologique et continuité de la personne; Ethique et esthétique; Philosophie et poésie) qui intéressent moins la religion proprement dite que la philosophie de la personne. Néanmoins, elles se réfèrent aux valeurs spirituelles. L'unité véritable du propos est dans l'intention profonde qui les anime, et le dessein est surtout d'inviter à réfléchir.

Valeur de l'Histoire, par *Joseph Hours*. Un vol. de 95 p. petit in-8°. Collection « Initiation philosophique », dirigée par Jean Lacroix. Presses Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 240 fr. — De cette excellente collection, dirigée par Jean Lacroix, nous avons déjà reçu : *l'Intention philosophique* (J. Vialatoux); *les Sentiments et la vie morale* (Jean Lacroix); *Introduction à l'esthétique* (M. Nédoncelle); *le Souvenir* (André Bridoux), et en avons rendu compte en leur temps.

Valeur de l'Histoire, que nous venons de lire, présente les mêmes qualités de solidité, de simplicité, de clarté, qui sont comme la caractéristique des ouvrages de cette série. Voici le plan suivi : Aux sources de l'activité historique; les débuts de l'activité historique; formation de la conception moderne de l'Histoire; l'Histoire scientifique; crise de l'Histoire; au-delà de l'événement; le sens de l'Histoire...

Une bibliographie sommaire, mais judicieusement choisie, est jointe à cette suite de chapitres. Il n'y a pas que les étudiants à qui ce petit livre sera utile. Bon nombre de lecteurs chevronnés y trouveront à s'instruire : ce sera l'occasion de mettre au point leurs idées sur l'Histoire et la philosophie de l'Histoire.

Les Grands Textes. Bibl. classique de Philosophie, dirigée par *Claude Khodoss* et *J. Laubier*. **Textes choisis : 1° *Kant*, La raison pure; 2° *Hegel*, Esthétique.** Deux vol. de chacun VIII-228 p. in-16. Presses Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 300 fr. — Les livres sont l'indispensable instrument de toute formation philosophique. Non point seulement les livres de documentation, mais les œuvres des grands auteurs. Or, sans compter ceux qu'il est malaisé de se procurer, beaucoup sont rendus inaccessibles aux débutants par leur ampleur ou leur difficulté. La collection indiquée ici met l'élève en présence du texte lui-même, tout en le lui rendant plus accessible grâce à la présentation, aux sous-titres, etc. Pas d'« Introduction », ni de commentaires perpétuels, et encore moins de critique. Tout cela, sous quelque prétexte que ce soit, ralentit la lecture. Simplement, disions-nous, des divisions et subdivisions, avec sous-titres, avec, parfois, de courts préambules, des entrefilets de transition. Un index détaillé, en fin de volume, permet de retrouver facilement tel ou tel passage.

La formule paraît heureuse. Les textes, bien *choisis*, par Florence Khodoss (Lycée de Versailles) pour *la Raison pure;* par Claude Khodoss (Lycée Buffon) pour *l'Esthétique* de Hegel sont abordables.

Sont annoncés (sous presse) Alain, *Philosophie;* A. Comte, *Sociologie;* Descartes, *Correspondance;* Epictète; Kant (*la Raison pratique*); Spinoza...

Les mariages en France, par *Gérard Duplessis-Le Guelinel*. Un vol. de 198 p. in-8° (34 cartes, graphiques et tableaux), A. Colin, Paris, 1954. Prix : 700 fr. — Ce livre constitue le 53° cahier de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, dont la collection fait autorité. L'ouvrage, dit M. P. Gemaelhing (Professeur de Démographie à la Fac. de Droit de Paris), par son objet et par sa méthode, marque une étape importante dans

l'étude scientifique des problèmes de la population.

Jusqu'ici, nous n'avions guère, sur un pareil sujet, que des vues de l'esprit, sans base positive, qui nous laissaient ignorer par quel mécanisme interne se détermine le taux des mariages dans telle société donnée. M. G. Duplessis-Le Gueli-nel, guidé par son maître, a repris à pied d'œuvre l'étude du problème, rassemblé toutes les données statistiques concernant les mariages; il a examiné d'une façon exhaustive les faits de toute nature qui sont capables d'influer sur leur fréquence, soumis enfin à une critique minutieuse les interprétations de ce phénomène antérieurement proposées.

Une introduction historique, déjà très intéressante par elle-même, nous expose les caractères du mariage à la fin de l'Ancien Régime. La proportion des célibataires à cette époque est bien faite pour nous étonner. On note ensuite l'augmentation progressive du taux des mariages en France, depuis le milieu du XIXe siècle. C'est la partie la plus développée de l'ouvrage. L'étude a été conduite par régions et même par départements (on relève des différences du simple au double d'un département à l'autre). L'auteur parvient à mettre en lumière un phénomène assez paradoxal et pourtant vérifié : la généralisation du mariage allant de pair avec une diminution de la natalité.

Des cartes, des graphiques, des tableaux ajoutent à l'intérêt de cette savante étude démographique, qui se termine par de pertinentes réflexions sur *les problèmes actuels*.

Le scandale de l'amour, par *Maryse Choisy*. Un vol. de 290 p. petit in-8°. Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1954. Prix : 600 fr. — « Chaque fois que l'on parle, avec sincérité de l'amour, on crie au scandale », dit Maryse Choisy. Je n'en suis nullement convaincu. De vive voix, peut-être, dans un salon?... Tout est question de lieu et de circonstances. Un livre comme celui dont je viens d'achever la lecture ne saurait choquer personne, sinon d'impurs hypocrites. Il est vivant, précis, appelle les choses par leur nom chaque fois que c'est nécessaire. L'auteur sait très bien passer des réalités physiologiques les plus concrètes aux aspirations les plus nobles. L'Homme n'est ni ange ni bête, selon la formule célèbre de Pascal. Il est à la fois corps et esprit. Ces deux aspects se retrouvent ici, sans que l'un fasse de tort à l'autre. Le style sans apprêt, vigoureux, parfois bousculé, sait, lui aussi, s'élever, s'ennoblir à certains moments. Une énorme érudition, dans les domaines les plus variés, allant de la médecine à la métaphysique et à la théologie en passant par la psychologie, la littérature et l'histoire, se déploie avec une aisance heureuse, sans affectation, sans lourdeur, — à l'occasion d'une idée, d'une remarque. Elle est utilisée par un auteur qui la domine de très haut et n'y fait appel qu'à bon escient... Si c'est être scandaleux que d'être naturel et sincère, convenons alors que Maryse Choisy est fort scandaleuse.

De la Science à l'Esprit (Aux horizons de la pensée, par *Jean Barraud*. Un vol. de 286 p. in-8° carré. Editions du Levain, 1, rue de l'Abbé-Grégoire (VIe), Paris, 1954. — Du même auteur ont paru déjà (au Cercle du Livre) *La Cinquième dimension; l'Existentiel et l'Universel*. A ces deux volumes, s'ajoute *Réflexions sur la Musique* (chez Ed. Durand, place de la Madeleine). — *De la Science à l'Esprit*, qui fait suite à « la Cinquième dimension », contient un examen critique très général de l'esprit scientifique; et, d'autre part, l'esquisse d'une synthèse. Ces quelques lignes, les dernières du livre, diront clairement l'orientation de cette synthèse : « Il n'est certes pas utile ni souhaitable de s'attacher à d'autre concept qu'à celui de l'amour christique, qui a élevé le Nombre qualitatif à un degré de simplicité et de clarté accessible à tous : la Trinité représente le numérisme qualitatif de base; mais surtout la dualité du concret et de l'abstrait, de l'Homme-Existence et de l'Homme-Dieu-Essence est fusionnée dans l'Unité de l'amour-esprit, dont la résonance secondaire se nomme charité; la perfection correspond à l'élément dimensionnel qui oriente la conscience libre de la multiplicité-nécessité vers l'amour-unité; les définitions qui nous sont données de la pureté et de ses rapports avec la perfection sont également limpides, et permettent une harmonie constante entre la pensée et l'action, au cours de chaque évolution cyclique individuée »...

Ouvrages reçus. — *De la condition humaine et du sens philosophique de la Vie révélés par l'investigation scientifique*, par Jacques Fonteneau. Une plaquette de 35 p. in-16. Prix : 50 fr. (En vente

chez l'Auteur, 137, rue de Ménilmontant, Paris (XXe).

REVUES

La Pensée. Revue du rationalisme moderne (Arts, Sciences, Philosophie). Nouvelle série. Numéros 52 (déc. 1953) et 53 (janv.-fév. 1954). Au sommaire du n° 52, citons : de B. Kedrov, Rapports entre la logique et le marxisme (II) ; de J.-L. Lecercle et Pierre Albouy, Problèmes de la science et de la littérature ; de Georges Cogniot, Tolstoï et la pédagogie soviétique. Une très lucide étude de René Maublanc sur l'enseignement de la philosophie.

Relevé, dans le n° 54 : Lénine, le savant et le philosophe (J. Duclos) ; Hommage à Paul Langevin (Jean Orcel et G. Cogniot) ; deux conceptions de la science (R. S. Ingarden) ; Masse et énergie (Jean Druau) ; Classes et luttes de classes sous la Révolution française (Albert Soboul) ; Réflexions sur la langue anglaise (Paul Meier) ; A la Fédération mondiale des travailleurs scientifiques (Eug. Aubel) ; l'Homme communiste (J. Gaucheron) ; Chronique philosophique (Maurice Caveing)... Et, dans chaque numéro, nombreuses chroniques, revue des livres et des revues, informations diverses...

L'Actualité de l'Histoire (Bulletin trimestriel de l'Institut français d'Histoire sociale, 117 *bis*, rue Armand-Silvestre, Courbevoie (Seine). N° 7 (mars 1954). Ce numéro contient un éditorial d'Armand Cuvillier sur *Histoire et Sociologie*, exposant comment, à divers points de vue, Histoire sociale et sociologie sont deux disciplines intimement liées. Ce serait, dit l'auteur, tomber dans des abstractions toutes gratuites et artificielles que de prétendre les séparer.

Dans le même numéro, noté une étude de E. Thomas sur Pauline Roland et les associations ouvrières ; des lettres de P.-J. Proudhon commentées par René Martin ; des Etudes sociales de G. Bourgin et J. Maitron, etc...

Revue de Psychologie des Peuples. 9e année, n° 1 (1er trimestre 1954), publiée avec le concours du C. N. R. S. (Boîte postale 258, Le Havre). Directeur : Abel Miroglio. Noté au sommaire : les aptitudes professionnelles des Peuples (Franziska Baumgarten) ; les populations d'Indonésie (C. Tj. Bertling) ; l'éducation des populations arriérées dans le gouvernement d'Hyderabad (W. Mass) ; Race et culture (Em. Callot) ; un bilan de l'Anthropologie contemporaine (Marcel Rioux) ; Simon Rodriguez, psychologue des Peuples (F. Oliver-Brachfeld). Une bibliographie critique, par P. Marchand, Abel Miroglio, Y. D. Miroglio et R. Troude. En fait, le compte rendu, par Abel Miroglio, du livre de Georges Heuze (la psychologie ethnique) a les dimensions et l'intérêt d'une véritable étude.

Structure et Evolution des Techniques (S. E. T., 13, rue du Four, Paris (VIe). Un numéro spécial d'avril 1954 est consacré à la *Cybernétique*. Noté au sommaire : une introduction inédite de Louis de Broglie ; des articles de L. Couffignal, J. Loeb, A. Fessard, G.-Th. Guilbaud, L. de Broglie. Ces articles développent les conférences données en 1953 à la Maison des Sciences. Bibliographie et Informations diverses, concernant la Cybernétique.

Culture Humaine. (Edit. J. Oliven, Paris). Revue mensuelle de psychologie appliquée à la conduite de la vie. XVIe année, n° de mars 1954. Noté au sommaire : Rénovons nos habitudes (Hél. Tarel) ; la joie de vivre (C. Théodore) ; Autosuggestion et optimisme (Dr Cantenot) ; l'alimentation humaine dans l'avenir (Prof. Tallarico) ; Jeunesse et sexualité (A. Laussens) ; Doctrine de C. G. Jung (Dr Percheron) ; l'imagination et la volonté (J. des Vignes Rouges), etc.

Au n° d'Avril, Psychotechnique ou Psychologie industrielle (Alex. Vexliard) ; Faiblesse et volonté (D. Sainsard) ; le Trac (Muse Dalbray et Tristan Sévère) ; l'Abbé Moreux (Bernard Hilbert) ; l'alimentation humaine (suite, Prof. Tallarico) et de nombreux autres articles.

QUESTIONS MILITAIRES

LA STRATEGIE AMERICAINE DE 1942 A 1945. — Le gros ouvrage de Chester Wilmot, *La lutte pour l'Europe*, dont on vient de publier la traduction (Fayard, in-12, 955 p. avec 29 cartes), ne s'impose pas seulement à notre attention par son volume, parce qu'il a été en Angleterre un des *best sellers*, ou parce qu'il est une manière de testament, son auteur, journaliste et correspondant de guerre de grande réputation, ayant péri en janvier dernier dans une catastrophe aérienne.

Il est l'une des meilleures études relatives à la reconquête de l'Europe sur les armées allemandes de 1940 à 1945, — non l'une des plus complètes, puisqu'elle néglige systématiquement certaines phases de la guerre, telles que les opérations en Italie, mais des plus solides et des mieux documentées.

L'auteur s'est proposé d'y montrer comment et pourquoi les Alliés ont gagné la guerre, comment et pourquoi les Occidentaux ont, en définitive, « perdu la paix » au bénéfice du seul Staline. Avec une clarté remarquable, il expose, discute et critique les décisions prises, d'une part par le Haut Commandement allemand, d'autre part par les généraux américains et britanniques, en précisant la part de responsabilité de chacun de ceux-ci dans la victoire et dans ce qu'il considère comme l'échec final.

Dans cette recherche, il tend évidemment à prendre parti pour les Britanniques, pour Churchill et Montgomery contre Marshall et Eisenhower, ou contre Bradley et Patton, chaque fois que leurs conceptions se sont opposées à celles des Américains, ou que l'opinion d'Outre-Atlantique a élevé des critiques contre le Commandement britannique.

Il serait trop long et trop délicat de le suivre dans ces controverses, quelque intérêt qu'elles présentent, même pour les lecteurs français. Mais elles sont l'occasion de noter quelques caractéristiques de la stratégie américaine pendant la Deuxième Guerre Mondiale.

A en croire Chester Wilmot, cette stratégie aurait été complètement indépendante d'une véritable politique de guerre et exclusivement dirigée par des considérations purement militaires. Il le répète à plusieurs reprises, notamment quand il reproche aux chefs Américains de s'être, en 1944, opposés à toute action britannique en direction des Balkans, puis d'avoir, en 1945, arrêté sur l'Elbe les armées des Occidentaux et de s'être refusés à

devancer les Russes à Berlin, ce qui leur eût été facile. Pourtant il lui faut rendre hommage à leur décision initiale de diriger leur effort principal contre les Allemands et non dans le Pacifique, ce qui fut bien une décision politique. La vérité est que leur politique de guerre fut très discutable quand elle s'inspira d'une méfiance excessive à l'égard des intentions attribuées à leurs alliés britanniques ou d'une confiance non moins excessive dans celles de Staline.

Plus justifiées paraissent les autres critiques, celles qui portent sur la stratégie proprement dite.

« Habitués, industriellement, à résoudre les grands problèmes par des solutions grandioses, connaissant la capacité de leur machine économique », ils croyaient trop au « pouvoir que donne la supériorité des moyens ». Acquérir cette supériorité, c'était surtout une question de logistique. Il s'agissait seulement de « réunir des ressources telles qu'il n'y ait plus lieu de tenir compte de la réaction de l'ennemi ». De là, la prédominance absolue accordée dans le « planning » à la logistique, au risque de freiner et de paralyser dans l'exécution toute initiative. De là aussi, une tendance à simplifier exagérément les problèmes, la forme purement brutale de leurs offensives et le mépris de toute manœuvre.

Cette tendance se manifesta dès l'établissement des premiers plans. « Comme Marshall, Eisenhower préconisait l'attaque directe et le coup de poing en pleine figure. » Aussi, avant même de s'être rendu compte des difficultés de l'opération, décidèrent-ils de débarquer *dès 1942* sur les côtes de France et, quand il apparut que cette opération était impossible à cette date, n'acceptèrent-ils qu'à contre-cœur l'idée du débarquement africain : le jour où cette idée fut admise, Eisenhower déclara qu'on y verrait sans doute plus tard « le jour le plus sombre de l'Histoire ». — En 1944, cette tendance ne s'était pas atténuée : le plan pour le débarquement du 5e corps U. S. sur la plage « Omaha » en fut l'application directe; ce faillit être une catastrophe. — Dans les semaines qui suivirent et au cours de la lutte pour la tête de pont de Caen-Bayeux, Montgomery ne réussit jamais à faire admettre franchement, au lieu d'une poussée générale des deux armées, son idée d'attirer tous les renforts ennemis sur sa gauche, au risque de paraître piétiner, mais afin de faciliter la rupture du front à sa droite. — En août, au lendemain de la libération de Paris, le 2e Bureau du SHAEF écrivait : « La fin de la guerre est en vue, presque à portée de la main »; une concentration des forces alliées sur un point du front tel que la Rhénanie et la Ruhr eût porté un

coup décisif; Montgomery le proposait; Eisenhower lui préféra une poussée générale de toutes ses armées en éventail, de la Mer du Nord à la frontière suisse, et une répartition sensiblement égale des approvisionnements entre ses armées. — En septembre, après l'occupation de Bruxelles, de Liége et d'Anvers, la situation paraissait plus favorable encore à l'aile Nord, les Alliés n'ayant plus devant eux dans cette région que des éléments disloqués et désorganisés; de nouveau Eisenhower se refusa à redistribuer ses moyens au profit du groupe d'armées de gauche; le ralentissement général qui en résulta donna à la Wehrmacht le temps de retrouver son équilibre; d'où le piétinement et les échecs de l'hiver 1944-45, et le recul, jusqu'à l'été, d'une victoire qui, d'après les généraux allemands eux-mêmes, aurait pu être acquise à la fin de 1944.

Non moins grave par ses conséquences fut le manque de souplesse de cette stratégie, qui sans doute dérive des mêmes causes. A plusieurs reprises, des occasions se présentèrent, dont le Commandement américain ne sut pas, ou dont il ne voulut pas profiter. Peut-être estimait-il, il est vrai, ses états-majors inexpérimentés — et d'ailleurs beaucoup trop lourds, — incapables d'improviser et de « varianter » leur « planning »; mais on verra plus loin par un exemple que ce respect du plan était, dans les meilleurs esprits, poussé jusqu'à l'idolâtrie. Pour ne citer que quelques-unes de ces occasions, et sans parler de nouveau de l'arrêt sur l'Elbe qui eut d'autres motifs, c'est la possibilité, en novembre 1942, de pousser des débarquements jusqu'à Bizerte; — c'est, en juillet 1943, la possibilité d'exploiter la situation en Italie, exploitation que demandaient instamment le maréchal Alexander et le général américain Mark Clark lui-même comme plus facile et plus fructueuse que le débarquement de Provence, et à laquelle on renonça faute de savoir se libérer des décisions prises au précédent mois de mai; — c'est, en septembre 1944, alors que, faute d'un nombre suffisant de ports utilisables en France et en Belgique, des divisions restaient immobilisées en Amérique, le refus opposé à Churchill de les diriger sur Naples, d'où elles auraient pu passer en Yougoslavie. — N'est-il pas caractéristique enfin que lorsque, le 7 mars 1945, le général Bradley apprit l'heureuse fortune qu'était la prise imprévue du pont de Remagen et ordonna aussitôt de pousser des renforts au delà du Rhin, la première réaction du chef d'état-major adjoint d'Eisenhower, qui se trouvait auprès de lui, fut de protester, en déclarant que « cela ne cadre pas avec le plan? »...

Est-il besoin de dire que ces critiques ne pouvaient faire perdre de vue à Chester Wilmot les indiscutables qualités d'Eisenhower, dont, s'il lui dénie les dons du stratège, il fait le plus grand éloge comme chef, notamment pour avoir su « maintenir la cohésion des équipes alliées et concilier les intérêts des différentes armes et des différents pays », — non plus que celles des très beaux soldats qu'étaient les généraux américains, — et encore moins, bien entendu, « l'extraordinaire talent d'invention et d'organisation » des Américains et leur « génie de la production? »...

Elles n'en prennent que plus d'intérêt, dans la mesure surtout où les erreurs signalées seraient imputables à des causes permanentes, tempérament américain, ou jeunesse de l'armée, ou richesse de la nation et luxe des moyens.

Espérons donc que, s'il en est encore besoin dans les Etats-majors internationaux organisés depuis la Guerre, le contact avec des chefs étrangers, dépositaires d'une longue tradition militaire, atténuera ces tendances, et que, en particulier, nos représentants dans ces États-majors sauront parler et travailler dans le sens d'un assouplissement de méthodes, trop simplistes et trop rigides.

Général G. Lestien.

La Campagne de France. (Mai-Juin 1940.) (Presses Universitaires de France, 1953, in-8°, 232 p. avec 11 cartes, 600 fr.). — Il s'agit, en réalité, non d'une étude complète de cette campagne, mais d'études particulières, dues à des spécialistes qui ont traité quelques points essentiels. Les plus importantes sont celles du lieutenant-colonel Lugand sur les forces en présence au 10 mai, d'André Reussner sur les attributions précises du général Weygand, du colonel Villate sur l'entrée des Français en Belgique et en Hollande, du colonel Fox et du commandant d'Ornano sur la percée des Ardennes, du commander Saunders (du Service Historique de l'Amirauté britannique) sur l'évacuation par Dunkerque. Cet ensemble de travaux fait honneur au Comité d'Histoire de la Guerre, qui en a eu l'initiative, ainsi qu'à la Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale qui les a d'abord publiés.

La Bataille du Belvédère, par *René Chambe* (Flammarion, 1953, in-12, 219 p. avec croquis et photogr., 600 fr.). — « L'Epopée française d'Italie », précédemment chantée par l'auteur, avait eu un prélude non moins glorieux, mais plus sanglant encore, la bataille d'hiver de janvier 1944, dont la prise de la hauteur du Belvédère par le 4e régiment de tirailleurs tunisiens avait été l'épisode principal. Le général Chambe en a fait un récit qui a pu être qualifié d' « hallucinant », tout en lui gardant la plus rigoureuse précision historique. Officiers et soldats atteignirent ici les limites du sacrifice et de l'héroïsme. Puisque ce sacrifice fut la conséquence de la stratégie américaine et ne fut consenti que pour venir en aide aux combattants d'Anzio et de Cassino, on doit souhaiter que ce très beau livre ne tarde pas à être traduit à l'usage des Américains : s'il nous offre, à nous, des exemples exaltants, il leur offrira matière à d'utiles réflexions.

L'Epopée du Pacifique, L'Air, la Mer, la Jungle, par *Bernard Frank*. (Flammarion, 1953, in-12, 234 p. avec 18 illustr. et 2 croquis, 575 fr.) — L'auteur s'est fixé la tâche impossible de peindre, par petites touches, dans une vaste fresque faite de multiples tableautins, la

lutte formidable que se livrèrent pendant trois années les Etats-Unis et le Japon. S'il a bien mis en lumière le rôle capital tenu par la marine américaine et la forme d'héroïsme, si particulière, dépensée par les Japonais, les images trop sommaires qu'il a multipliées pour donner une idée des divers aspects de cette lutte ne laisseront sans doute dans l'esprit des lecteurs qu'une image insuffisamment précise.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

UN PRETENDU PLAGIAT DE CHAMFORT. — L'attention avec laquelle les érudits de nos sociétés savantes soutiennent la renommée des célébrités de leur province a quelque chose de touchant, et de fort naturel d'ailleurs. Qu'on attaque ces célébrités, même voici plusieurs siècles, et ils se montrent toujours disposés à prendre leur défense. Cela nous vaut des études précises, souvent agréables à lire et qui sont rarement sans intérêt. Témoin cette notice qu'a insérée, voici déjà quelque temps — et nous nous excusons du retard de cette recension — le bulletin de la Société historique et archéologique de l'Auvergne, publication de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand. Elle a pour auteur M. Coulaudon et pose un grave problème : Chamfort fut-il un plagiaire?

On ne lit plus guère Chamfort, du moins je l'imagine, et même en Auvergne. Certes, son nom figure à une place honorable dans les ouvrages d'histoire littéraire. On ne lit plus surtout ses tragédies et c'est pourtant l'une d'elles qui provoqua le débat institué par M. Coulaudon.

En deux mots, voici l'affaire. Le 2 novembre 1776, Chamfort fit jouer devant la cour qui se trouvait alors à Fontainebleau une tragédie nouvelle, *Mustapha et Zéangir*. La pièce est portée aux nues : le Roi y a pleuré. Marie-Antoinette aussi. Au vrai, si la famille royale montrait un si vif contentement, c'est que Chamfort, en bon courtisan, avait exalté au cours de ces cinq actes l'amitié fraternelle. Le sujet lui-même était assez filandreux. La sultane Roxelane, épouse de Soliman. intrigue en faveur de son fils Zéangir, au préjudice de Mustapha, fils aîné de Soliman. En dépit des sombres machinations de Roxelane, en dépit de l'amour passionné que les deux demi-frères portent à la belle Azémire, princesse de Perse, l'amitié ne se brise pas entre eux, de telle sorte que finalement Roxelane fait plus ou moins assassiner Mustapha sur le cadavre duquel l'infortuné Zéangir se tue à son tour. C'est du très mauvais Racine. On sait que Chamfort avait long-

temps étudié l'auteur de *Mithridate*, analysé sa manière, démonté ses procédés. Seulement, il lui manquait le génie.

Le succès de Fontainebleau, provoqué par le roi et la reine qui adressèrent à l'auteur les compliments les plus flatteurs, fut sans lendemain. Douze représentations à Paris, devant des salles demi-vides. Et pourtant la pièce était défendue par un des meilleurs acteurs du temps, ce fameux François-René Molé, si aimé du public, que le parterre, quand il fut assez gravement malade en 1766, exigeait qu'au début de chaque spectacle, on lui donne le bulletin de santé de son artiste favori. Malgré Molé, la tragédie de Chamfort tomba.

Ce n'était qu'un accident. Mais voici que quelques semaines après la représentation parut dans les *Mémoires secrets pour servir l'histoire de la République des Lettres en France depuis* 1762 *jusqu'à nos jours* (Londres, 1776), à la date du 22 novembre, un entrefilet venimeux insinuant que M. de Chamfort, en écrivant Mustapha et Zéangir, s'était contenté de déterrer une vieille tragédie de Belin, jouée en 1705, « dans laquelle on trouve en effet une grande ressemblance avec la sienne »...

L'accusation était lancée. Elle fit fortune. On ne manqua pas de rapprocher certains vers de Belin de ceux de Chamfort, et il faut bien avouer qu'on y découvrait de troublantes analogies. Mais quoi, l'auteur de *Mustapha et Zéangir* aurait pu riposter que Voltaire avait emprunté le sujet de *Mérope* à Clément, que Dorimon avait écrit le *Festin de Pierre* vingt-six ans avant Molière et que, s'il fallait accuser de plagiat tous les auteurs qui reprennent de grands sujets déjà traités avant eux, les plagiaires, au théâtre, seraient vraiment très nombreux.

Aussi bien, ce qui paraît avoir intéressé M. Coulaudon, c'est moins de savoir si Chamfort s'était réellement inspiré de Belin que de rechercher qui pût être l'auteur de cette imputation. Le rédacteur des *Mémoires secrets* s'était en effet contenté de reprendre une accusation qui avait été produite auparavant.

La recherche est malaisée. Chamfort comptait beaucoup d'ennemis. Il faut reconnaître qu'il avait la dent dure et ne savait point ménager ses confrères. Il y avait le chevalier de la Morlière (jadis évoqué dans le *Mercure* par M. Emile Henriot), ce chevalier dont il avait écrit, aimable gentillesse, « qu'il voulait mordre et ne savait qu'aboyer »... Il y avait Sébastien Mercier, l'auteur des *Tableaux de Paris* qui n'appelait jamais Chamfort que Champsec. Il y avait surtout La Harpe.

Chamfort avait moqué les prétentions nobiliaires de La Harpe. Chamfort avait ravi un prix littéraire à La Harpe, crime que

l'on ne pardonne pas. La Harpe accable Chamfort et dans son *Cours de Littérature* ne consacre pas moins de vingt-six pages aux rapprochements que l'on peut faire entre la tragédie de Belin et celle de Chamfort. Vingt-six pages! C'est tout de même beaucoup. Cette tragédie ne méritait pas un tel traitement. Charles Collé est plus lapidaire qui, en deux mots, frappe l'auteur de Mustapha et Zéangir en le qualifiant de bétail imitateur.

La tragédie ne s'en releva pas. Au vrai, le genre était déjà dépassé, suranné. Qui songerait aujourd'hui à relire *Mustapha?* Mais cette petite querelle est piquante. Elle nous prouve que les mœurs littéraires à la fin du XVIII[e] siècle n'étaient pas plus douces qu'aujourd'hui et que la férocité des gens de plume n'a d'égale que leur humeur batailleuse...

UN BEL ESPRIT DU XVII[e] SIECLE. — Par chance, il se trouvait aussi dans nos provinces des auteurs plus pacifiques. C'est l'un d'eux que nous présente dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, Mlle Marcelle Formon.

Il s'appelait l'abbé Costar. Il était d'origine modeste, fils d'un chapelier parisien, et avait dû à Claude de Rueil, évêque de Bayonne (puis d'Angers), de recevoir quelque bénéfice et surtout de devenir le précepteur de Lavardin. Celui-ci, pour achever ses études théologiques, s'était retiré en Poitou. Costar l'y suivit. Sa théologie était peut-être un peu courte, mais il connaissait les belles-lettres et comme il resta en relations avec ses amis de la capitale, sa correspondance et ses réflexions nous permettent de découvrir un aspect de la vie littéraire du Poitou au XVII[e] siècle.

Les amis de Costar, on les trouve dans le milieu des Précieuses, Ménage, Voiture, Guez de Balzac. Tallemant des Réaux lui consacre un certain nombre d'historiettes. La plupart ne sont pas tendres. Cet abbé de cour fut un bel esprit, écrivant avec élégance. Son séjour en Poitou nous valut des lettres adressées à ses correspondants restés dans la capitale. Tout le monde au XVII[e] siècle était plus ou moins épistolier. La correspondance de Costar reflète admirablement le goût du temps.

Il n'y faut pas chercher beaucoup de profondeur. Costar badine volontiers. Toutefois, sa légèreté ne doit pas nous faire illusion. Ce serait erreur de le ranger parmi les libertins et les athées du siècle. Il est vrai qu'à Voiture, il parle complaisamment de ses bonnes fortunes : « Il a le cœur plus embrasé par certaine Poitevine que ne le fut jamais à Paris. » Ce sont propos de

salon. L'Abbé courtise volontiers ses voisines, qui sont jeunes et agréables. Mais ses badinages ne tirent guère à conséquence. La légèreté du ton s'imposait à l'époque. Ainsi écrit-il à Voiture qui vient d'éprouver quelques déboires amoureux et se plaint que Costar ne lui a adressé aucun réconfort : « Je ne me hasarde plus à de telles consolations, depuis qu'ayant écrit de la sorte à une dame fort affligée, le porteur la trouva riant et dansant joyeusement. En huit jours, le cœur de l'homme peut tellement changer... »

Ce bel esprit ne déteste pas les bons repas. En Poitou, il est comblé. Les poissons de la Sèvre, les rôtis dus par les tenanciers lui assurent une table copieuse. Il est reçu dans les châteaux des alentours. Naturellement, il rend visite surtout aux lettrés de la région. Il rencontre, près de Niort, le chevalier de Méré, ancien amant de Ninon de Lenclos, ancien habitué de l'Hôtel de Rambouillet. Il est reçu par Balzac en son château d'Angoumois et Costar en revient ébloui. Balzac l'a traité fastueusement. Entre les deux hommes qui s'apprécient, une correspondance abondante s'institue. Costar flatte Balzac : « La passion des lettres est celle qui règne dans mon âme et vos ouvrages sont les seuls objets capables de la remplir. C'est là que le mot est précieux, que tout brille d'invention, qu'il ne s'y voit que de l'or et des diamants » Balzac écrit de Costar à Chapelain : « Cet homme, je vous le jure, a de grandes et belles connaissances et s'il visait à la gloire et qu'il eut l'audition de quelques-uns de nos amis, il laisserait les plus estimés derrière lui. »

Après cinq années de séjour en Poitou, Costar regagne Paris. Il est possible qu'il ait été obligé de disparaître à la suite d'une fâcheuse mésaventure. Les motifs de son départ restent obscurs. Quoi qu'il en soit, son passage en province ne lui avait pas été inutile, ne serait-ce qu'en lui permettant d'ajouter un bon nombre de lettres à cette correspondance où l'on retrouve aujourd'hui la personnalité de cet abbé précieux et érudit.

LE DERNIER DES ESTIENNE. — Ne quittons pas le XVIIe siècle. M. Maurice Cauchie est un des érudits les plus exacts de l'histoire littéraire de ce siècle. Rien ne lui échappe et il est attentif aux plus petits détails susceptibles d'éclairer une biographie. Celle de la fameuse dynastie des Estienne, ces excellents imprimeurs, a souvent été écrite. Le dernier d'entre eux, Antoine avait — on le savait — misérablement fini ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674 à l'âge de 82 ans. Mais l'on

ignorait pourquoi. Dans la *Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille,* M. Maurice Cauchie éclaire notre lanterne.

Il a en effet retrouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale un certain nombre de pièces qui révèlent les causes de la misère de cet Antoine Estienne, son ivrognerie et ses maîtresses. Dès 1630 (environ), il était tellement accablé de dettes qu'il est emprisonné au Petit Chatelet. Il prétend que c'est pour avoir défrayé les policiers qui, avec lui, perquisitionnaient chez les imprimeurs suspects d'imprimer des libelles diffamatoires contre le cardinal de Richelieu qu'il a été réduit à cet état. Au vrai, et plus simplement, c'est parce qu'il a dépensé tout son argent au cabaret et avec des femmes.

Il s'enfonce dans une vie de plus en plus crapuleuse. Aussi, en 1630, l'Asemblée générale du clergé de France décide-t-elle de se passer désormais des services de cet ivrogne et lui supprime sa pension en 1636. Estienne se plaint amèrement, mais n'en continue pas moins à boire. Sa femme, Jeanne Le Clerc, supporte malaisément sa conduite et vers 1655, se décide à quitter le domicile conjugal. Pour justifier cette décision, elle rédige un long factum qui est une peinture saisissante de la vie menée par Antoine Estienne. On croirait entendre, écrit M. Cauchie, une commère illettrée qui bavarde inlassablement. Voici un extrait savoureux de ces plaintes : « Il choque chacun sans raison, mais il ne se faut étonner de cela. C'est selon le vin qu'il a bu, lequel domine sur son esprit, car, quand il a bu du vin muscat ou du vin d'Espagne, il est furieux comme un lion, il fracasse, jure, blasphème le saint nom de Dieu, maudit son fils qui est d'un bon naturel. Quand il est à jeun, il est tout hébété : ce n'est pas merveille, s'il exerce toutes ses cruautés. »

Il faut espérer que la malheureuse obtint un jugement de séparation. Estienne avait cédé à son fils, dès 1652, son brevet d'imprimeur. Mais ce bon fils mourut en 1661. Le brevet fut vendu à Sébastien Huré. Vers 1672, il avait alors quatre-vingts ans, Estienne quémandait encore près du roi, quelque gratification. Il n'est pas sûr qu'il l'ait reçue. Il mourut misérablement deux ans plus tard.

Jacques Levron.

VARIÉTÉS

UNE LETTRE DE GUILLAUME APOLLINAIRE. — On parle beaucoup ces temps-ci de Guillaume Apollinaire; on édite ses

inédits, on le commente... La Revue de Suisse (N° 7, 1952), dans une étude généalogique qui semble définitive, nous le montre, contrairement à sa légende, plus italo-helvète que slave et polonais.

Nous sera-t-il permis d'apporter au monument qui s'édifie sous nos yeux une modeste pierre due au poète lui-même?

Lorsque parut l'*Hérésiarque*, je consacrai au livre et à l'auteur l'un de mes articles de critique hebdomadaire de la Revue Bleue (14 janvier 1911). Quelques noms illustres étaient venus sous ma plume; simples rapprochements et réminiscences; non point filiation; mais, dans la carte du ciel littéraire, esquisse de constellations où pouvaient apparaître des parentés d'esprit.

Guillaume Apollinaire m'écrivit la lettre suivante dont il appartiendra à ses biographes de mesurer l'intention et la très probable sincérité; on sait que l'agaçaient quelque peu certaines attributions d'influences littéraires, toujours démenties par lui.

37, rue Gros,
Paris (XVIe)

Monsieur

Je vous remercie de l'article bienveillant que vous m'avez consacré dans la Revue Bleue. *Ne croyez pas cependant que les analogies que vous découvrez dans mon livre avec les œuvres d'Hoffmann, d'Edgar Poë, de Gérard de Nerval, de Baudelaire, de Barbey d'Aurevilly viennent d'une sorte de vénération pour ces auteurs. C'est ainsi que je n'ai jamais lu un conte d'Hoffmann, que j'ai lu autrefois les contes d'Edgar Poë, mais que je serais fort en peine si je devais raconter le sujet de l'un d'eux. Je connais de Gérard de Nerval quelques sonnets intitulés* les Chimères. *Et je suis peut-être le seul écrivain actuel à ne jamais avoir lu Baudelaire dans le texte. Je n'en connais que des citations d'anthologies ou de journaux.*

Quant à Barbey d'Aurevilly, j'ai parcouru des morceaux intitulés Memorandum *et qui ont paru dans la* Renaissance latine.

Ne croyez pas toutefois que je me vante de n'avoir rien lu, bien au contraire. Au demeurant vos critiques ne sont point injustes quand elles signalent mes négligences. Mettez-en une bonne partie au compte de la jeunesse de l'auteur quand il écrivit la plupart de ces nouvelles. Ces négligences sont la seule chose qui me chagrine, car pour la personnalité, elle est le dernier de mes soucis, la perfection étant le seul but que doive, à mon sens, se proposer l'écrivain. La personnalité domine sans qu'on le veuille,

et je crains que les principaux défauts de mon livre ne proviennent d'elle.

Je vous prie de recevoir, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, mes compliments très empressés.

Guillaume Apollinaire.

Nous savons, par André Billy, que lorsqu'on lui parlait d'un écrivain moderne, vivant ou mort, Apollinaire déclarait presque toujours ne l'avoir pas lu : « Il n'avait pas lu Zola, Maupassant, Mirbeau, Rimbaud, Walt Whitman, faisait fi de Claudel et de Francis Jammes, en qui il ne voulait voir qu'un auteur pour les Annales et l'Académie. Par contre il dévorait Fantomas toute une soirée. »

Philippe Soupault, de son côté, affirme : « On a beaucoup parlé des influences qu'a subies Apollinaire... Henri Heine, ou Nerval, ou Baudelaire, ou Rimbaud. Je crois qu'il les connaissait fort bien et qu'il les aimait... »

Grammatici certant...

Lucien Maury.

GAZETTE

Correspondance : sur Alain et « Philosophie ». — *Le* Mercure *a publié le 1er avril, page 694, une note sur le recueil de textes choisis d'Alain que les Presses Universitaires de France ont publié récemment sous le titre de* Philosophie. *A propos de cette note nous avons reçu la lettre suivante :*

« ...Je ne puis tolérer la modération de votre collaborateur, ni la timidité de ses réserves.

« A-t-il bien lu, en tête du volume, la présentation de la collection?

« Il s'agit, nous dit-on, d'offrir aux apprentis philosophes un moyen de lire les grands auteurs. Parfait. Textes d'abord. Parfait. Puis les directeurs de la collection partent en guerre contre les commentaires. Attention. Pas de résumés, et surtout pas de critiques : bon. Mais, non plus, pas d'introductions et pas de notes : pourquoi? On se propose de « servir l'élève, sans trahir l'auteur » : je ne vois pas du tout pourquoi notes et introductions trahiraient l'auteur — à condition qu'elles soient faites avec intelligence, discrétion et dévouement — et je vois très bien en quoi elles serviraient l'élève. Passons sur les détails (par exemple sur les « très courts préambules *» ou les « quelques entrefilets de* transition *» qui ne me semblent pas tout à fait sans rapport avec les résumés proscrits; ou sur les notices placées en avant-propos ou en appendice et sur les notes en bas de page qui restent parfois nécessaires à ceux qui s'interdisent les « introductions » et les « notes »). Venons-en au classement :*

« L'ordre dans lequel sont présentés ces Textes choisis *n'est pas « toujours celui qu'ils ont dans l'œuvre de l'auteur; c'est une liberté « qu'on a prise — le moins souvent possible, bien entendu — mais « qu'il convient de justifier. Sans aucunement méconnaître l'importance de l'ordre qu'un auteur a cru devoir donner à l'exposé de « sa pensée* (sic), *on peut observer cependant que cette démarche, « qui a été la sienne, ou qu'il veut imposer à des lecteurs aver- « tis* (sic), *ne convient pas nécessairement au lecteur novice. L'ordre « pédagogique n'est pas toujours l'ordre logique, ni l'ordre historique. » Etc.*

« Il me semble que cela est formidable. C'était bien la peine de proclamer si haut le respect qu'on a pour les textes, pour ensuite

poser le tripatouillage en principe, et prétendre même le « justifier »! Ainsi ces messieurs pensent que l'ordre voulu par l'auteur n'était qu'un ordre possible entre d'autres (« cru devoir »), qu'au surplus l'auteur n'était pas tellement qualifié pour en décider, et qu'heureusement les pédagogues sont là pour déjouer les duperies de cet arbitraire. Notez que les auteurs en question s'appellent Hegel, Alain, Kant, Comte, Descartes, Epictète, Spinoza.

« Voici maintenant ce qu'on lit dans l'avertissement du volume consacré à Alain :

« On a tenté de mettre à la portée des élèves les œuvres d'Alain.
« En conséquence, on a délibérément écarté les pages les plus diffi-
« ciles, et surtout, l'on a souvent extrait — de l'œuvre entière
« d'Alain, livres et propos — de brefs passages qui, séparés de
« développements trop complexes ou trop riches (sic), *gagnent* (sic),
« en clarté et en facilité (sic). *L'ordre adopté n'est pas celui de la*
« classe de Philosophie; on a plutôt tenté de grouper les notions
« selon des rapports qui semblent se dégager de l'œuvre même
« d'Alain (sic). *Toutefois, cet ordre est tel que les élèves pourront*
« aisément retrouver les rubriques qui leur sont familières. »

« Une note, aux mots « l'œuvre entière d'Alain », précise : « A l'exception des Eléments de philosophie ». *Un mauvais esprit ne peut se défendre de penser que les* Eléments de Philosophie, *ouvrage expressément voulu par Alain, pouvaient précisément rendre superflue toute cette triste besogne.*

« Que pensez-vous des « rapports qui semblent se dégager de l'œuvre même d'Alain »? Cette œuvre existe-t-elle, oui ou non? Alain a-t-il, oui ou non, fait ce qu'il a voulu faire? A-t-il besoin qu'on passe derrière lui avec la prétention d'accomplir ce qu'il aurait laissé à l'état d'intentions et de velléités? N'a-t-il pas proclamé assez haut l'horreur qu'il avait de tous ces bricolages?

« Le plus scandaleux, ce sont ces mots : « On a tenté de mettre à la portée des élèves... » Cela veut dire rabaisser l'œuvre au niveau des élèves au lieu d'essayer d'élever les élèves au niveau de l'œuvre. Il me semble qu'Alain vivant n'aurait jamais accepté de se prêter à l'entreprise. Elle est la négation des principes de son enseignement, des méthodes de son enseignement; elle eût été à ses yeux la négation même de l'enseignement.

« Les techniciens de l'enseignement (ceux-là même que nous voyons s'efforcer de former un nouvel Etat dans ce pauvre Etat déjà si surchargé d'Etats) sont semblables aux autres techniciens. Dès qu'on les abandonne à eux-mêmes et à leur technique, la machine s'emballe, ils déraillent. Car je ne mets en doute ni l'honorabilité intellectuelle ni la qualification ni même la fidélité d'intention des responsables de ce livre; mais je les tiens coupables d'une trahison par excès de zèle. On appelle nécessités de l'enseignemnt ce qui n'est que commodités de l'enseignement. Examens et programmes sont utiles peut-être, mais leur valeur n'est que celle du moindre mal,

ils ne traduisent en aucune manière aucune espèce de vérité. Et voilà qu'ils commandent tout et qu'on se met à trafiquer jusqu'aux plus grandes œuvres à seule fin de les plier aux programmes. J'ai dit qu'on déraillait : c'est trop peu dire, pour cette histoire de fous.

« Décidément, je doute que vous publiiez cette lettre : il y a trop de professeurs qui écrivent dans le Mercure *ou qui le lisent (je les approuve d'ailleurs; ils peuvent y trouver aussi tout juste ce qui leur manque). Au point où j'en suis, je n'ai plus qu'à continuer.*

« L'Université a fini par s'incliner devant Alain, même avant sa mort, même avant sa retraite. Mais elle ne pouvait plus faire autrement; elle s'était déjà rendue bien assez ridicule. Toutes ces fleurs et toutes ces couronnes ne doivent pas faire oublier qu'auparavant, et pendant presque toute sa vie, Alain a été en bagarre avec l'administration de l'enseignement, avec la hiérarchie de l'enseignement, — avec les techniciens de l'enseignement. C'était la bagarre de l'enseignement proprement dit contre la technique de l'enseignement. Il n'a jamais cessé de lutter contre l'esprit sorbonnard, pour remettre en leur juste et modeste place examens et programmes. Il s'agit toujours de savoir si on fera lire Descartes — ou Alain — aux jeunes pour leur former l'esprit ou pour les mettre en état de satisfaire aux épreuves du baccalauréat (il s'agit encore de savoir si on a tout à fait renoncé à voir dans le baccalauréat un contrôle de formation pour en faire une sorte de brevet technique; les extraits que j'ai cités montrent assez que si le choix n'est pas fait explicitement, le parti est pris pratiquement).

« Alain n'est pas plutôt mort que la grande coalition se reforme, ou plutôt (car elle ne s'est jamais dissoute) qu'elle se jette sur son cadavre même pour l'annexer. De bonne foi, c'est peut-être là le pire, et avec ces intentions pures dont je répète que je ne doute pas. Lui qui nous a donné le modèle du mauvais esprit, on l'embaume, et on l'embauche. Il y a même plus d'une entreprise d'embaumement. — Mais relisez plutôt Le tombeau de Descartes, *« Il s'exerce une pression continue et fort habilement dirigée contre l'esprit... » : c'est un* Propos *que vous trouverez précisément dans notre recueil, à la page 273; mais relisez-le dans l'original, c'est plus sûr, puisqu'ici on découpe jusqu'aux* Propos *en fines rondelles.*

« Je ne signe pas ma lettre. Les lettres anonymes ont mauvaise réputation. Mais il y a des cas, comme celui-ci, où l'anonymat signifie plus qu'un nom particulier et inconnu. »

Encore Alain. — *Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à l'Association des Amis d'Alain. Celle-ci nous répond qu'elle n'a rien à répondre, qu'il ne lui appartient pas de répondre, que son rôle se borne à favoriser la connaissance d'Alain et de son œuvre.*

A cette occasion, elle nous demande de signaler :

1° que l'exposition Alain qui devait s'ouvrir à la Nationale en

juin, et que le Mercure *a annoncée le 1*er *mai, p. 174, est remise à l'hiver prochain (la Bibliothèque Nationale éditera alors un de ces catalogues qui demeurent, après les grandes expositions, des instruments de travail extrêmement précieux);*

2° que le lycée Corneille de Rouen publie un inédit d'Alain : discours prononcé à la distribution des prix de ce lycée en juillet 1902 (le texte est inséré dans une brochure consacrée à l'histoire du lycée Corneille, et vendue au prix de 250 francs; s'adresser au proviseur);

*3° que le Club du Meilleur Livre, 3, rue de Grenelle, Paris, 6*e*, annonce pour juin une édition à tirage limité des* Propos de Littérature, *comportant, avec d'importants inédits, des fac-similés, documents et informations qui n'ont jamais été publiés jusqu'à présent (les lecteurs du* Mercure *y retrouveront en particulier l' « Hommage à la poésie » que la revue a donné le 1*er *août 1947, et qui n'avait pas encore été repris en volume).*

Le martyr du Pacifique. — *Le Saint-Siège procède ce mois-ci aux cérémonies de canonisation du R. P. Pierre Chanel, prêtre français, seul martyr dans le Pacifique.*

Il fait partie de cette première mission mariste qui partit évangéliser les bons sauvages polynésiens en 1837. Le Père n'est pas primitivement destiné à l'île de Futuna; le hasard seulement marque là son destin. Il est pénible d'abord, terrible ensuite.

Après un accueil aimable sous la protection du roi Niuliki, cannibale à peine repenti — il a mangé sa propre mère avant d'interdire sur son territoire les pratiques de l'anthropophagie —, c'est bien vite dans un climat de méfiance, de mépris, en subissant l'isolement déprimant d'une véritable quarantaine que le P. Chanel doit poursuivre son ministère, ses tentatives de prosélytisme sans aboutissement, mais de son côté avec une ferveur dans la charité allant jusqu'au dépouillement total. Vint un jour où quelques énergumènes le suppriment : un coup de massue lui brise un bras, un coup de lance le cloue à sa case, un coup d'herminette lui fend le crâne.

Aux mêmes moments, le R. P. Bataillon descendu aux îles Wallis voisines réussit d'une façon surprenante. Un an après son arrivée la population tout entière a abandonné ses dieux antiques et est devenue catholique, et lui-même a pris une autorité qui a le pas même sur celle du roi. Caractère sévère, visage que ne fleurit jamais aucun sourire, il est de la veine de ceux qui font des fondateurs d'empire. Bientôt, et c'est après d'étonnantes guerres religieuses contre des envahisseurs protestants venus d'îles lointaines, il obtient pour les Wallis puis plus tard pour Futuna le protectorat de la France. Cela se passait sous le roi Louis-Philippe. Admirable figure d'apôtre, mais aussi grand bonhomme que la France se devait de ne pas ignorer.

Et cependant ce n'est pas le bâtisseur, l'organisateur, le grand colonial, le linguiste, le prêtre dont la mission a souverainement atteint ses buts que l'Eglise sanctifie aujourd'hui; c'est l'humble, le modeste R. P. Chanel, celui qui n'a pas réussi, qui n'a rien obtenu ni dans le temporel ni dans le spirituel, qui n'a pu baptiser que des enfants à l'agonie, qui n'a su que se faire bafouer, mépriser et finalement assassiner, mais celui qui, au milieu de ses sauvages a vécu malgré toute leur hostilité une vie de bonté, de douceur et d'amour. — MICHEL CRESSON.

Charles Trenet et Andersen. — *« Le fou chantant n'est pas si fou... » écrit Vick Vance : c'est le titre d'un article interview-reportage fort illustré qu'a donné l'hebdomadaire* Semaine du Monde *(23-29 avril).*

Charles Trenet, apprenons-nous dans cet article, relit actuellement les Contes d'Andersen pour en faire une série de chansons.

Est-ce la réimpression de la grande édition du Mercure qui est à l'origine de son projet? Ou s'agit-il simplement d'une coïncidence? Quoi qu'il en soit, on parle d'autant plus d'Andersen en ce moment que la Radio, dans son « Heure de culture française », lui a consacré plusieurs émissions excellentes, dues à M. Paul Gazagne.

Les « Mélanges Bonnerot ». — *Notre collaborateur Jean Bonnerot, qui prit l'année dernière sa retraite de Conservateur en chef de la Bibliothèque de la Sorbonne, se voit offrir un volume de* Mélanges d'Histoire littéraire et de Bibliographie *auquel collaborent un grand nombre de personnalités du monde savant français et étranger; les articles sont précédés d'une* Bibliographie de Jean Bonnerot *par Mlle L. N. Malclès.*

Souscriptions au prix de 1.500 francs, à adresser avant le 30 juin à la Librairie Nizet, 3 bis, place de la Sorbonne, Paris, 5e, C.C.P. Paris 473-88.

Au Mercure de France. — *Une nouvelle cruelle : la mort d'Alain Vigot-Hérold. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans. Sa collaboration au* Mercure *commençait à peine : il n'avait donné à notre revue qu'une chronique, en octobre 1953, sur la danse. Il en préparait une nouvelle lorsqu'il est mort, et se disposait à entreprendre sur l'âme et l'histoire de la danse des travaux dont on pouvait attendre des lumières nouvelles et peut-être des révélations. Il renouait une tradition familiale dans la maison de la rue de Condé où demeure si vivant le souvenir de A.-Ferdinand Hérold.*

★ *Au Mercure, le 17 mai, mise en vente simultanée de trois nouveautés (annoncées le 14 à la* Bibliographie de la France*) :*

1° En Miroir, *« journal sans date », de Pierre Jean Jouve. On en a lu quelques pages dans le* Mercure *du 1er février 1954 (ainsi que dans* La Table Ronde *et* Les Lettres Nouvelles, *à la même date). Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur Rives B.F.K. (édition originale). Texte de la bande : « Ce journal est un contre-journal. »*

2° Le Solitaire enchanté, *« Charloun Rieu du Paradou, poète », de Marie Mauron. Un poète-paysan de Provence : portrait, souvenirs et confidences par l'écrivain qu'Emile Henriot a appelée « la Colette provençale », et dont le dernier roman a reçu en 1953 le prix international Charles-Veillon.*

3° L'Or de Naples, *par Giuseppe Marotta, traduit de l'italien par Michel Arnaud. Le roman d'où deux maîtres du jeune cinéma italien, en collaboration avec l'auteur lui-même, ont tiré le scénario du film qui se tourne actuellement. — Plusieurs chapitres en ont paru, en avril et en mai, dans* Hommes et Mondes, *dans le* Mercure, *dans la* Gazette de Lausanne, *dans les* Œuvres libres, *dans les* Nouvelles Littéraires.

★ *On annonce la prochaine réalisation d'un film sur la vie et l'œuvre d'Emile Verhaeren. Les prises de vues seront dirigées par Paul Haesaerts, le metteur en scène belge de documentaires.*

Rappelons à cette occasion deux publications récentes du Mercure : A Marthe Verhaeren, *219 lettres de Verhaeren à sa femme, présentées par René Vandevoir (1952), et* Vie de Verharen, *par A. Mabille de Poncheville (1953).*

★ *Le roman de Georges Duhamel,* Cri des Profondeurs, *traduit en langue anglaise par E.F. Bozman, vient de paraître aux Etats-Unis, à Boston (Little, Brown and Company), sous le titre* Cry out of the Depths. *L'édition londonienne avait paru chez Dent and Sons en juillet 1953.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie, - MESNIL (EURE). - 1024
Dépôt légal : 2e trimestre 1954.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CORRESPONDANCE

CETTE AME ARDENTE

Choix de Lettres de

ANDRÉ SUARÈS A ROMAIN ROLLAND

1887-1891

réface de MAURICE POTTECHER

n vol. in-16 soleil. **900 fr.**

Avant-propos et notes de PIERRE SIPRIOT

« Mon âme a une sensibilité merveilleuse... »
ROMAIN ROLLAND



HISTOIRE

ORESTES FERRARA

LE XVIe SIÈCLE

vu par les

AMBASSADEURS VÉNITIENS

Traduit de l'Espagnol par FRANCIS DE MIOMANDRE

n vol. in-8o, ill. : **980 fr.**

Du nouveau sur le paradoxal et tumultueux XVIe siècle.



ARTS

L. LEFRANÇOIS PILLON

'ART DU XIVe SIÈCLE EN FRANCE

Suivi d'un chapitre sur le vitrail par J. LAFOND

n vol. in-8o, 48 phot. hors texte : **975 fr.**

La première vue d'ensemble sur un grand siècle d'art.



LOUIS AGUETTANT

LA MUSIQUE DE PIANO

des origines à RAVEL

avec une lettre de PAUL VALÉRY

Préface de
HENRI RAMBAUD

Texte établi par
JACQUES LONCHAMPT

n vol. in-8o : **750 fr.**

« Un véritable bréviaire de l'interprète musical »
ALFRED CORTOT

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

nouv
édit
tr
ce
fra

YVES BONNEFOY

du mouvement et de l'immobilité de douve

S'il faut tout de suite le situer, dès son premier livre, à ég distance de Rimbaud et de Valéry, il y a en lui du Maurice Scè du Nerval, du Maurice de Guérin. Difficile à première v et même en y regardant de plus près, il a pour lui une très be langue, des vers réguliers d'une densité, d'une concentrat de diamant, un don admirable d'images... On n'a pas envie le quitter; ou plutôt il n'y a pas moyen de le quitter; car c' déjà lui qui vous tient, avec un étrange pouvoir. (Emile HE RIOT, *Le Monde*.)

Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent b que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'auth tique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. P on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont le ray nement ne finit pas de se développer... Chaque fois qu' rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux mesure de sa grandeur peu commune. (André ROUSSEAU *Le Figaro littéraire*.)

Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le prem recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oubli plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il f marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie moder (Maurice NADEAU, *L'Observateur d'aujourd'hui*.)

Depuis *La Jeune Parque*, il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux fondée que le livre d'Yves Bonnefoy... (Maurice SAILLET, *Les Lettres Nouvelles*.)

Une nouvelle planète vient d'apparaître au ciel poétique, dans la constellation baudelairienne où gravitaient déjà Mallarmé et Valéry. Elle a nom Yves Bonnefoy... (Luc ESTANG, *Revue de la Pensée française*.)

Au tout premier rang des nouveaux poètes, on placera M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui, ne peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et de M. Bonnefoy. (Robert KANTERS, *Samedi-Soir*.)

D'un seul coup... Yves Bonnefoy impose les beautés envoûtantes de ses vers et de sa prose. Il est rare de lire un recueil d'une telle densité, offrant, de plus, une telle unité et un tel dynamisme. (Louis GUILLAUME, *Le Journal des Poètes*, Bruxelles.)

...Un livre qui n'est plus une plaquette. Déjà une somme... Dans trente ans on s'occupera encore de M. Yves Bonnefoy qui, avec un livre de 90 pages, pose déjà l'éternel problème de la poésie... Le livre de ce monsieur inconnu est comme un héritage universel... Une prairie indéfinissable où tout ce qui croît ne risque pas de mourir de sitôt. (Pierre BERGER, *Carrefour*.)

...Une maîtrise exemplaire... Un des plus beaux livres de poésie que j'aie lus depuis longtemps... La noblesse du ton est exceptionnelle; mais frappent aussi la netteté de l'affirmation, une sorte de « hauteur » sans feinte et sans grandiloquence. (Philippe JACOTTET, *La Nouvelle Revue*, Lausanne.)

...Le poème d'Yves Bonnefoy, que toute la critique a salué comme cela n'était pas arrivé pour une œuvre poétique depuis bien longtemps... D'où nous vient cette voix nouvelle, qui se maintient si bien sur le plan propre à la poésie? (Albert BEGUIN, *La Gazette de Lausanne*.)

...un vrai, un beau poète... Poèmes mystérieux, savants et somptueux... (Claude ROY, *Libération*.)

Un livre qui nous donne la révélation d'un nouveau poète... On voit s'amorcer un classicisme qui ne doit rien à d'insipides retours au vers régulier ou à l'académisme... Ce merveilleux petit livre... Je voudrais insister encore sur la discrétion et la fluidité de ces poèmes... Le plaisir de lire Yves Bonnefoy est de silence... (Guy DUMUR, *Médecine de France* et *La Table Ronde*.)

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

LÉON BLOY

EXÉGÈSE

DES

LIEUX COMMUNS

PREMIÈRE SÉRIE ET SECONDE SÉRIE
RÉUNIES EN UN VOLUME

Un volume in-16, de 400 pages, broché : **570** francs

... Un bon exemple de ce vigoureux redressement express nous est donné dans *Exégèse des Lieux communs*, qu'on vient d rééditer. Léon Bloy y renverse, avec la force d'une vérité intraitabl tous les consentements à la fausse sagesse, toutes les formules bien disantes dont on fleurit le désert des lâchetés et des omissions.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *le Figaro littéraire.*

DU MÊME AUTEUR

LE DÉSESPÉRÉ 480
LA FEMME PAUVRE 360
LE SALUT PAR LES JUIFS 300
LE MENDIANT INGRAT, 2 volumes. Chaque volume 300
CELLE QUI PLEURE (N.-D. DE LA SALETTE) 300
PAGES CHOISIES, par R. MARITAIN 480

ECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES

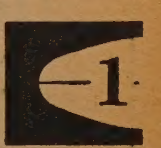
psychologie - sociologie - ethnologie

ROBERT K. MERTON

éléments de méthode sociologique

l'analyse fonctionnelle

600 F.



F. A. VON HAYEK

scientisme et sciences sociales

essai sur le mauvais usage de la raison

495 F.

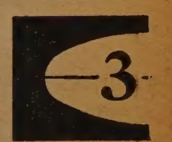
2

JEAN STOETZEL

jeunesse sans chrysanthème ni sabre

la jeunesse japonaise d'après-guerre

600 F.



DENISE PAULME

les gens du riz

kissi de la haute-guinée française

795 F.



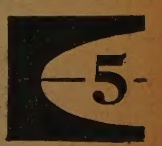
DE LA TRIBUNE DE PARIS

LEO STRAUSS

droit naturel et histoire

des lois injustes

1.350 F.



lon

Si le XIXe siècle a été le siècle de l'histoire
le XXe siècle sera le siècle des sciences sociales

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE

POÈME

volume 14 × 19 cm. de 76 pages, couverture deux couleurs. **360 fr.**

IL A ÉTÉ TIRÉ 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE LANA, SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, A 2.000 FRANCS

l'édition ordinaire n'est pas numérotée

Extrait du catalogue :

:S BONNEFOY : **DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE.** Nouvelle édition (300 fr.).

ERT HENRY : **LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY** (360 fr.).

DERLIN : **HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES**, trad. Armel Guerne (360 fr.).

RED JARRY : **LA REVANCHE DE LA NUIT** (360 fr.). — **L'AMOUR ABSOLU**, suivi de *L'autre Alceste* (360 fr.). — Préfaces de Maurice Saillet.

RI MICHAUX : **NOUVELLES DE L'ÉTRANGER** (*Epuisé*).

ICLE PATOCCHI : **L'ENNUI DU BONHEUR** (330 fr.).

RI PICHETTE : **ROND-POINT** (300 fr.). — **LE POINT VÉLIQUE** (360 fr.). — **APOÈMES** (150 fr.). — **LES EPIPHANIES** (450 fr.).

RRE REVERDY : **MAIN-D'ŒUVRE** (540 fr.). — **LE LIVRE DE MON BORD** (300 fr.).

RICE SAILLET : **SAINT-JOHN PERSE** (360 fr.).

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE).